

67e année, No 51

Montréal, 28 avril 1956

Le Samedi

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS

10 cents

Lisez en page 18,

NOTRE NOUVEAU FEUILLETON :

3

MARIAGE DE
MILLIONNAIRE

par DENYSE RENAUD

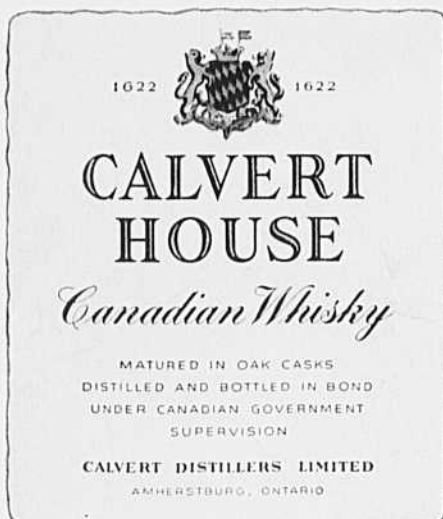
Lutter, c'est vivre

(Victor Hugo)





L'aménagement et l'ameublement de ce salon sont de la maison Henry Morgan & Cie Ltée de Montréal.



Si vous désirez recevoir une copie du livre de recettes Calvert pour cocktails, intitulé: "The Calvert Party Companion" (Le guide du bon hôte par Calvert) veuillez adresser votre demande au département B, Calvert Distillers Ltée, Amherstburg, Ontario.

Le whisky Calvert House met la touche finale à cette atmosphère d'hospitalité amicale et intime qui existe de nos jours. En servir à vos invités est leur donner une preuve de votre estime. Lorsqu'il s'agit de whisky canadien, le Calvert House, léger et moelleux, vaut son pesant d'or.



CALVERT HOUSE

Whisky Canadien

digne de l'hospitalité canadienne

POUR FETER SES 25 ANS DE CHANSONS

TINO ROSSI prête sa voix à l'Opérette

par JEAN CARLIER

Avec "Méditerranée", la nouvelle opérette de Francis Lopez et Raymond Vinci qui débutait à la mi-décembre au Châtelet, le "cas Tino Rossi" revient au premier plan de l'actualité.

ON PARLE du « cas Tino Rossi » comme on parle du « cas Maurice Chevalier » lorsqu'on veut faire allusion à certaines carrières exceptionnellement longues tout en restant solides, valables au regard des professionnels. Je sais bien que Maurice Chevalier, avec ses cinquante-cinq ans de chanson, pulvérise les records. Mais Tino Rossi a contre lui le handicap des chanteurs de charme : pas question de se rattraper en amusant le public ; il faut séduire avant tout. On imagine un grand comique ou même un tragédien septuagénaire, mais pas un roucouleur langoureux obligé de porter perruque comme Charles Boyer.

Tino Rossi est encore loin d'être septuagénaire, heureusement pour lui, mais il a quand même bientôt cinquante ans. Or il tient les tréteaux depuis un quart de siècle et continue, comme à ses débuts, à faire se pâmer ses admiratrices.

Il est né le 29 avril 1907 exactement, en Corse, est-il besoin de le dire ? Et même à Ajaccio, capitale de l'île de Beauté où son père, le petit tailleur Laurent Rossi, tenait échoppe rue du Cardinal Fesch à deux pas de la Chapelle de Napoléon. Une échoppe bientôt trop petite puisque Constantin (devenu Tino par la suite et qu'on appelait alors Tintin) est le troisième enfant d'une famille qui devait en compter neuf et dont il reste huit : quatre garçons et quatre filles.

« Le Tintin » courait alors les rues comme les gamins de son âge et il garde sur le front, à la racine des cheveux, une cicatrice-souvenir des vendettas de quartiers qui se transformaient parfois en véritables batailles rangées.

Débuts avec "Petit Louis".

Une légende affirme pourtant qu'à l'époque, déjà, il préférait les chansons aux coups de poings et que, le soir, il aimait endormir sa petite sœur Laurence en lui fredonnant les vieilles berceuses du folklore corse : « Ninina, la mio dilette, Ninina, la mio speranza... »

Déjà, la famille assemblée entourait sa voix d'or d'un silence admiratif. Très vite, Laurent Rossi dut comprendre qu'il ne pourrait laisser son échoppe à son fils. Constantin avait un trop joli timbre. D'autant plus que son service militaire fait à Aix-en-Provence confirma Tino dans ses projets : il serait chanteur. Là-bas, sur le « continent », il avait rencontré Petit-Louis, un artiste, un peu baladin, un peu impresario local, qui l'avait conseillé, dirigé, lui donnant même l'occasion de faire ses débuts devant le public de Laureis, un petit « trou » voisin d'Aix.

Tino, vert de trac (il souffre d'une timidité maladive), dut être poussé littéralement sur la scène où il chanta deux airs corses en corse. D'emblée, il connut un triomphe et le public, tyrannique, lui réclama autre chose sur l'air des lampions. Le malheureux revint et chanta les mêmes chansons : il n'avait appris que ces deux-là !

Après le baisser du rideau poussiéreux, son trac se changea en joie délirante lorsque Petit-Louis, jugeant l'épreuve concluante, lui proposa un contrat. Tous deux parcoururent le pays, chantant çà et là, au hasard de l'étape, et se partageant le soir la recette : une centaine de francs chaque fois.

Il paye son premier disque.

Commençant à être connu dans la région aixoise, le jeune troubadour corse « descendit » sur Marseille où il chanta aux terrasses des cafés, poussant même jusqu'au fameux Alcazar.

Un jour, il eut l'idée d'enregistrer son premier disque. Oh ! il ne s'agissait pas d'une commande, bien sûr. Il voulait savoir, tout simplement, ce que donnait

dans une machine parlante ce timbre que chacun s'accordait à trouver si caressant. Il se présenta donc dans une boutique où l'on pouvait, en payant, faire enregistrer sa voix et, comme dans les contes de fées, le prince charmant se présenta sous les traits fort prosaïques d'un agent de la Maison Parlophone qui entendit le disque et proposa un contrat à Tino.

Celui-ci, fou de joie, se rendit à Paris à la suite d'une convocation où on lui paya, cette fois, son enregistrement. Mais comme on ne lui donna que 400 francs, il dut prélever sur son argent de poche pour couvrir les frais de l'expédition. Ce n'était pas encore la fortune.

Il revint à Marseille où Franck, le directeur de l'Alcazar, ne cessait de lui prédire un brillant avenir. Encouragé par ses succès, notamment par le triomphe que lui valait chaque soir « La romance de Maître Patelin », il tenta pour de bon sa chance à Paris.

"Le Petit Chanteur sans avenir"...

Pendant un certain temps, bien long pour lui, hélas ! ses espoirs furent sérieusement déçus. Malgré quelques disques, la fameuse « vache enragée » que connaissent presque tous les débutants ne lui fut pas épargnée.

[Lire la suite page 25]



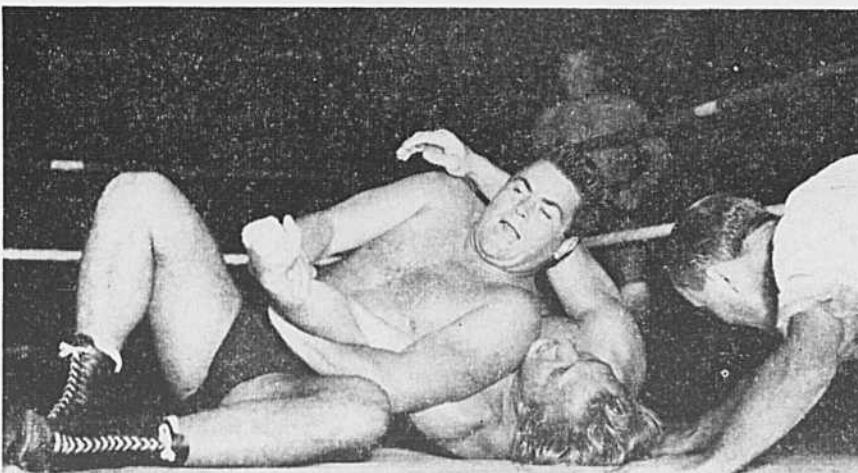
C'est le 17 décembre dernier qu'avait lieu, au Châtelet, la première représentation de la nouvelle opérette dont les principaux interprètes furent Tino Rossi, Fernand Sardou, Aglaé, Dominique Rika et Danielle Lamar. Sur notre photo, TINO ROSSI et DANIELLE LAMAR répétant une scène.



Dans le domaine de la lutte, l'originalité constitue un atout personnel très profitable. Un style audacieux, surtout s'il s'accompagne d'un rite mystérieux comme celui dont s'entoure le **GRAND TOGO**, vaut son pesant d'or. On voit ici son valet Hata, qui présente à Togo les vases et les objets avec lesquels il invoquera la protection des âmes. Une pincée de sel dans chaque coin de l'arène, et les dieux seront propices. Le grand lutteur affecte la cruauté et l'obséquiosité caractéristiques de l'Orient. (Photo Toronto Star.)



WHIPPER WATSON attaque la "merveille masquée" ... dans les airs. Watson, originaire de Toronto, est le grand favori de la Ville-Reine. Il vient de remporter le titre de champion national, jusqu'ici détenu par Lou Thesz. Ce titre est reconnu par la National Wrestling Alliance. Il a 36 ans et pèse 235 livres. En général, il faut un poids minimum de 200 livres pour pouvoir accéder à la grande lutte, celle des gros cachets. (Photo Toronto Star)



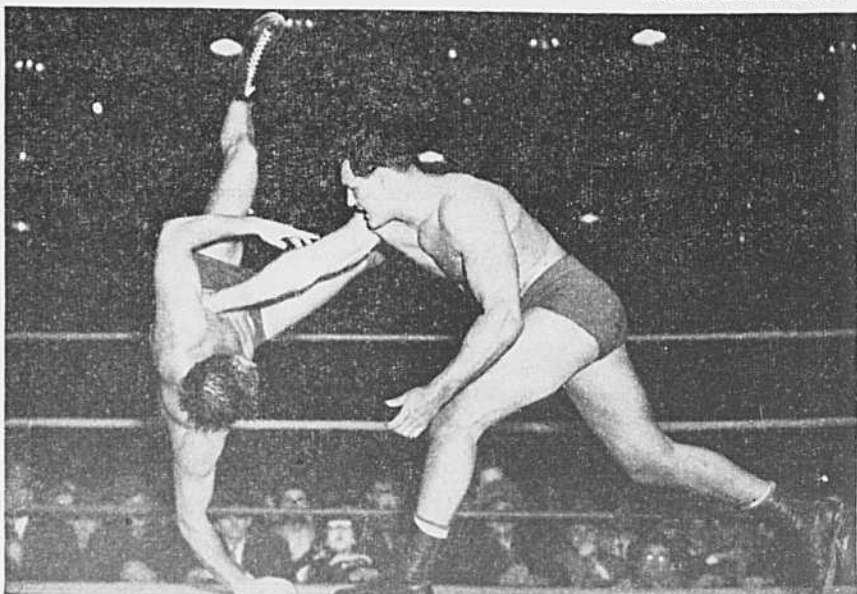
LARRY MOQUIN, lui, est bien connu des Montréalais. Il est né à Montréal, est âgé de 31 ans, pèse 219 livres et mesure 5 pieds 11 pouces. C'est un ancien joueur de football. Découvert par Eddie Quinn, il fut l'élève d'Yvon Robert.

LA LUTTE LIBRE



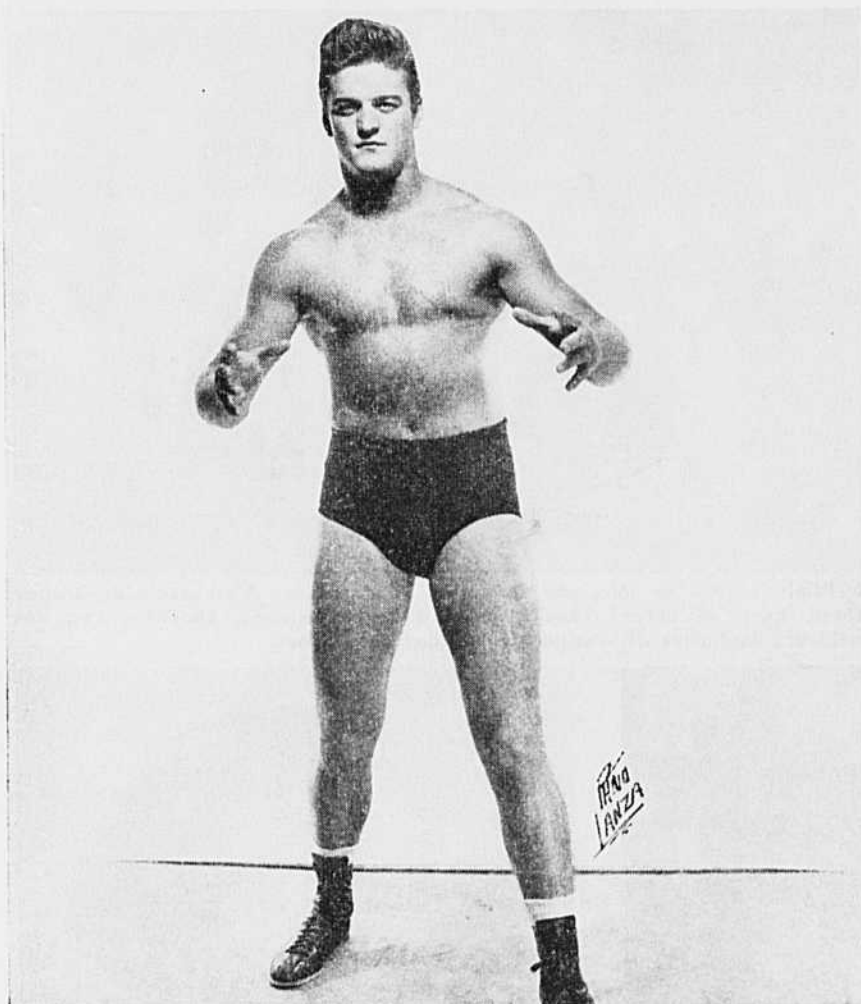
Pour **YUKON ERIC**, aucun doute sur son éligibilité à la classe des poids-lourds. Il pèse 275 livres, mesure 6 pieds 2 pouces et a un tour de poitrine de 58 pouces. Il a 32 ans et est né à Fairbanks, en Alaska, où son père dirige un gros commerce de bois. Yukon est père de deux enfants. (Photo Toronto Star)

(Photo David Bier)



Quant à **WLADEK KOWALSKI**, âgé de 26 ans, il ne fait aucun doute sur la classe à laquelle il appartient. C'est un gaillard de 6 pieds 7 pouces pesant 260 livres. Il est né à Windsor, Ontario, de parents polonais. (Ph. David Bier)

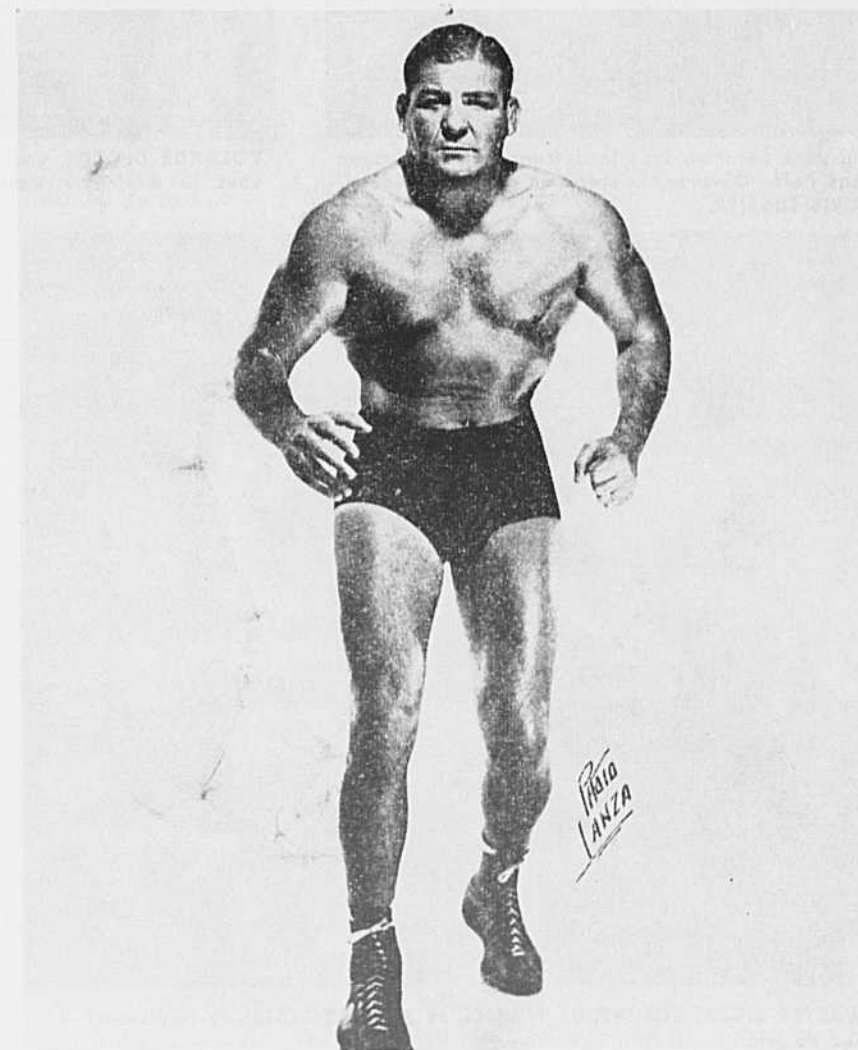
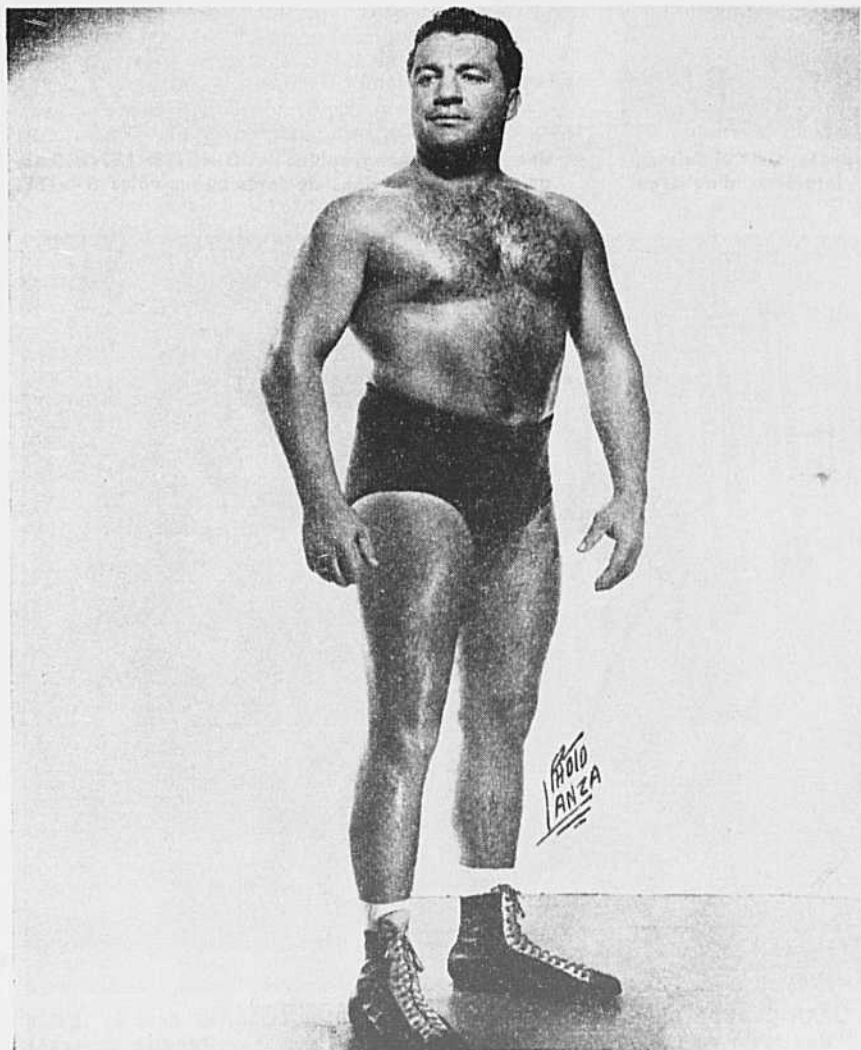
- Spectacle No 1 de la TV



Ci-dessus, JACQUES ROUGEAU, un bon lutteur de Montréal, du quartier Villeray, âgé de 24 ans et pesant 225 livres. Il lutte depuis un an au Canada et aux Etats-Unis. Il a été l'élève de son frère Jean et d'Eddie Auger, son oncle. C'est un lutteur déjà très populaire. — Ci-dessous, EDDIE AUGER, l'oncle du jeune Rougeau, également du quartier Villeray à Montréal. Il est âgé de 31 ans et pèse 225 livres. Un véritable globe-trotteur, Auger a lutté dans le monde entier. Il est surtout connu pour sa fameuse prise du maquis.



D'un an l'ainé de Jacques, JOHNNY ROUGEAU pèse également 225 livres. Sa prise favorite est la clé japonaise. On lui prédit un brillant avenir et sans doute le championnat du monde. D'après une enquête effectuée par la TV dans 16 Etats américains, c'est le lutteur le plus populaire de la région examinée. — Ci-dessous, le grand favori montréalais YVON ROBERT. Il a conservé la ceinture de championnat pendant un grand nombre d'années et il continue à soulever l'admiration des foules, et la sympathie des sportifs.





L'on se rappellera, au Point d'Interrogation, le défilé du cirque avec des artistes comme GUY HOFFMAN, FRANÇOISE GRATTON et HENRI NORBERT, à peine reconnaissables sous leur maquillage et leur travestil.

TV-SÉLECTIONS



A l'émission Feu de joie, une formation de danseuses. L'orchestre de Walter Eiger, que l'on entend régulièrement à cette émission, constitue l'un des meilleurs ensembles de musique légère que nous ayons.



Qui aura reconnu, sous la défroque du professeur dans Porte Ouverte, le créateur du Père Gédéon, DORIS LUSSIER.



YOLANDE DULUDE, une interprète de Connaissez-vous la musique? dans un intérieur d'auberge.



Une belle photographie de GINETTE LETONDAL, qu'on a pu voir dans de forts beaux rôles à la TV.



WALTER EIGER, DOMINIQUE MICHEL et JEAN LEONARD, le réalisateur de Feu de joie.



JEAN-CLAUDE DERET, PAUL BÉVAL et JACQUES LORRAIN dans le sketch "Une tasse de thé" à Music-Hall. (Photos Orssagh)

Dans 7 ans, un Monde Atomique?...

1956 : *Première montre atomique*

1961 : *Premier avion atomique*

1962 : *Première locomotive atomique*

1963 : *Première automobile atomique*

par ROGER MAY

Si l'année 1954 avait vu l'apparition du premier sous-marin atomique, le *Nautilus* américain, l'année 1955 a fait date dans l'histoire du monde en marquant pour les générations futures, le début de l'ère pacifique de l'atome.

Tout, désormais, va fonctionner grâce à la désintégration de l'atome...

1956 : La première montre atomique.

La Suisse, qui, jusqu'ici, n'avait pas participé à la course nucléaire a décidé d'étonner le monde en fabriquant pour 1956 une montre qui marchera à l'énergie atomique.

Ce qui paraît être une gageure est rigoureusement vrai et très officiel. Cette montre n'aura rien d'une montre et sera légèrement plus grosse qu'une montre-chronomètre ordinaire.

Le miracle sera réalisé grâce à un minuscule cristal recouvert d'une substance radioactive qui permettra de transformer directement les radiations nucléaires en courant électrique.

Vraisemblablement, la substance radioactive utilisée sera du « radiostrotrium ». Le strontium ayant subi le bombardement des neutrons pendant une quinzaine de jours dans une pile atomique devient à son tour radioactif. Comme tous les autres isotopes radioactifs, il émet un rayonnement qui, capté par un cristal de silice, sera transformé en courant électrique.

C'est ce courant électrique qui, en définitive, fera marcher la montre. Celle-ci pourra fonctionner pendant plusieurs mois sans être remontée.

1957 : Première fusée atomique.

L'année suivante, en 1957, sera lancée par les Américains la première fusée atomique pour le compte de l'année géophysique internationale.

C'est cette fusée gigogne à trois étages, propulsée pour la première fois par l'énergie nucléaire, qui enverra entre 250 et 300 milles d'altitude le premier satellite artificiel de la Terre, gros comme un ballon de basket-ball.

Les plans de cette fusée sont définitivement mis au point et sa réalisation est pratiquement commencée, ce qui a permis au Président Eisenhower de faire récemment avec tant d'assurance sa sensationnelle déclaration à propos du prochain satellite de la Terre.

Il faudra attendre ensuite trois années pour voir naître le premier porte-avions atomique. Son moteur nucléaire, tout en ressemblant à celui du *Nautilus*, bénéficiera des plus récentes découvertes. Il ne sera guère plus gros mais par contre, des dizaines de fois plus puissant. Certains pensent même que, d'ici là,

l'énergie thermo-nucléaire par fission d'atomes d'hydrogène sera domptée et que le porte-avions de 1960 pourrait bien fonctionner à l'hydrogène...

1961 : Premier avion atomique.

C'est en 1961 qu'est prévu le lancement du premier avion atomique.

Dès fin 1953, les ingénieurs se sont penchés sur les plans d'un tel avion. Au début, la plus grosse difficulté était de protéger convenablement l'équipage contre les radiations mortelles des rayons gamma du réacteur.

Les réacteurs étaient alors énormes. Ils exigeaient d'imposants blindages de plomb et de béton. La première épure prévoyait un modèle pesant plus de 120 tonnes et l'on se demandait s'il pourrait voler.

Au cours des années 1954 et 1955, on a mis au point des réacteurs de faibles dimensions. Les chimistes, par ailleurs, ont découvert des blindages de protection très efficaces sous une épaisseur moindre.

Si bien qu'à l'heure actuelle le premier avion atomique ne pèsera guère plus de 70 tonnes. Son réacteur a déjà été mis en chantier.

Un tel appareil pourra effectuer plusieurs fois le tour de la terre sans se poser. Les recherches sont activement poussées en Angleterre et aux U.S.A. dans la voie des réacteurs destinés à la propulsion aérienne. Aux Etats-Unis, en outre, un centre expérimental est en construction à cet effet.

1963 : Première automobile atomique.

Plusieurs pays ont dans les cartons secrets de leurs laboratoires les plans de la locomotive atomique. C'est le cas des Etats-Unis, de la Russie et de l'Angleterre.

Avec les réacteurs modernes et l'emploi du zirconium dans la tuyauterie nucléaire, rien ne s'oppose plus à la réalisation d'une telle machine.

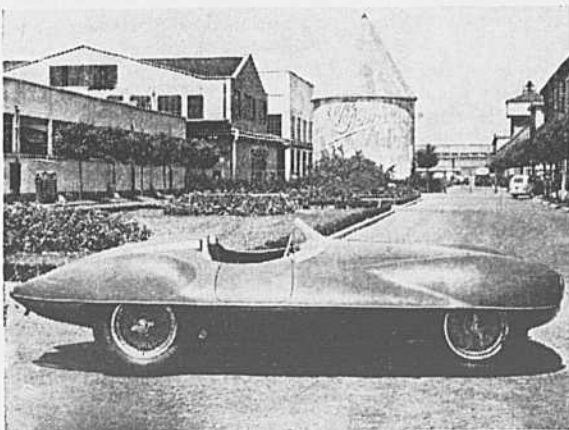
La locomotive en 1962 fabriquera, grâce à son réacteur à thorium, sa propre électricité et c'est cette électricité qui la propulsera. Les atomistes de l'Université d'Utah en ont construit un modèle réduit.

C'est pourquoi les grandes nations qui ont ce projet en vue ont ralenti l'électrification de leurs réseaux ferrés qui exige des travaux coûteux peut-être inutiles dans quelques années!

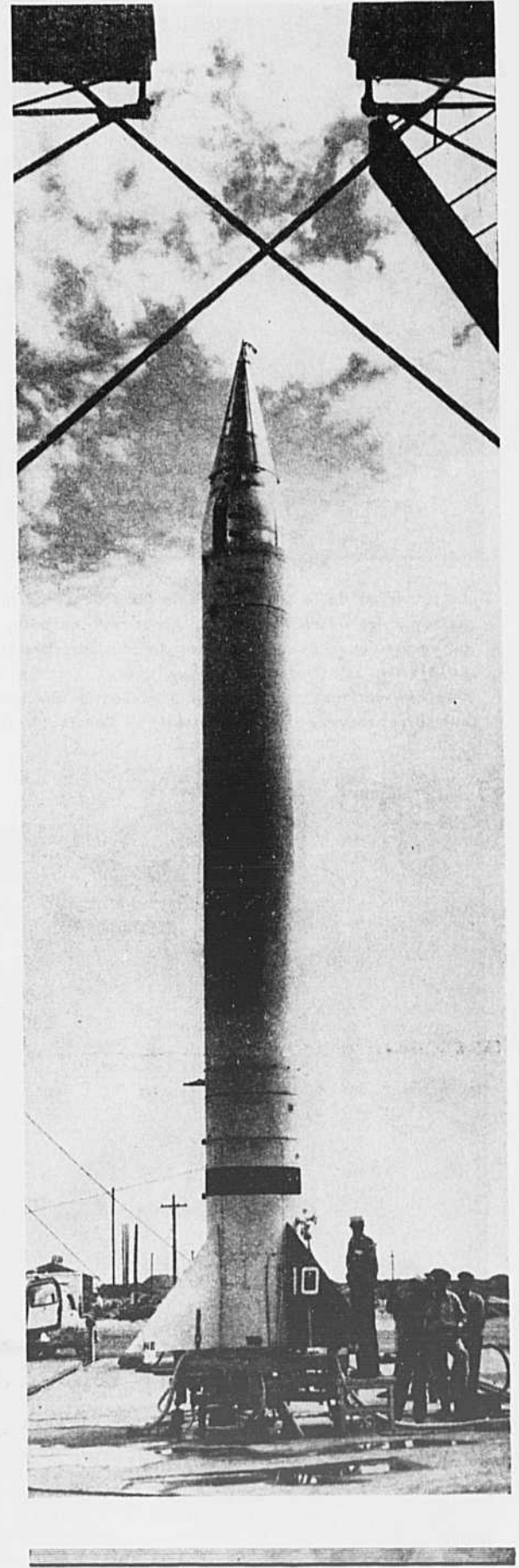
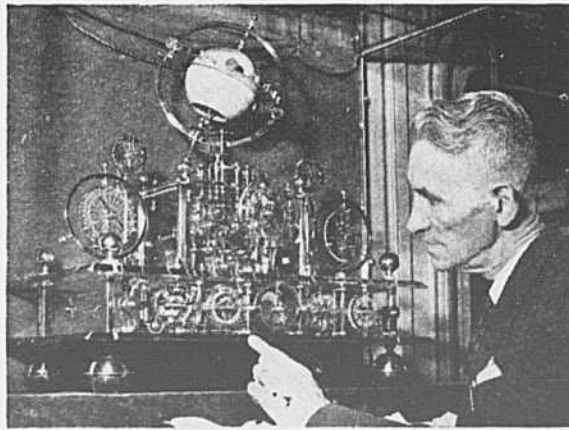
Le « clou » de cette sensationnelle progression de l'atome pacifique sera sans aucun doute la sortie de la première automobile atomique.

Si l'on en croit les Russes, ceux-ci la posséderaient déjà et la nommeraient « Volga ». Les essais auraient commencé et la voiture aurait roulé à plus de 200 kilomètres à l'heure. [Lire la suite page 25]

La première voiture atomique sortirait en 1963. Aurons-nous les routes "atomiques" appropriées ?



Quant à l'horloge atomique, c'est pour bientôt, nous dit-on. Alors, adieu aux rouages compliqués.

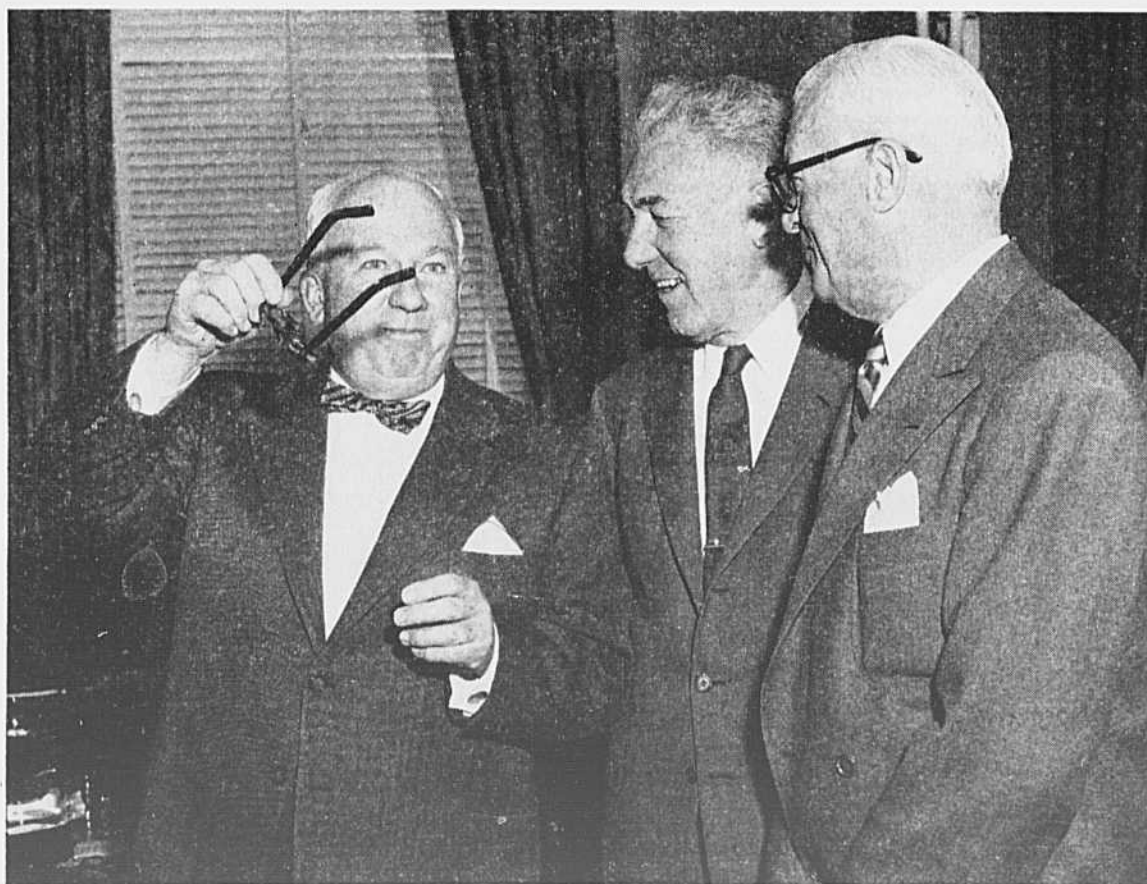


DANS LE MONDE SPORTIF

PAR OSCAR MAJOR



Le président de la Commission de Boxe de l'Etat de New-York, JULIUS HELFAND, à gauche, a réussi à nettoyer les écuries d'Augias. Après une enquête, rondement menée par l'avocat JOSEPH CROWLEY, au centre, on a coupé les têtes de plusieurs promoteurs peu scrupuleux. L'un de ces promoteurs, TEX SULLIVAN, est présentement aux abois... après avoir saboté l'autorité des membres de la Commission new-yorkaise, qui tiennent à présenter aux spectateurs payants des sports honnêtes. Cette purge eut sa répercussion, à Los Angeles, où l'on fouille les dessous de l'art pugilistique plus ou moins propres.



IL N'Y A RIEN DE NOUVEAU SOUS LE SOLEIL !

Les fervents amateurs de boxe de moins de 40 ans sont hors d'haleine, à la lecture des scandales qui ont, récemment, éclaté dans le monde pugilistique des Etats-Unis, tout particulièrement à New-York et à Los Angeles, où les saboteurs ont fait la pluie et le beau temps, ces dernières années.

Sans aucun doute, c'est faire oeuvre de saboteur et de profiteur éhonté que de détourner de leur sens véritable certains combats, de les truquer, de payer certains pugilistes pour se coucher devant ceux que l'on veut monter en épingle et dont l'ascension rapide provoque fatalement l'intérêt des spectateurs payants et, conséquemment, les belles recettes.

Certains promoteurs de boxe, faisant le jeu des parieurs de profession malhonnêtes, de gens de la pègre même, ont fermé les yeux devant les saletés, les actes de sabotage, qui sont en train d'assassiner la boxe, au pays de l'Oncle Sam.

Les plus de 60 ans, parmi les piqués du noble art, en ont vu bien d'autres ! Il n'y a rien de nouveau sous le soleil, dit un proverbe chinois, vieux comme la terre. Dans le bon vieux temps, ce n'était pas mieux !

Depuis toujours, il y eut des combats de boxe arrangés, mais truqués avant la rencontre. Sept fois sur dix, les combinaisons s'effondraient au cours du match. C'est ainsi que tous les championnats mondiaux des poids-lourds, qui furent mis sur pied de 1895 à 1915, furent arrangés.

Plusieurs de ces combats, cependant, virent la non-exécution des promesses tenues par l'aspirant de se laisser battre à la ronde fixée. En effet, l'aspirant au titre voulait, à toute force, affronter le champion. Celui-ci, s'il reconnaissait quelque valeur à son futur adversaire, ne tenait pas du tout à le rencontrer, au risque de perdre son titre. Le seul moyen qui restait d'organiser le championnat était de faire promettre à l'aspirant qu'il se laisserait battre.

Les gérants se mettaient d'accord. La combinaison était établie. L'on concluait la rencontre. Mais, au moment du combat, l'aspirant se rendait compte d'une chose : il avait tout à gagner et rien à perdre. S'il l'emportait, c'était le titre de champion du monde avec tous ses avantages moraux et, surtout, financiers. S'il perdait, une défaite aux mains du champion n'était pas déshonorante. Fort de ce raisonnement, l'aspirant au titre suprême se battait loyalement, dominait souvent un boxeur s'attendant peu à un pareil revirement.

C'est ainsi qu'il fut convenu que Jack Johnson devait se coucher, au milieu de la septième ronde de son combat contre le champion mondial Jim Jeffries. Le jour du match, le 4 juillet 1910, à Reno, Nevada, lorsque le boxeur de couleur Johnson entra dans l'arène, il alla serrer les mains de Jeffries, en lui disant : « Monsieur Jeffries, vous n'avez peut-être jamais fait un combat sincère de votre vie ! Vous allez en faire un, tout à l'heure ! Soyez donc prêt ! »

Quarante-cinq minutes plus tard, Jeffries était descendu pour le compte, à la 15e ronde. N'allons pas oublier de dire que le promoteur de ce combat fut Tex Rickard, qui arbitra le match ! Vous voyez d'ici le petit mélange en soie !

Un autre combat arrangé fut la rencontre, qui mit aux prises ce même Jack Johnson et l'espoir blanc de 1913 Frank Moran. Il avait été entendu entre le gérant de Moran et Johnson que l'espoir blanc prendrait une plonge au carreau, au milieu de la quatrième reprise.

A la suite de cette garantie, le champion du monde ne s'était guère entraîné. Au moment de monter sur le ring, une désagréable nouvelle l'attendait. Moran s'avança vers Johnson et lui expliqua qu'il lui

Le triumvirat du baseball majeur, composé de WARREN GILES, à gauche, président de la Ligue Nationale, FORD FRICK, centre, le haut commissaire, et WILLIAM HARRIDGE, président de la Ligue Américaine, prédit un record d'assistances pour la saison 1956. Ces trois magnats du baseball organisé veillent continuellement au grain, dans le but d'éloigner les parieurs de profession de leur patelin, qu'ils tiennent à conserver net.

Le poète romain Plaute et le philosophe anglais Bacon ont pensé que l'homme était un loup pour l'homme. Ce qui revient à dire que l'homme fait souvent beaucoup de mal à ses semblables. Lou Boudreau, l'agressif gérant du Kansas City, de la Ligue Américaine, n'appartient pas à cette catégorie, car il voit en LOU KRETLOW le meilleur lanceur de son équipe en 1956. Ce dernier Lou est, de plus, un habile joueur de golf, tenant en mains le trophée J. G. Taylor Spink, accordé à l'As des joueurs de golf du baseball organisé. Vous avez, sans doute, remarqué que le bras de ce Lou était couvert de poils. Et pas des poils follets !

était impossible de tenir ses engagements, quant à la combinaison qu'ils avaient élaborée. Le gérant de Moran expliqua que les lois de la boxe interdisaient toute rencontre arrangée d'avance et que, si la chose était découverte, ils risquaient tous d'aller en prison. Dans ces conditions, il valait mieux se battre honnêtement.

Tête du boxeur de couleur qui, nullement préparé à faire vingt rondes, se demandait avec angoisse ce qui allait arriver. Heureusement pour Johnson, de classe indéniable, le champion du monde sortit de ce mauvais pas. Il fut contraint d'aller à la limite des vingt reprises, pour obtenir la victoire aux points, alors qu'en bonne forme il n'aurait fait qu'une bouchée de ce Moran.

Et que dire du combat de championnat mondial entre Jack Johnson et Jess Willard, le 5 avril 1915, à La Havane ? Un bijou du genre, dénué de toute sincérité. Le grand boxeur noir s'étendit au plancher, tel qu'entendu. Mais seulement à la 26e ronde, alors que son épouse, une blanche, eût touché la somme de \$30,000. Et de la majorité des combats de l'excentrique Max Baer et du gros Primo Carnera ! Nous n'en finissons plus, il y en aurait à noter à la ribambelle !

CHOSSES ET AUTRES

■ Réponses à M. J. Lanthier, Montréal.

1—Lorsqu'un joueur lance son gant dans les airs et réussit à arrêter la balle ou à diminuer la vitesse de la balle, on accorde un coup de trois buts au frappeur. Lorsqu'il s'agit d'une balle lancée, on attribue automatiquement deux buts additionnels au coureur, si le gant ou la casquette touche la balle, bien entendu.

2—Un coureur est niché au second coussin. La balle frappée en roulant ou en long attrape le coureur, se déplaçant en avant de l'arrêt-court. Alors, l'arbitre déclare hors-jeu le coureur et le marqueur officiel accorde un coup sûr au frappeur. En revanche, si la balle cognée touche le coureur, après qu'elle eût filé à travers les jambes de l'arrêt-court, c'est une autre paire de manches. La balle est au jeu, comme si de rien n'était. Le coureur peut avancer à ses risques.

3—Dès la première manche, huit joueurs du club visiteur ont paradé au marbre. Vient le tour du lanceur, annoncé par l'officiel. Le gérant juge à propos de le remplacer au bâton par un frappeur d'urgence. Il n'en a pas le droit. Il peut être remplacé, lorsqu'il aura lancé à un joueur ennemi, mis hors-jeu ou ayant atteint sain et sauf le sac initial.

4—Un coureur est au premier but.

Le frappeur suivant expédie la balle par-dessus la clôture pour un coup de circuit. Par mégarde, il passe en avant de son coéquipier, entre les second et troisième buts. Alors, l'arbitre déclare hors-jeu le frappeur, à qui l'on attribue un coup sûr. Le coureur, parti du premier but, marque un point, s'il touche du pied ou des mains tous les autres buts, va sans dire.

■ Les bâtons de hockey sont fabriqués pour exécuter de savantes passes, arrêter et lancer les rondelles, non pas pour couper la figure des joueurs ennemis, aussi détestables soient-ils. Nous abondons dans le même sens que notre estimé confrère Armand Jokisch, de *Parlons Sports*, qui a récemment rédigé les notes suivantes :

« Au cours de la saison morte, les directeurs de la Ligue Nationale feraient bien de se réunir quelque part et d'étudier la question des batailles à coups de bâton. La pratique est maintenant établie que tous les joueurs gardent leurs bâtons, lorsqu'ils se chamaillent.

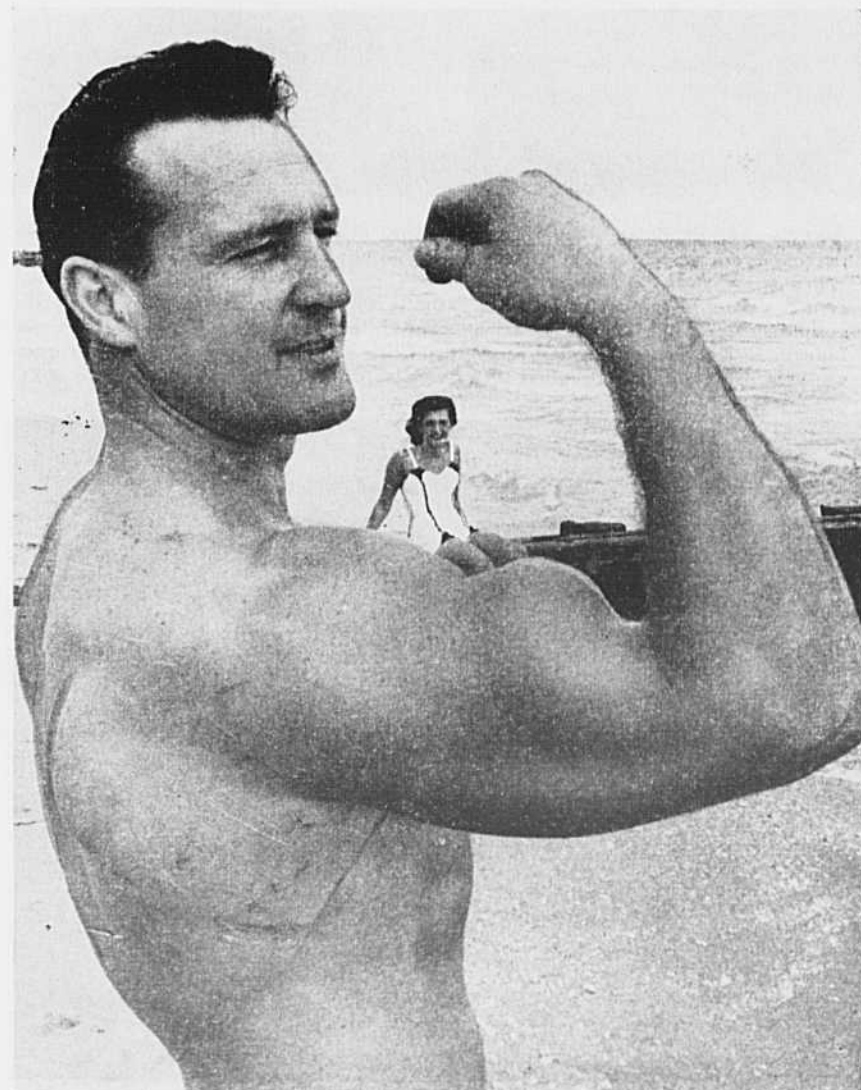
C'est la raison pour laquelle Red Kelly dut jouer avec un casque protecteur et que Bernard Geoffrion eut un oeil « au beurre noir ».

Des mesures très sévères devraient être prises au sujet des joueurs, qui se servent de leurs bâtons pour autre chose que jouer au hockey et plusieurs des joueurs des Canadiens furent de ce groupe. On ne peut blâmer un joueur qui conserve son bâton, lorsqu'il est attaqué de la même façon. Il serait idiot qu'il laissât tomber son bâton, pour tenter de se défendre avec ses poings.

Nous serions d'avis que, si un joueur attaque un adversaire avec son bâton, soit « spearing » (attaquer avec la pointe du bâton), « high sticking » (frapper à la figure avec le bâton), « cross checking » (attaquer avec le bâton tenu horizontalement), ce joueur devrait immédiatement recevoir une majeure et s'il fait couler le sang, 10 minutes sans remplaçant. Si l'adversaire réplique au lieu de se protéger, il recevrait une mineure.

De cette façon, les joueurs ne tarderaient pas à apprendre que le bâton est fait pour jouer au hockey et non pas pour faire de l'escrime et caresser le crâne de son adversaire. Les blessures sérieuses n'ont pas été nombreuses, mais d'autre part, cet hiver, les joueurs ont été tailladés, comme s'ils avaient participé à des batailles aux couteaux ».

Nous ajoutons : des hommes qui se conduiraient dans la rue comme le font un trop grand nombre de joueurs de hockey sur la patinoire seraient arrêtés et mis en prison pour quelques semaines.



CLANCY ROSS, de Miami Beach, est un culturiste parfait qui fut consacré l'homme à la musculature la mieux développée de l'univers, à la fin du mois de décembre dernier. Remarquez le développement très accentué du biceps et des muscles du dos, comparable à celui des plus parfaites statues antiques. Une semblable musculature, qui fait peur aux petits oiseaux, n'a pas un but uniquement esthétique. Elle oppose sa cuirasse à tout relâchement des parois abdominales, stimule les muscles lisses, évite donc le ventre à "l'oeuf de Pâques".

Le Samedi a choisi cette semaine :

ANYTHING GOES

Une comédie musicale qui nous présente quelques-uns des meilleurs danseurs de la scène et de l'écran. On y retrouve Bing Crosby, Kurt Kaszner, Donald O'Connor, Mitzi Gaynor, Phil Harris et la danseuse française Jeanmaire.



Bill Benson (Bing Crosby) se repose après trois années de succès dans Rhythm and Blues. Le directeur Victor (Kurt Kaszner) lui propose un nouvel engagement. Ted Adams (Donald O'Connor) fera partie de la distribution. Tous deux s'embarquent pour l'Europe à la recherche de partenaires. Ils font la



connaissance de Patsy Blair (Mitzi Gaynor) et de son père (Phil Harris), un personnage à la réputation douteuse. — Les voyageurs se sont séparés et Ted rencontre bientôt une ballerine française, Gaby Duval (Jeanmaire). Ils s'exercent à danser ensemble et le jeune homme est enchanté de la grâce et de la souplesse de sa partenaire. — Le quatuor de danseurs est réuni sur le même bateau. Bill et Ted ont décidé les jeunes filles à les accompagner en Amérique en leur promettant le premier rôle dans le prochain spectacle, et ils ne sont



pas au bout de leur peine... — Bill s'est épris de Gaby et Ted de Patsy, ce qui n'est pas de nature à arranger les choses. Steve Blair a annoncé à sa fille qu'il s'attendait à être cueilli par la police à sa descente du paquebot et celle-ci s'éloigne de Ted plutôt que de lui avouer la vérité. Pendant ce temps, Bill cherche à gagner la faveur de Gaby en lui prédisant un brillant avenir. — Comme on pouvait s'en douter, tout est bien qui finit bien, et la représentation projetée se termine par un succès colossal de danses et de chansons.





La ligne de démarcation de la frontière ne respecte aucun obstacle : elle doit les franchir tous. On voit, au centre de cette photo, l'éclaircie qui est pratiquée tout le long du 49^e parallèle, afin d'en bien déterminer le parcours.



Le tracé, le déblayage et la surveillance de la ligne frontière se poursuit hiver comme été. On voit ici, tout près de Mégantic dans la Province de Québec, un camp d'hiver installé là comme poste de surveillance.

Monuments ou Boulets

par RICHARD WILSON

La frontière canado-américaine, longue de plus de 5,500 milles, qui fut fixée par le Traité de Washington en 1846, n'est gardée que par quelques "monuments" de paix : parcs, pavillons, postes de secours. C'est le lieu de rencontre de la bonne entente de nos deux peuples.

SUR toute la frontière canado-américaine, on ne peut trouver un seul soldat en armes, et pas davantage de barbelés ou de blockhaus. Sur 5,526 milles de longueur se déroule le dialogue de la bonne entente.

Au lieu des postes d'armes habituels, la frontière est marquée de bureaux de renseignements logés au milieu de jolis parcs, dessinés et aménagés pour refléter des images de paix. Plutôt que des gardes armés, des officiers de l'Intelligence et d'habiles enquêteurs, il y loge des préposés aux renseignements, meilleurs conseillers que policiers. Ils travaillent au milieu d'un amas de brochures et de dépliants que les autorités distribuent à titre gracieux aux visiteurs qui entrent au Canada. Voilà l'esprit qui préside aux échanges de personnes entre les deux pays.

La fixation des frontières entre le Canada et les Etats-Unis remonte à l'année 1798, alors que fut mise en oeuvre une disposition d'un traité signé en 1794. A cette époque, un comité fut constitué aux fins d'établir la carte géographique de la région de la Rivière Sainte-Croix. Toutefois, on ne statua pas sur la situation de la frontière et dans le tracé de la carte, on négligea de la faire figurer. Le point extrême de notre frontière sud-est était alors le Détroit du Grand-Manan et la frontière s'étendait jusqu'à la source de la Rivière Sainte-Croix. Cette frontière fut l'objet d'un litige et une première Commission internationale, constituée en 1892, ne réussit pas à établir une solution satisfaisante. C'est en 1908 qu'un traité fixa définitivement notre frontière. La frontière de l'est est presque entièrement marine ; elle s'étend sur 155 milles et est marquée par 48 bornes. Quant à la frontière maritime, elle va depuis le Golfe de Saint-Laurent jusqu'au Lac des Bois, soit un parcours de 1,289 milles. Elle est marquée par 230 bornes.

A l'ouest, la frontière, qui fut l'objet de conflits politiques, court sur une distance de 1,297 milles, c'est-à-dire du détroit de Géorgie en Colombie-Britannique jusqu'à l'extrémité nord-ouest du Lac des Bois. On y trouve 1,024 bornes.

Mais la frontière la plus discutée fut sans contredit celle qui marque les limites extrême-ouest de notre pays. C'est le plus court secteur de notre frontière. Elle fut fixée par traité en 1846 mais sa reconnaissance définitive n'eut lieu qu'en 1872. Un regard sur la

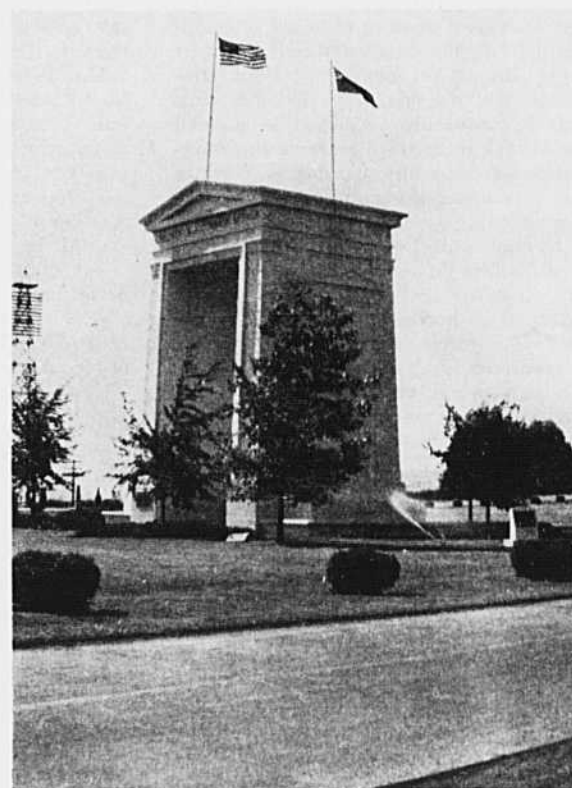
carte permet de se rendre compte du caractère litigieux de celle-ci. En effet, si la frontière avait suivi la projection en ligne droite du 49^e parallèle sans obvier légèrement, la majeure partie de l'île de Vancouver se fût trouvée en territoire américain, y compris Victoria, la capitale de la Province.

On croit généralement que la frontière internationale ne mesure que 3,012 milles, c'est-à-dire la distance de l'Atlantique au Pacifique. Mais on oublie les 1,540 milles de frontière qui vont de la Baie de Georgie à l'Océan Arctique. Cette frontière pourrait bien devenir la plus importante de toutes en cas de guerre mondiale. Dans la perspective d'un conflit russo-américain, cette frontière constituerait un avant-poste. Voilà pourquoi on y aménage en ce moment des réseaux de détection radar qui vont constituer en quelque sorte notre Ligne Maginot.

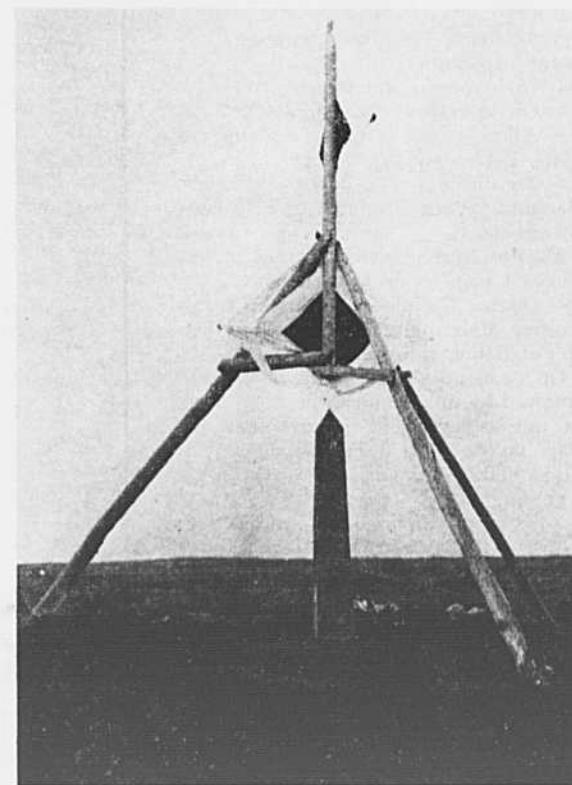
Il est évident, d'après ce que rapporte l'histoire, que la fixation de toutes nos frontières ne se fit pas sans débats. Notre frontière extrême-nord ne fait pas exception. Fait à signaler, la Russie est partie à l'Accord de fixation de cette frontière. En 1825, l'Alaska appartenait à la Russie et ce n'est qu'en 1867, pour la somme de 7,200,000 dollars, que les Etats-Unis s'en portèrent acquéreur. Ce territoire allait devenir le point vital de notre système de défense.

La Sibérie et l'Alaska sont séparées par une étendue d'eau d'une longueur de 38 milles où sont situées 2 îles : La Grande Diomède, longue de 11 milles et sise en territoire russe, et La Petite Diomède, beaucoup plus petite, qui fait partie du territoire américain. Par la projection de ces îles, les deux continents ne sont donc séparés que par une distance de un mille. Qui sait si ce point de rencontre des deux grandes puissances atomiques ne constituera pas également l'objet d'une prochaine guerre mondiale.

Mais, grâce à Dieu, il n'est question, pour le moment, que de paix sur toute l'étendue de nos frontières. Ses gardiens en titre sont deux fonctionnaires : l'un d'Ottawa, l'autre de Washington. Il s'agit de M. J. E. Ross, géologiste au service du Gouvernement canadien, et M. Samuel L. Golan, fonctionnaire américain, tous deux membres de la Commission de la frontière internationale. Cette Commission fut instituée en 1925 « aux fins de surveiller la frontière fixée au 49^e parallèle ainsi que la frontière entre le Canada et l'Alaska.



C'est l'Arc de la Paix, situé dans le Parc de la Paix à Blaine, dans l'Etat du Washington. Le 49^e parallèle passe sous l'Arc, entre les 2 drapeaux.



Cette borne marque, d'une certaine manière, la fin de toute civilisation reconnue. C'est la borne numéro 1, au-delà de laquelle s'étend le Pôle Nord et les glaces arctiques.

Roman policier

BAS LES PATTES...

par MAURICE LIMAT

LS étaient tous là, fourbus, souillés de boue et de neige, grelottants, exténués et furieux. La plupart voulaient masquer l'échec sous des railleries et il faut avouer que le sujet s'y prêtait à merveille.

Le village disparaissait sous la neige. On était en décembre et le gel se faisait sentir. Les maisons, semblant pelotonnées autour du clocher, étaient surmontées d'une épaisse blanche, ainsi que la minuscule mairie, et le château de Parsol, un peu à l'écart de l'agglomération, à demi enfoui dans la verdure de son vaste parc, lui-même enrobé par la neige.

Il était huit heures du soir. On en avait oublié de sonner l'angélus, à Parsol, le curé et le sacristain s'étant joints à la horde. Si bien qu'il n'était pas resté grand monde, au village, sauf les enfants en bas âge dans les jupes de leurs mères, et quelques aïeux, trop vieux pour participer à de pareilles battues.

Maintenant, il y avait quelqu'un qui était ravi, et qui faisait de bonnes affaires. C'était Jules, le tenancier du « café-tabac-épicerie » de la place de Parsol. Tous les hommes du pays se retrouvaient chez lui. Les vins chauds, les grogs, coulaient à flots, ainsi que les apéritifs et les « coups de blanc », qui réchauffent, par un temps pareil.

Ils avaient posé leurs fourches, leurs fusils de chasse, leurs faux. M. Hire, le maire, et le baron de Preux, châtelain de Parsol, s'étaient démocratiquement joints à eux. N'avaient-ils pas dirigé la battue, l'un en sa qualité d'administrateur du pays, l'autre parce que, de père en fils, les de Preux avaient toujours été de grands chasseurs ?

Maintenant, les commentaires allaient bon train :

— On a perdu son temps !...
— On le retrouvera... s'il existe !
— Allons donc ! On ne trouvera rien... Il n'existe pas !
— Tu disais pas ça, tout à l'heure, Machut ! T'étais le plus enragé à courir après...

Machut, furieux, essayait ses moustaches trempées de vin blanc :

— Ouais... C't'imbécile nous en a fait croire... Mais maintenant, j'voyons ben qu'c'était une fumisterie !

On riait, on s'interpellait, on se disputait. Les uns tenaient pour le loup, les autres assuraient qu'on n'avait jamais vu de loup à Parsol, depuis au moins deux cents ans.

M. de Preux, hobereau classique, homme solide au visage rude, non dénudé d'allure, hochait la tête :

— Des loups... Mes ancêtres ont chassé le loup, messieurs, jusqu'à l'époque où régnait le roi Louis-Philippe... Ce n'est pas tellement loin... et d'un temps pareil, rien d'étonnant à ce que de pareils fauves reviennent...

On écoutait M. de Preux avec une sorte de vénération. A quarante-cinq ans, le baron, héritier d'une famille millénaire, gardait un prestige surprenant. Tout comme sa femme, « cette chère Madame de Preux », créature un peu falote, mais charmante, que tout

Parsol adorait, mais que son état de santé retenait de plus en plus au château.

Pour traquer le loup, on avait naturellement fait appel au baron, chasseur fameux. Et quand l'alerte avait été donnée par la fille Martin, Parsol s'était levé comme un seul homme, derrière le maire et le châtelain.

Maintenant, les hommes s'échauffaient. Les boissons alcoolisées les énervaient et les discussions se faisaient vives :

— Y a pas de loup !
— Pourquoi pas ?
— On n'en a jamais vu par ici !
— M. le baron dit que c'est possible !
— C'était possible, dans le temps... Mais maintenant...

— Des loups, y en a... en Auvergne, en Italie... On en a vu dans les Vosges et en Allemagne, l'année dernière...

— Dans les Pyrénées, il y a bien des ours...

— Mais enfin, ici, c'est l'Ile-de-France... Pas un pays où on voit souvent des loups...

— Les bois de Parsol sont profonds.
— Y a pas de loup !

— Ou alors, lança la voix du fils Canardel, un farceur célèbre du village, c'est p'têt' ben un loup-garou !

Ce fut un énorme éclat de rire. Mais M. Hire avait froncé le sourcil et le

baron de Preux était devenu soudain très pâle.

Les deux hommes se consultèrent du regard. Le maire lança :

— Tais-toi, Canardel, tu dis des sottises !

L'interpellé, penaud, essaya de s'en sortir :

— Oh ! m'sieur le Maire, ce que j'en dis, c'est histoire de causer !

Le baron intervint :

— Mon garçon, tu ne sais pas ce dont tu parles... Entre loup et loup-garou, il y a certainement une différence sensible... Bien que de grands savants aient ironisé sur la question, d'autres, et non des moindres, férus d'occultisme et de démonologie, se sont penchés sur la question et sont parvenus à de singulières conclusions...

On se rapprochait. Pour beaucoup, le sens des paroles de M. de Preux était sibyllin. Mais cette allusion à la sorcellerie les attirait et les effrayait en même temps.

Le silence s'était fait, dans le café. Jules lui-même écoutait, ainsi que sa femme, la mère Jules. M. de Preux expliquait que le loup-garou auquel venait imprudemment de faire allusion le fils Canardel, n'était autre qu'un humain, homme ou femme, entretenant commerce avec le démon, et qui en obtenait le don de se métamorphoser,

à certaines phases de la lune, en loup, afin de se rendre au sabbat.

On écoutait attentivement ce petit cours de démonologie. Mais le baron conclut, en souriant :

— D'ailleurs, mes amis, tout ceci ne tient pas debout. Les esprits sains peuvent toujours conclure que les choses anormales — en apparence — reçoivent une explication rationnelle... Il n'y a jamais eu de loups-garous, malgré certains faits historiques troublants, et d'ailleurs indéniables. Quant au loup...

— Il n'y a pas de loup ! C'était une blague !

M. Hire, soudain, héla Martin, un cultivateur quinquagénaire qui se tenait dans son coin, un peu gêné :

— Hé, mon cher Martin, je pense que votre petite Lise a eu des visions...

Martin fit la grimace :

— Pourtant, monsieur le Maire, Lise n'est pas une idiote...

— Je ne dis pas ça !

— Si elle a dit qu'elle a vu... elle a vu... Je connais ma fille !

— Lise a vu le loup, lança l'incorrigible Canardel !

Martin devint rouge de colère. Le baron eut un geste agacé.

— Toi, gronda le cultivateur, je vais te faire rentrer tes bêtises...

Canardel recula. Martin était vigoureux et peu commode. M. Hire dut intervenir :

— Laissez donc, Martin. Ce garçon est stupide... Revenons à Lise... Nous disions...

Martin jeta sa casquette avec humeur :

— Si vous croyez pas... Eh bien ! On va la faire venir... Et vous l'interrogerez de nouveau...

Des cris s'élevèrent. On approuvait avec violence. La plupart des hommes de Parsol n'étaient pas fâchés de voir Lise, la fille de Martin.

Le cultivateur sortit, avec l'assentiment du maire. Dix minutes plus tard, il revenait, accompagné de sa fille.

Lise s'avança, enveloppée dans un manteau qu'elle avait rapidement jeté sur ses épaules. Une écharpe était nouée sur sa tête. Le manteau et l'écharpe venaient de Paris et étaient, l'un et l'autre, de haute qualité. Et Lise leva, vers le maire et le baron, son magnifique regard vert.

A vingt ans, la fille Martin était une merveille de la nature. Son corps ferme, bien en chair, supportait une admirable tête aux cheveux un peu fauves, avec un visage régulier, coloré sans le moindre artifice, au nez régulier, presque grec, à la bouche vermeille et sensuelle.

Un frisson passa sur tous les chasseurs de loup.

Lise, à Parsol, avait plus d'un prétendant. Mais, jusqu'alors, elle avait obstinément refusé de se marier et, depuis deux ans au moins, rebutait au moindre flirt. Martin voyait cela d'un mauvais oeil. Nul fils de fermier, si riche soit-il, et si bien de sa personne, ne lui convenait.

On la savait farouche, altière, intelligente. Si bien qu'elle en imposait.

Mais les désirs rôdaient autour d'elle.

L'HOROSCOPE DU "SAMEDI"

(Nouvelle série)

4	6	2	5	8	3	6	2	5	4	7	3	6	2	5	8
U	U	E	V	O	D	N	P	O	N	U	E	D	A	U	N
8	4	6	3	5	2	7	6	3	5	4	2	6	5	3	7
V	E	E	L	S	R	N	S	A	P	C	G	I	E	R	B
8	4	6	2	7	5	3	6	2	8	4	3	6	2	5	7
O	H	R	N	E	R	G	I	E	U	A	E	N	Z	D	A
8	4	3	6	5	2	7	6	3	8	4	2	5	6	3	7
S	N	N	S	E	P	U	A	T	A	C	O	Z	I	I	R
8	5	2	6	4	3	5	6	2	7	8	3	5	2	4	6
D	V	U	S	E	N	O	I	R	E	M	E	T	D	U	S
4	6	5	3	7	2	4	5	3	6	2	8	5	3	4	6
N	S	R	S	V	E	I	E	P	A	M	I	T	E	Q	B
8	5	2	6	4	3	5	7	2	6	3	5	4	2	8	5
R	E	A	L	U	R	M	E	I	E	E	P	E	N	E	S

Comptez les lettres de votre prénom. Si le nombre de lettres est de 6 ou plus, soustrayez 4. Si le nombre est moins de 6, ajoutez 3. Vous aurez alors votre chiffre-clef. En commençant au haut du rectangle, pointez chaque chiffre-clef de gauche à droite. Ceci fait, vous n'aurez qu'à lire votre horoscope donné par les mots que forme le pointage de votre chiffre-clef. Ainsi, si votre prénom est Joseph, vous soustrayez 4 et vous aurez comme clef le chiffre 2. Tous les chiffres 2 du tableau ci-dessus représentent votre horoscope.

Droits réservés 1945, par William J. Miller, King Features, Inc.

M. Hire, et le baron lui-même, s'inclinèrent devant cette créature exceptionnelle. Tous les garçons, le souffle court, la couvaient des yeux.

Elle répondit à peine au salut général. M. Hire s'affairait :

— Une chaise, voyons, Mlle Martin est encore tout émue.

Dix chaises s'offraient. Le cultivateur et le maire la firent asseoir sur la première qui se trouva :

— Voyons, Lise, dit le maire, mon enfant, voulez-vous refaire le récit de ce qui vous est arrivé... cet après-midi... Vers cinq heures, je crois...

Elle fit effort pour répondre :

— Oui, monsieur le Maire. Je revenais à travers le bois, quand...

— Vous n'aviez pas choisi votre temps... Il y a six pouces de neige !

— J'étais allée à la ferme des Flo-raies... Voir mon oncle et ma cousine...

— Passons, c'est sans importance. Où avez-vous vu cet animal ?

— Je ne sais même pas si c'est un animal, monsieur le Maire... J'ai vu une forme... de couleur fauve...

— C'était peut-être un renard, fit observer le baron.

Sans le regarder, Lise poursuivit, martelant ses mots :

— Pas un renard ! J'en ai vu souvent... Mais une chose bien plus grande qu'un chien... presque comme un homme...

— Oh ! Oh ! fit-on.

— Taisez-vous, coupa le maire, laissez parler Mlle Martin.

— J'ai vu... (Lise eut un geste horrifié) des yeux... des yeux qui brillaient, comme s'ils étaient phosphorescents...

On se taisait. On l'écoutait. Lise ne semblait pas folle, pas du tout.

— A quel endroit ? demanda le maire.

— Près des mares... à un mille de Parsol... Mais tout cela, je l'ai déjà dit, monsieur le Maire...

— Je sais, Lise. Mais nous avons besoin de précisions. Or nous avons battu le bois pendant deux heures. Pas l'ombre d'un loup.

— Et pas de traces, cria Machut. Des pattes de loup, ça se reconnaît !

— J'ai téléphoné à la gendarmerie de Sept-Monts et aussi à celle de Gentuill, reprit le maire. On va cerner les bois. On cherchera encore. Mais je ne crois pas qu'on trouvera grand-chose...

— D'ailleurs, reprit un des adjoints, il y a du monde tout le temps, dans le bois. On voit des marques de pas un peu partout. Avec cette neige, c'est inévitable.

— J'étais cet après-midi dans le bois, fit absolver Machut.

— Moi aussi, fit le baron de Preux. Mais ça ne prouve rien. Mlle Lise est peut-être seule à avoir vu...

La porte du bistrot s'ouvrit d'un seul coup. Une bouffée d'air glacé pénétra, avec une rafale de neige. Cela s'était remis à tomber.

On vit entrer un gendarme, à demi transformé en bonhomme de neige. Il se secoua, salua militairement :

— Monsieur le Maire...

— Ah ! c'est vous, Poulard ? Vous venez de Sept-Monts ?

— Oui, monsieur le Maire...

Il regardait autour de lui, d'un air sombre que tous remarquèrent.

— Allons, Poulard, vous avez l'air de porter le diable en terre...

— Monsieur le Maire, ce n'est pas le diable, qu'on va porter en terre, mais ce pauvre Louchard...

— Louchard ? Le bûcheron ? Qu'est-ce qui se passe ?

Tout le monde se rapprochait. M. Hire et le baron en tête. On harcelait le gendarme Poulard :

— Parlez, Poulard... Qu'est-ce qui lui est arrivé, au bûcheron ?...

Poulard laissa tomber, comme une masse :

— Il a été assassiné... dans le bois...

entre les cinq mares et le parc de M. le baron de Preux...

— Assassiné !!!

Poulard eut un geste :

— Egorgé !... Il y a du sang gelé partout... Mais ce qui est pire, monsieur le Maire...

— Eh bien ?

— Sur la piste... Il y a des pas d'homme, bien sûr, beaucoup de monde passe par là... Mais aussi, il y a des traces de bête... Comme un gros chien... ou comme un loup !...

II

Le baron de Preux se leva et jeta une bûche dans le feu.

Une flamme claire monta dans la vaste cheminée du château de Parsol. Au-dehors, il faisait toujours aussi froid. La verdure des sapins du parc disparaissait sous la neige et le givre étoilait les carreaux des hautes fenêtres.

— Je vois que vous grelottez, ma chère amie...

La baronne, enveloppée dans un châle, le remercia d'un faible sourire.

Teddy Verano, le verre de fine entre les doigts, était assis en face de Mme de Preux, dans un splendide fauteuil Louis XIII. Le baron allait et venait :

— En somme, cher monsieur Verano, vous ne comprenez pas ?

— Monsieur le baron, tout crime a une raison d'être : profit, vengeance ou autre...

— Mais s'agit-il bien d'un crime ?

*Etourdi, Teddy demeura
ainsi dix secondes,
ce qui permit au loup-garou
de disparaître
dans la nuit.*



Le baron intervint :

— Le fait est que le criminel, homme, loup-garou ou autre, a agi très près du château. Entre le chemin des cinq mares et l'enceinte du parc...

— Parmi les choses incompréhensibles dans cette aventure, nota le détective, il y a le fait que, bien que cela se passe en plein hiver, le bois de Parsol est très fréquenté. Les traces de pas étaient nombreuses, à l'endroit du crime. Mlle Martin, principal témoin, revenait justement d'une ferme voisine — curieux temps pour se promener, d'ailleurs! — et personne n'a vu le loup-garou... Sauf elle, et naturellement, la victime... Victime qui ne peut plus parler, hélas!

Le baron jeta un regard sur sa femme.

Berthe de Preux frissonnait.

— Monsieur Verano, fit-il, nous savons malheureusement tout cela. Aussi, si je vous ai fait venir, c'est à la requête de ma femme... Il est inutile de dissimuler plus longtemps, ma chère Berthe. M. Hire, le maire de Parsol, est venu nous voir il y a quarante-huit heures. Lui aussi a insisté pour vous faire venir. Lui, parce qu'il estime la sécurité de ses administrés en péril... ma femme, parce qu'elle a peur...

Teddy Verano vit la jeune femme se contracter horriblement dans son fauteuil. Une expression hagarde venait sur ses traits.

Mais, sans doute au prix d'un violent effort de volonté, elle reprenait une apparence plus calme.

Le baron poursuivait :

— Je vous l'avoue, monsieur Verano, je ne pensais pas introduire un détective privé à Parsol. Mon ami Hire a insisté et ma femme s'est jointe à lui. Aussi avons-nous le plaisir de vous héberger, autant qu'il sera nécessaire. La baronne, très affectée par le crime, est saisie d'hallucinations...

— Gontran... Vous exagérez!

— Ma chère, vous avez désiré la présence de M. Teddy Verano. Il faut tout lui dire...

La baronne soupira :

— Eh bien, soit... Mais parlez, mon ami... Moi, je n'en puis plus...

Teddy la regardait.

Elle était encore très belle, mais pâle, presque translucide. Son visage charmant se creusait dangereusement et ses beaux cheveux noirs faisaient étonnamment ressortir son profil délicat, trop délicat.

— Ma femme a cru, à plusieurs reprises, entendre d'étranges hurlements, la nuit, quand elle ne dormait pas...

— Des hurlements?

Berthe de Preux s'enveloppait dans son châle, comme un enfant apeuré.

Le baron poursuivait, d'une voix sourde :

— A plusieurs reprises... la nuit, ma femme a entendu... ou a cru entendre...

La baronne eut un tressaillement et Teddy vit son joli front se plisser.

« Elle est sincère, pensa le détective. Mais elle souffre de ce doute... »

— ...des cris lugubres, prolongés, comme des hurlements de loups, disait de Preux. Particulièrement les soirs de pleine lune...

Teddy posa son verre de fine, se leva et, devant la cheminée, fit face à la baronne :

— Madame, ceci me paraît d'une importance capitale... En avez-vous parlé à l'inspecteur Farnèse?

— Non!... oh! non... surtout pas, dit Mme de Preux avec effroi.

Teddy fronça le sourcil et les regarda tous les deux, d'un air interrogateur.

— La vérité, dit le baron, presque à mi-voix, c'est que ma femme, lorsque j'ai mis sa parole en doute, a pris peur. Elle ne veut pas que la police officielle soit mêlée à cela. Elle craint... je dois tout vous dire, monsieur Verano...

— ...comme à un confesseur, dit le détective.

— Eh bien, Berthe craint d'être accusée d'hallucinations. Car, et ceci est capital, les cris des loups lui sont parvenus AVANT le drame, avant le jour fatal où la fille Martin a cru voir le fauve aux yeux phosphorescents, et où le bûcheron Louchard a été trouvé assassiné par les gendarmes de Sept-Monts alertés par le maire de Parsol, et qui battaient les bois de leur côté...

Teddy demeura un instant silencieux.

— Cela aussi, c'est bizarre. Tout Parsol a battu le bois... Rien de suspect. Ensuite, on trouve Louchard égorgé... J'imagine que le corps a été transporté là...

— Ce n'est pas impossible. Pour en revenir à...

— Aux hurlements mystérieux? Je comprends les craintes de Mme de Preux. Nous ne dirons rien à la P.J. Mais il faut savoir. Avez-vous entendu, monsieur le Baron?

— Moi? Rien, jamais...

— Quelqu'un de votre personnel, au château?

— J'ai interrogé vainement les domestiques, sans insister, bien entendu.

— Au village, pas plus?

— Non. Seul, le maire, M. Hire, est dans le secret. C'est un ami.

— En somme, Mme de Preux est SEULE à avoir entendu les hurlements.

La baronne se leva soudain. Les flammes de l'âtre lui faisaient une aureole étrange :

— Monsieur Verano. Je ne suis pas folle... Laissez-moi finir : j'ai entendu les étranges hurlements. Ils semblaient venir... je ne sais si c'était de la forêt ou du château même. Seulement, je pourrais avoir rêvé... ou me croire à des hallucinations, s'il n'y avait pas le témoignage de la petite Lise et surtout

la fin tragique du bûcheron. Et cela, ce ne sont pas des rêves...

— Lise Martin a pu avoir rêvé, dit le baron, d'une voix neutre.

— Admettons-le, monsieur de Preux. Est-ce une fille bien équilibrée?

— Un peu bizarre. Intelligente, mais hautaine.

— Elle a spécifié que l'animal monstrueux avait des yeux phosphorescents!... Bizarre!

Le baron sembla suivre une autre idée :

— A propos, savez-vous quelque chose, concernant les analyses...

— Ah! dit Teddy, c'est vrai, les poils fauves...

M. et Mme de Preux le regardèrent avec intérêt :

— Dans la main crispée de Louchard, égorgé par le loup-garou, on a trouvé quelques poils fauves, visiblement arrachés à son agresseur au cours de la lutte terrible où il a trouvé la mort. Poils d'origine incontestablement animale. On a autopsié Louchard, ce qui a démontré qu'il a succombé à une rupture de la carotide consécutive à un coup... donné soit par un instrument d'acier... soit par un croc, ce qui n'exclut pas le loup...

— Mais... les poils? demanda le baron, énervé.

Mme de Preux, très blanche, se penchait, attentive :

— Le laboratoire semble formel, dit Teddy Verano. Ces poils ont été empruntés à la fourrure d'un loup...

La baronne se rejeta en arrière, dans son fauteuil où elle avait repris place. De Preux recommença à marcher nerveusement de long en large.

Berthe de Preux parla :

— Dans ce cas, voilà la preuve. Il y a bel et bien un loup... Cela vous surprend peut-être, mais bien que cela constitue un danger affreux — et la fin sanglante de Louchard en est la démonstration atroce — je me sens

soulagée... Car enfin, je n'ai pas rêvé. J'ai entendu le monstre avant qu'il n'ait commis son forfait. Et je ne suis pas folle!

De Preux lança à sa femme un regard où se lisait la contrariété.

Visiblement, il trouvait qu'elle insistait trop sur ce point.

Teddy, lui, pensait que les vrais déments sont ceux qui, très souvent, passent leur temps à expliquer combien ils sont équilibrés et sains d'esprit.

— Oui, dit le détective. Il y a un loup. Mais ce loup paraît et disparaît avec une telle facilité... A croire, monsieur de Preux, que ce loup est un loup-garou... C'est-à-dire qu'il prend, de temps à autre, une apparence d'homme, ce qui lui permet de nous tromper tous...

Les jolies mains de Berthe de Preux se crispaient sur ses genoux :

— M. Verano nous ferait peur, dit-elle.

Le baron fit un signe d'intelligence à Teddy. Il ne fallait pas effrayer la fragile petite baronne :

— Soyez sans crainte, madame, nous le retrouverons...

Quelque part, dans le château, on entendit sonner onze heures :

— Berthe, il est tard...

Teddy s'inclina devant la baronne, qui s'excusa et monta se coucher. Les deux hommes demeurèrent encore un instant à converser. Le baron était inquiet. Certes, il ne pouvait nier l'évidence et la réalité du mystérieux assassin, homme, loup ou démon.

Mais la baronne était apeurée, voire hallucinée.

— Et puis, râla de Preux, elle a entendu les hurlements avant le crime. C'est affolant...

Teddy le rassura. Les nerfs de Mme de Preux étaient à bout. Par la suite, quand la lumière serait faite sur l'aventure, son équilibre mental se replacerait de lui-même.

Ils se soulaient le bonsoir. Teddy gagna la chambre qui lui avait été offerte au château, M. Hire et de Preux préférant montrer le détective le moins possible aux gens du village.

Seul, Teddy ne se déshabilla pas. Il réfléchit un instant en fumant une ou deux cigarettes. Puis, il prit son manteau, son chapeau, son foulard, et ouvrit la fenêtre.

L'air glacé l'enveloppa.

— Brrr... Quel temps de chien! Ou de loup! Fût-il garou!

Il se pencha.

La nuit semblait luire étrangement, tant la neige revêtait tout.

Le froid était vif, mais il ne neigeait plus. Teddy examina les alentours. Le parc était désert.

— Il serait bon de connaître un peu les lieux, murmura-t-il. Et, ma foi, au lieu d'attendre demain...

La chambre étant située au premier étage, ce ne fut qu'un jeu pour Teddy Verano de descendre le long d'une gouttière, passant près de sa fenêtre. Il avait refermé la croisée aussi bien que possible, pour ne pas geler à son retour.

Un instant après, il s'éloignait dans les buissons neigeux, en pensant :

« Et si tu es là, loup-garou... attention... et bas les pattes! »

III

TEDDY avançait, enfonçant à chaque pas dans la neige glacée.

Il réfléchissait à tout ce qu'il avait appris dans la soirée. Il ne connaissait guère l'affaire de Parsol, l'ayant vaguement suivie par les échos des journaux, qui déformaient, comme toujours, la vérité. Mais un coup de téléphone du baron de Preux l'avait alerté et prié de venir par le premier train.

Il était arrivé très tard, avait été

LA VIE COURANTE ...



— J'vous en prie, mademoiselle, n'ayez pas l'idée que vous pourriez être remplacée par une machine.

reçu discrètement à la petite gare par le maire et le baron. Une courte conversation avec les deux hommes, puis de Preux l'avait amené au château, où il devait séjourner durant son enquête.

De Preux l'avait mis en présence de la baronne et il avait ainsi connu succinctement ce qui s'était passé, quelques jours auparavant. Entre-temps, avant de quitter Paris, par un coup de téléphone à son ami l'inspecteur Farnèse, il avait su la vérité sur les poils fauves trouvés sur la victime. Ils venaient bien d'un loup.

Teddy Verano agissait à titre privé, naturellement. Mais, selon son habitude, il s'en serait voulu de marcher sur les brisées de son ami, l'inspecteur principal-adjoint Farnèse. Aussi l'avait-il prévenu.

— Une drôle d'histoire, avait dit Farnèse. Travaillez de votre côté. En attendant du nouveau, nous vous ignorons. Mais, s'il y a quelque chose...

Cela voulait dire que le policier officiel et le policier privé, selon leur habitude, conjugueraient leurs résultats comme leurs efforts...

— Voyons, pensait Teddy en avançant, j'ai été indiscret... volontairement! En fait, M. Hire (qui veut protéger ses administrés pendant que la P.J. enquête) et M. de Preux (qui craint de voir sa femme sombrer dans la folie) ont fait appel à moi pour hâter les événements...

Il pensait à la petite baronne.

Plus jeune que son mari, infiniment délicate, elle était impressionnante. Le hobereau, lui, était solide, en pleine force. Mais Berthe de Preux n'était que fragilité.

— Elle a peur... et se rend bien compte que sa raison chancelle... Lui est inquiet à ce sujet... Il éprouve des craintes similaires... Si la baronne perdait la raison... Voilà pourquoi notre conversation de ce soir a été hachée, sans aucun plan, avec des réticences, des retours en arrière...

Il pensait aux mystérieux hurlements. Pourquoi la baronne avait-elle été seule à les entendre?

Pourtant, rêve ou non, en admettant même que Mlle Martin ait été elle aussi victime d'hallucinations (ce qui restait à prouver), le bûcheron Louchard était mort, égorgé...

Couteau? Ou denture de loup? Les deux hypothèses étaient possibles.

Il progressait, dans la neige. Il atteignit la clôture du parc, l'escalada, non sans s'ébrouer dans la neige, se trouva aux limites du bois de Parsol.

Il n'osait allumer sa lampe électrique. Il avançait prudemment, se repérant sur le château, qu'il s'arrangeait pour ne pas perdre de vue, et sur le clocher du village, dont la pointe enneigée se profilait au loin sur le ciel clair.

La lune glissait entre les nuages, éclairant nettement le paysage, qui prenait sous la neige un aspect féérique.

— Il s'agirait de trouver les cinq mares... Cela ne doit pas être difficile...

Bientôt, il les aperçut, cinq flaques gelées sous les branchages tendus comme des bras de fantômes.

Sous la lune, cela semblait des plaques d'argent, entourées par d'étranges dentelles végétales figées par le gel. Le spectacle était véritablement magnifique, mais cette féerie se tempérait de sorcellerie et Teddy Verano ne pouvait oublier que, près d'ici, du sang avait coulé.

Le bûcheron Louchard était mort.

Homme ou loup? Teddy croyait peu à la sorcellerie et il n'avait pas encore d'opinion exactement formée. Mais, à coup sûr, un homme était un homme et un loup, un loup. Le loup-garou, susceptible d'être tantôt l'un, tantôt



"Les Champion font partie de l'équipement standard de tous les véhicules du groupe Rootes"

parce que nous sommes satisfaits de leur constante sûreté de fonctionnement"

—dit Sir William Rootes, GBE
Président du Groupe Rootes



Le Groupe Rootes produit toute une gamme de véhicules, des plus gros camions aux voitures de sport rapides. De gauche à droite—Camion Commer, Humber Hawk, Sunbeam Rapier et les autos Hillman—Minx, Husky, et Minx décapotable

Les experts sont d'accord—L'étincelle à grand pouvoir d'allumage développe toute la puissance d'un moteur

Les hommes qui conçoivent et construisent des autos et des camions choisissent chaque organe avec précaution pour une puissance, un rendement et une sûreté de fonctionnement maxima. En fait de bougies, ils choisissent mainte et mainte fois les Champion fabriquées avec précision. Ils savent que l'étincelle à grand pouvoir d'allumage des Champion développe toute la puissance d'un moteur—doucement, sûrement, efficacement.

Quelle que soit la marque ou le modèle de votre auto, remplacez les bougies encrassées, usées ou en court-circuit par des Champion à 5 cannelures. Vous bénéficierez d'une puissance plus douce... de démarrages plus rapides... d'une économie de carburant allant jusqu'à 10%.

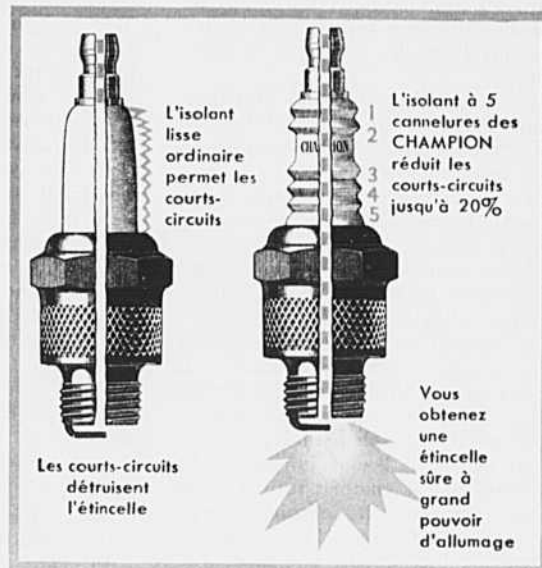
Pour une performance maximum en tout temps—demandez au marchand Champion de votre voisinage de nettoyer et de régler vos bougies après 5,000 milles... de poser de nouvelles bougies Champion dignes de confiance au bout de 10,000 milles.

CHAMPION

Recherchez les 5 cannelures

CHAMPION SPARK PLUG COMPANY OF CANADA, LIMITED

WINDSOR, ONTARIO



l'autre, lui paraissait du domaine de la légende.

Il s'enfonça dans les buissons enneigés pour ne pas rester à découvert. On pouvait l'épier. Le monstre inconnu aurait de bonnes raisons de s'en prendre à cet intrus qu'était le détective.

Teddy sortit de sa poche un petit plan, qu'il avait demandé à M. Hire, maire de Parsol. Masquant de la paume la charité de sa torche électrique, il l'examina minutieusement.

Ce plan cadastral était celui du village et de ses abords. Teddy y repéra aisément l'agglomération, le château, le parc, les cinq mares près desquelles

il se trouvait, les chemins divers allant à travers le bois, et la ferme des Martin.

Située à la sortie du village, un peu à l'écart, elle se trouvait au delà des mares, en venant du château. Revenant d'une bourgade voisine, il était normal que Lise Martin ait aperçu le loup-garou sur son chemin, rôdant autour des mares où il devait, un peu plus tard, assassiner le bûcheron. Ce qui était bizarre, c'est que, toute la population s'étant lancée à la recherche du mystérieux animal, personne ne l'avait aperçu. Ils étaient revenus bredouille au village.

A ce moment, le monstre avait frappé.

Il faudrait interroger les gens. Tout le monde avait participé à la battue. Mais ils s'étaient dispersés. Les uns d'un côté, les autres de l'autre.

Un fauve avait pu leur échapper...

Un homme pouvait être un des leurs... Et Teddy aurait eu tendance à pencher pour cette dernière hypothèse. Il était facile à un des chasseurs de frapper Louchard, pendant la battue, de préférence à la fin, en s'attardant un peu.

Les gendarmes de Sept-Monts, alertés par téléphone, cherchaient de leur

côté, et trouvaient le cadavre du bûcheron, alors que le groupe des villageois revenait vers Parsol, n'ayant rien découvert.

— Oui, pensa Teddy, il faudra savoir comment ils sont rentrés, surtout ceux qui se sont attardés...

Un pas, crissant quelque part dans le bois silencieux, le fit tressaillir.

Il se blottit sous un buisson, éteignant vivement sa lampe.

On marchait.

Ce n'était pas un craquement de branche. Il n'y avait plus de vent. La nuit était glacée, sereine, silencieuse.

Le moindre bruit s'entendait de très loin.

Instinctivement, Teddy s'était dissimulé et il demeurait aux aguets, prêt à tout.

Il était une heure du matin, à peu près. Par un tel temps, il était hors de doute que, sauf cas exceptionnel, les habitants de Parsol et des villages environnants ne se promenaient pas dans le petit bois, surtout étant donné la mauvaise réputation de l'endroit.

Retenant son souffle, Teddy chercha à repérer l'être qui se déplaçait, humain ou animal.

Car il était bien certain d'avoir entendu. La neige étouffait les bruits de pas, mais de légers craquements lui parvenaient, par instants.

La forme noire fila dans les buissons, de l'autre côté des mares gelées.

— Tiens... voilà qui est curieux !

Ce n'était pas le loup-garou, mais un représentant de la race humaine. En dépit du manteau qui l'encauchonnait, Teddy était à peu près sûr d'avoir aperçu une femme.

Il l'avait seulement entrevue. Mais il semblait que, contournant les cinq mares, elle se dirigeait vers le château, ou tout au moins vers le parc.

Pourquoi, à ce moment, Teddy évoqua-t-il la silhouette agréable et translucide, fascinante et impressionnante à la fois, de la baronne Berthe ?

Pourtant, à cette heure, elle devait se trouver frileusement enfouie dans son lit, au petit manoir, tremblant de prêter l'oreille aux mystérieux hurlements qui l'avaient tellement impressionnée.

Teddy se faufilait entre les branches, prenant garde à ne pas éveiller les échos du bois. Il voulait rejoindre la femme inconnue, savoir...

Une fois encore, il crut entrevoir sa silhouette, assez loin, mais la présence des mares l'obligeait à faire un détour. Il se hâta, avançant courbé afin de ne pas être repéré.

Brusquement, ce fut l'agression.

Il ne comprit guère comment cela se passa. Depuis quelques secondes, il était fasciné par l'éclat des cristaux de neige, qui luisaient par instants sous la lune. Il avait cru voir en deux points, sous un buisson, l'éclat lumineux du tapis blanc. Et il comprit tout à coup que, ce qu'il voyait, c'étaient deux yeux phosphorescents, les yeux du loup-garou, assassin du bûcheron...

L'être se jeta sur Teddy.

Il entrevit la masse énorme, dans sa toison fauve. Il réagit, avec violence, mais sans avoir le temps de sortir de sa poche le 7.65 qu'il avait emporté. Il repoussa l'attaque d'une violente poussée, parant l'éclair de la lame qui avait brillé.

En cette fraction de seconde, Teddy Verano comprit que ce n'était nullement un loup, mais bel et bien un humain, en dépit de son aspect insolite. La lune venait de se cacher derrière un nuage et l'obscurité était assez profonde. Il ne voyait que les deux yeux, luisant étrangement, mais absolument pas comme des organes, animaux ou humains.

Le monstre revint à l'assaut. Teddy frappa encore, réussit à saisir le membre qui brandissait le poignard, le tor-

dit. Il entendit, près de lui, le halètement de l'ennemi qui étouffa un cri de douleur, se dégagea avec violence et s'enfuit.

Teddy, d'un bond, faillit le rejoindre. Mais il glissa, s'étala, se cogna durement le front contre la glace. Etourdi, il demeura ainsi dix secondes, ce qui permit au loup-garou de disparaître.

Le détective se releva. Il avait le front entamé, les genoux et les paumes douloureux. Il se frotta les reins avec rage et se secoua, pour se débarrasser de la neige gelée qui le maculait.

— Qu'est-ce qui m'a fait glisser ?

Il ne risquait plus rien, et fit jouer sa lampe électrique. Tout de suite, il comprit. Il y avait sur le sol une petite flaque de sang, toute fraîche. La chaussure de Teddy avait dérapé dessus.

— Du sang... Il a saigné... Il s'est blessé dans le mouvement, quand je lui ai tordu le bras... Et il a filé...

Autour de lui, le bois était redevenu parfaitement silencieux. Mais les nuages roulaient toujours. La lune ne reparaissant pas, il était perdu dans le bois, avec peu de chances de revoir son loup-garou.

— Une blessure... Hé ! Hé ! voilà un indice peut-être difficile à dissimuler !

Retrouver le mystérieux agresseur ? Il n'y fallait guère songer. Il avait profité de la chute de Teddy pour fuir, son forfait manqué.

Teddy s'orienta au mieux, et reprit la direction approximative du château de Parsol. Après quelques essais infructueux, ce qui lui demanda un bon quart d'heure, il aperçut enfin la clôture du parc.

Il la franchit, revint vers le château et réussit à regagner sa chambre par le chemin aérien qui lui avait permis de s'enfuir sans éveiller les soupçons.

Du moins l'avait-il cru au départ. A son retour, il en était beaucoup moins sûr.

— Je sais au moins qu'il n'y a pas de loup... Jusqu'à nouvel avis, je ne puis croire que les fauves utilisent les poignards pour égorger leurs victimes. Très probablement, cette lame est celle qui a mis un terme à l'existence du malheureux Louchard, le bûcheron de Parsol. Pourquoi ? Question encore sans réponse. Je sais qu'il y a un être étrange, revêtu d'une peau de loup, et dont les yeux luisent mystérieusement... Il semble massif, épais... mais ceci peut être simplement consécutif à ce bizarre accoutrement, destiné à frapper les imaginations... Et qui était cette femme, que j'ai aperçue, errant à travers le bois quelques minutes avant d'être attaqué par le loup-garou ?

Teddy avait refermé sa fenêtre. Il se coucha avec volupté, retrouvant la tiédeur du lit après cette promenade mouvementée dans le bois glacial. Mais il eut quelque peine à s'endormir.

Le loup-garou le connaissait. Le loup-garou avait cherché à le frapper...

Et, dans un demi-sommeil, il songeait à la baronne Berthe, dont le visage aminci, craintif et farouche à la fois, s'imposait impérieusement à son esprit, en surimpression sur le décor du bois figé dans la neige et le sang...

IV

TEDDY avait songé à interroger tout de suite la jeune Lise. Mais il y avait renoncé.

Le succès de sa mission dépendait surtout de la discrétion la plus grande. En principe, trois personnes seulement, à Parsol, savaient ce qu'il venait y faire. Le maire, M. Hire, ainsi que le baron de Preux et sa femme, qu'il était chargé de rassurer.

Il y avait aussi le loup-garou.

Seulement, Teddy pensait que le loup-garou avait la fâcheuse habitude

de chercher à assassiner tous ceux qui le surprenaient dans le bois. Ce qui avait déterminé la mort du bûcheron Louchard et failli provoquer celle de Teddy lui-même.

Deux jours s'étaient encore écoulés.

Teddy s'était bien gardé de parler de son escapade de la nuit à ses hôtes. Il voyait le baron, il rencontrait M. Hire. Dans le village, il pouvait aisément passer pour un ami des de Preux. Certes, à Parsol, on parlait beaucoup du loup-garou. Des gamins, rôdant dans le bois, avaient signalé des traces sanglantes, près des cinq mares. Et les langues allaient bon train.

Teddy, avec le baron et M. Hire, écouta les conversations, mais n'apprit rien d'intéressant. On parlait à tort et à travers.

Il avait vu la belle Lise et admiré la jolie fille qu'elle était. Elle l'avait d'ailleurs regardé de façon précise, à lui faire éprouver un mystérieux frisson, à la fois de sensualité et d'un sentiment plus subtil, qui pouvait être proche de la peur.

Lise n'avait pas usurpé sa réputation de fille farouche. Elle défendait sa beauté avec un aspect peu amène, ce qui n'excluait pas l'aura de sexualité qu'elle semblait promener avec elle.

Par contre, il ne voyait plus la baronne. Mme de Preux était souffrante, disait son mari. On la servait dans sa chambre. Le châtelain, aux questions de Teddy, répondait évasivement, avec gêne. Teddy avait voulu insister, et senti combien de Preux était gêné.

Il crut comprendre.

La baronne était en proie à de nouvelles hallucinations, et son mari cherchait maintenant à la séquestrer. Il avait peur, peur qu'on devinât la folie naissante de la jeune femme. Peut-être de Preux regrettaient-il d'avoir cédé aux craintes de sa femme qui, appuyée sur l'avis du maire, avait poussé son mari à recevoir un détective privé, curieux de nature, et qui allait percer leur douloureux secret.

— Il la cache... Parce qu'elle perd la raison... Et lui aussi, craint quelque chose... Il faut pourtant que je la voie...

Le hobereau était aimable, mais sans plus. Teddy l'orienta sur la chasse, la vénerie, et autres divertissements analogues. De nombreux ouvrages traitant de ces questions emplissaient la bibliothèque. De Preux, heureux semblait-il de ne plus parler du loup-garou, ni de sa femme, l'entretint volontiers de ces sujets. Teddy obtint ainsi de fouiller à son gré dans la bibliothèque.

Il ne s'en priva pas. Une rapide inspection lui fit comprendre que, hors de ses dadas favoris, le baron de Preux ne s'intéressait pas à grand-chose. Quelques romans féminins, très probablement, indiquaient les goûts de la petite baronne. Enfin, on trouvait un certain nombre d'ouvrages sévères, de ces reliures vétustes et vénérables à la fois, en in-folio, que personne ne lit jamais.

Teddy furetait, cependant...

Il les ouvrait, lui, ces bouquins vénérables. Il ne reculait pas devant la poussière qui tombait des rayons où s'échappait, subtile et pénétrante, d'entre les pages jaunies qu'il feuilletait d'un index parfois fébrile.

Cependant, il avait toujours, à portée de main, deux ou trois volumes traitant de vénerie, qu'il s'empressait d'ouvrir dès que quelqu'un entraînait dans la bibliothèque. Il ne voulait pas être surpris s'intéressant à autre chose qu'à la chasse.

De Preux ne lui demandait rien. Le détective, pour l'instant, semblait peu se préoccuper de sa mission et le baron, probablement, en éprouvait presque du soulagement. L'état de santé mental de sa femme l'inquiétait bien trop.

La baronne était toujours invisible.

Teddy, cependant, avait parcouru le bois, durant la journée. Mais, à l'endroit de l'agression et aux alentours, il n'avait plus rien trouvé de suspect, hors la tache de sang gelée, et déjà signalée par les gamins du village.

— Le loup-garou a été blessé par son propre couteau... Mais la plaie devait être superficielle. Il la dissimule sans doute assez aisément...

Il eût été bien aisé de trouver quelqu'un portant une coupure fraîche. Ce quelqu'un aurait eu quelques difficultés à démontrer qu'il n'avait rien de commun avec le monstre de Parsol.

Enfin, Teddy, allant, venant, et passant le plus clair de son temps dans la bibliothèque, finit par trouver des éléments intéressants.

Très intéressants, même, à en juger par l'étrange expression qui passa sur ses traits, au moment où, derrière une pile de volumes, dans la bibliothèque, il découvrit un petit livre, d'édition récente, sous couverture illustrée avec un certain bariolage.

Il siffla très légèrement entre ses dents, examina le livre.

Les chapitres longuement feuilletés étaient apparents. Comme le dit Edmond Rostand : « ...aux pages souvent lues le livre s'ouvre seul ». Et des traces de doigt demeuraient apparentes.

Teddy, souriant, remit le livre en place et bourra sa pipe. Puis, une petite promenade à travers bois lui permit de mettre ses réflexions en place. Le soir, il s'enquit des nouvelles de la baronne. De Preux semblait toujours aussi contrarié, aussi réticent. Toutefois, il céda, Teddy désirant saluer Mme de Preux.

« Voilà qui n'a pas l'air de lui faire plaisir, pensait Teddy. Maintenant, il craint d'être accusé de séquestration... Parbleu ! Il voudrait la cacher... Et il se rend compte de ce que cette situation comporte d'équivoque...

Il fut introduit auprès de Mme de Preux.

La baronne Berthe qui ne quittait plus sa chambre depuis quarante-huit heures, lui apparut égale à elle-même, au fond d'un fauteuil, enveloppée dans son éternel châle.

Elle semblait encore un peu plus pâle, un peu plus translucide que lors de leur première entrevue.

Teddy la salua. Elle lui tendit la main gauche, en s'excusant.

Le détective reprit un haut-le-corps.

La baronne Berthe avait l'avant-bras droit enveloppé d'un linge, sur lequel transparaissaient des traces sanglantes.

— Monsieur Verano, je vous demande pardon, je suis si lasse...

— Et vous êtes blessée, madame ?

— Ah ! oui... C'est vrai... Gontran... expliquez donc à M. Verano...

Elle eut un sourire indéfinissable :

— Puisque c'est vous le coupable...

De Preux parut embarrassé :

— Ah !... oui... heu... Figurez-vous, monsieur Verano, que je suis un fichu maladroit... Voilà... Le matin, je viens déjeuner auprès de ma femme... Le valet de chambre nous apporte le plateau... Et je beurre les toasts... Hier, le couteau m'a échappé des mains... et il a entamé l'épiderme de Berthe... à l'avant-bras... Cela a beaucoup saigné... J'ai eu peur...

— Plus que moi, mon ami, dit Berthe de Preux. Mais c'était superficiel !

— Vous comprenez, monsieur Verano, c'est d'une maladresse...

— Je comprends fort bien, dit Teddy, qui n'en croyait pas un mot. Je souhaite surtout que cette coupure n'ait pas de suite...

— Oh ! nous n'avons pas même demandé le médecin...

Là-dessus, Teddy en vint au but de sa visite : interroger de nouveau la

baronne sur les étranges hurlements qu'elle avait entendus avant le crime. Depuis, le loup-garou se taisait.

Le détective lui fit préciser la tonalité, la fréquence des cris. Puis il se retira, pour ne pas la fatiguer.

Il ne croyait nullement à l'explication donnée par Gontran de Preux. D'ailleurs, celui-ci eût été assez embarrassé si Teddy Verano l'avait prié de reconstituer devant lui la scène où, par sa maladresse, il avait atteint l'avant-bras de sa femme en beurrant des toasts.

Teddy masquait difficilement son trouble. La blessure de la baronne découvrait des horizons nouveaux. Les soupçons qui naissaient en lui, depuis peu et demeuraient à l'état latent, attendant confirmation, prenaient un relief inattendu.

Dans la journée, il rendit visite à M. Hire, en compagnie du baron.

— Je crois, dit-il au maire, qu'il faut me décider. Après tout, jusqu'à nouvel ordre, le seul témoin oculaire, c'est Mlle Lise Martin. J'ai reculé devant cet interrogatoire. D'abord, c'était l'affaire de la P.J. Et l'inspecteur Farnèse a fait son devoir. Je voulais, d'accord avec vous, messieurs, éviter d'attirer les regards, durant mon séjour ici. Mais les révélations de cette jeune fille peuvent être capitales...

De Preux, qui avait consenti à l'accompagner chez le maire, tortillait sa moustache. M. Hire gardait un visage fermé :

— Vous pensez, messieurs, dit brusquement Teddy, que je n'ai pas fait grand-chose depuis trois jours que je suis ici. Détrompez-vous ! Je serai en mesure, ce soir, sinon de déchiffrer l'énigme, du moins de faire faire un grand pas à l'enquête...

Le maire et le baron, qui ne s'attendaient guère à cela, tressaillirent.

— Je veux parler avec cette demoiselle Martin... Mais discrètement... Ne serait-il pas possible, monsieur Hire, que vous l'amenez avec vous, ce soir, au château.

Le maire regarda le châtelain. Visiblement, de Preux était hostile à cette idée.

Il prit un prétexte immédiat pour s'en tirer :

— Je voudrais vous faire plaisir... enfin, vous être utile... Mais, étant donné l'état de ma femme...

— Justement, monsieur le baron. J'entends délivrer Mme de Preux de son obsession... D'ailleurs... n'est-ce pas pour cela que vous m'avez fait venir ? De Preux n'avait plus qu'à s'incliner. Décidément, Teddy le coïnaît tous les jours.

Rendez-vous fut pris pour le soir, huit heures.

Au dernier moment, alors que le maire n'était pas encore arrivé, avec Mlle Martin, Teddy dit négligemment au baron, avec lequel il achevait de dîner :

— A propos, j'ai oublié de vous dire... Pour la bonne marche de l'enquête, il est indispensable que Mme de Preux soit présente à notre entretien avec Mlle Martin.

Cette fois, le baron fit un bond :

— Berthe ? Vous n'y pensez pas !

— Pardon, monsieur de Preux. N'oubliez pas qu'il s'agit d'elle... avant tout... Elle se croit hallucinée... Et vous aussi, monsieur, vous le croyez... Eh bien... si je désire la présence de la baronne, c'est pour lui démontrer qu'elle ne rêve pas, et qu'elle est parfaitement saine d'esprit...

De Preux regarda le détective dans les yeux. Il crut voir une petite flamme d'ironie au fond de ses prunelles. Ce fut lui qui, le premier, détourna la tête.

— Soit !... Puisqu'il en est ainsi...

Il sonna. Un domestique parut :

— Firmin, priez Mme la Baronne de

Nouveau Soin pour le Teint Agissant de 3 façons pour embellir la peau!

Nettoie, adoucit et favorise la peau tout à la fois!



Nettoie comme le savon

**mais ne laisse pas
la peau sèche et étirée.**

La crème Noxzema est *différente*. Vous pouvez l'enlever avec de l'eau comme du savon. Elle est *non-graisseuse*. Elle nettoie à fond comme le savon mais sans laisser la peau sèche et étirée.



Adoucit comme la crème

**mais elle ne colle pas—
ne bouche pas les pores.**

La crème Noxzema adoucit et assouplit comme seule une crème peut le faire mais elle n'est pas grasseuse ni salissante. Votre peau deviendra "douce comme la crème" mais fraîche et propre en même temps.



Favorise le teint

**aide à cicatiser
les marques cutanées.**

La crème Noxzema aide à rendre le teint clair parce qu'elle est *médicamentée*. Cinq ingrédients médicinaux aident à cicatiser les marques cutanées et contribuent à rendre la peau resplendissante de vitalité.

Vous apprécierez Noxzema parce qu'il s'agit d'un crème *tout à fait différente* pour la peau. Vous éprouverez une propreté fraîche si ravissante... un teint si joli et si agréable. Noxzema aide à faire ressortir toute la beauté *naturelle* de votre peau.

Pour un teint naturellement joli—comme vous l'avez toujours souhaité, obtenez Noxzema dès aujourd'hui. C'est la crème *médicamentée* qui nettoie comme le savon, qui adoucit comme un crème et qui n'exige que quelques minutes pour être appliquée le matin et le soir ! Vous constaterez des résultats si vite ! Obtenez Noxzema aujourd'hui même à tous les comptoirs de produits pharmaceutiques et de cosmétiques—26¢, 65¢, 89¢, \$1.69.



Fabriquée au Canada

descendre au salon. Dites-lui que je l'en prie instamment...

On sonnait, au vestibule. Le maire de Parsol arrivait, en compagnie de la belle Lise.

Mlle Martin semblait carrément hostile. Elle avait été fort ennuyée par les questions de l'inspecteur Farnèse. De surcroît, au village, où elle ne comptait que peu d'amis, en raison de sa fierté native, on la regardait de travers. Certes, on ne doutait pas de sa bonne foi. Lise avait vu le loup-garou.

Mais le fait que ce loup-garou eût assassiné le bûcheron Louchard lui

conférait une sorte de complicité indéterminée avec le monstre. Lise, déjà peu prisée de ses concitoyens, s'isolait de plus en plus.

Toutefois, elle n'avait pas fait de difficultés pour suivre le maire.

De Preux s'inclina et les pria de s'asseoir. La baronne faisait son apparition, soutenue par la femme de chambre.

Tout le monde s'inclina. La baronne Berthe leur demanda de l'excuser. Elle se sentait encore très faible.

Le maire parla :

— J'ai mis Mlle Martin au courant.

M. de Preux et moi-même avons demandé le concours de M. Verano, détective privé. Ce soir, nous allons peut-être apprendre du nouveau...

— Oui, fit Teddy sans hésitation. Ceci, que je n'ai pas encore révélé à M. de Preux ni à M. Hire. J'ai rencontré le loup-garou...

Ensemble, les quatre personnes sursautèrent :

— Vous l'avez...

— ... vu ?...

— Quand cela ?

— Comment est-il ?

[Lire la suite page 30]

NOTRE FEUILLETON

MARIAGE DE MILLIONNAIRE

par DENYSE RENAUD

No 1

Si bref qu'il ait été le regard de Françoise à travers la porte entrouverte de la loge, Mme Donnadieu le remarqua : les concierges ont des yeux de lynx. Elle s'élança.

— Rien pour vous, mademoiselle de Plaizac... et le dernier courrier est passé.

— Merci...

L'indifférence du ton ne pouvait tromper une observatrice aux oreilles perçantes autant que la vue. Mme Donnadieu interrogea sans vergogne :

— Vous n'avez encore rien trouvé aujourd'hui, mademoiselle Françoise ?

— Non. Ce sera peut-être pour demain.

La concierge secoua la tête d'un air sceptique.

— La saison est mauvaise, vous savez : avant les vacances, c'est comme au moment des étrennes, on n'engage personne. A moins d'un remplacement, en plein été...

— J'aurai peut-être de la chance, dit la jeune fille.

Avec un sourire et un petit signe de tête, elle gagna la porte qui s'ouvrait sur l'escalier de service ; la concierge la suivit des yeux.

« De la chance... ça ne vient pas souvent sur commande. Pourvu qu'elle ait de quoi payer son loyer la semaine prochaine ? Les Morlot sont si près de leurs sous, ils lui feraient bien des histoires, et à moi aussi... »

Mme Donnadieu se décida à rentrer dans sa loge ; du reste, cela ne servait à rien de contempler indéfiniment la porte de service : un rectangle de chêne verni ne révélerait pas le secret de Françoise de Plaizac... si vraiment Françoise de Plaizac avait un secret.

Elle en avait un. Mme Donnadieu en était sûre, ou, du moins, elle s'en persuadait. Il ne lui semblait pas possible que Françoise fût aux prises avec les difficultés banales et courantes d'une jeune fille quelconque à la recherche d'un gagne-pain, elle était bien trop jolie et surtout beaucoup trop élégante pour cela, et Mme Donnadieu s'y connaissait en matière d'élégance, ayant passé les années de sa prime jeunesse dans un atelier de la Couture Parisienne ; pourtant, depuis tout près d'un mois que Mlle de Plaizac habitait, au septième, la mansarde sous-louée par le vieux ménage Morlot, elle n'avait pas manqué un seul jour de courir, du matin au soir, à la chasse aux situations. Elle ne s'en cachait pas.

— Si on téléphonait pour moi, madame Donnadieu, vous seriez bien gentille de prendre le message. Je cherche du travail et on peut m'appeler d'un moment à l'autre.

Elle avait dit cela dès le second jour.

Commencé dans l'édition du 28 avril 1956.

Publié en vertu d'un traité avec la Société des Gens de Lettres. — Les noms de personnages et de lieux de nos romans, feuilletons, contes et nouvelles sont fictifs et choisis au hasard.

avec un sourire assuré. Personne n'appela jamais...

Orpheline, elle venait chercher une occupation à Paris, c'est tout ce que la concierge avait obtenu d'elle en fait de renseignements. Peut-être les Morlot en savaient-ils davantage, mais autant valait interroger un tombeau que ces deux-là.

Mme Donnadieu flairait un mystère, s'en régala et se passionnait ; Françoise, malgré sa discrétion excessive, lui était sympathique : toujours aimable sans familiarité, sachant dire en toute circonstance le mot qu'il fallait, dissimulant sous un crâne sourire l'anxiété qui la tenaillait — sans aucun doute — et la dissimulant joliment bien ! Toute personne moins psychologue que Mme Donnadieu s'y fût trompée ! Et enfin, habillée avec tellement de goût, de raffinement, c'était une demoiselle, une grande dame, si l'on peut dire.

... Une grande dame qui cherchait désespérément du travail et qui n'aurait peut-être pas de quoi payer sa chambre du septième aux Morlot...

« Tout ce qu'on voudra, c'est bizarre, se répéta la concierge pour la centième fois. J'aimerais bien pouvoir l'aider, cette pauvre petite... »

En ce qui concernait le loyer, Mme Donnadieu ne se trompait pas. Françoise n'avait pas de quoi le payer.

Arrivée dans sa chambre, une pièce minuscule, meublée de vieilleries d'un outrageux mauvais goût, mais dont l'étrange fenêtre donnait sur un horizon presque infini de ciel et de toits, la jeune fille s'assit devant une table vermoulue, tira un papier de son sac à main et barra des noms sur une liste. Cette liste, longue, représentait les démarches faites depuis près d'un mois : ce soir, les derniers noms furent effacés d'une main nerveuse.

« Cette fois, j'ai fait le tour complet. Où diable vais-je m'adresser maintenant ? »

Elle alluma une cigarette et tenta de réfléchir, mais comment réfléchir sans base de départ, réfléchir sur le néant ? Elle avait épuisé toutes les ressources de son imagination, frappé à toutes les portes susceptibles, peut-être, de s'ouvrir devant elle. Partout, on lui disait gentiment, car elle attirait l'amabilité :

— Laissez-nous votre adresse, nous vous écrirons, ou nous téléphonerons...

D'abord, elle y avait cru. A présent, elle savait que c'est là une manière commode, affable et peu compromettante d'éconduire les gens. Elle n'était même plus tellement déçue quand elle constatait que nulle correspondance ne l'attendait dans la loge.

« Il faut pourtant que je gagne de l'argent, dit-elle tout haut, beaucoup d'argent... et vite ! C'est impossible que je ne trouve pas un moyen... Quand on veut vraiment une chose, on l'obtient toujours ! »

Elle soupira. C'était tout de même

bien ennuyeux d'être honnête, élevée dans de bons principes...

« Qu'est-ce que je vais faire ? Mais qu'est-ce que je vais bien pouvoir faire ? »

En attendant l'inspiration, elle dina de pain et de fromage, arrosés d'eau passablement javalisée ; elle avait faim et ce n'était pas le moment de perdre ses forces. Françoise, d'habitude, se laissait rarement aller au découragement, elle cultivait résolument l'optimisme : les épreuves, elle en avait eu sa part, une part copieuse.

« Il n'y a rien de tel pour vous dresser, déclarait-elle. Ce sont les épreuves qui font avancer les chevaux... »

Seulement, ce soir, elle ne savait plus de quel côté avancer et le « dressage » servait tout juste à lui éviter une crise de larmes.

Cela n'avance à rien de ressasser indéfiniment un problème. Comment, cependant, échapper à la hantise des questions sans réponse ? Le problème de Françoise, ardu trois mois plus tôt, se transformait en drame ; elle n'avait pas besoin de relire les deux lettres, reçues quelques jours auparavant, et qui la mettaient en présence d'une situation si terriblement aggravée : elle les savait par cœur. La première, péniiblement tracée par de pauvres doigts qu'un inexorable mal engourdissait, était signée de Pierrot, son filleul.

« Tante Françoise, j'arrive à bouger un peu les bras, vous voyez ? Je peux écrire ! Mais mes jambes ne marchent pas du tout. Le docteur me promet que cela reviendra... Oh ! tante Françoise, pourvu que cela revienne, pourvu... Pourvu ! Qu'est-ce que je deviendrai, autrement ? »

Le second message émanait de la secrétaire du médecin qui soignait l'enfant.

« Notre jeune malade reprend ses forces : le docteur est satisfait des progrès de son état général. Cependant, il me prie de vous faire savoir que, seul, un traitement relativement nouveau, pratiqué uniquement en Suisse à l'heure actuelle, assurera le rétablissement complet de Pierre. Il serait indispensable que ce traitement, d'assez longue durée, soit commencé le plus tôt possible : un délai en compromettrait les chances de succès. Je joins tous les renseignements relatifs... »

Les renseignements comportaient l'explication technique du traitement, découvert par un éminent médecin helvétique qui consacrait sa vie à sauver les victimes de la redoutable poliomyélite. Il obtenait des résultats extraordinaires, miraculeux, certains, à très peu près...

Au bas de la feuille convaincante, s'inscrivait le prix du traitement, du séjour dans une clinique de montagne. Une fortune.

Françoise appuya sa tête sur ses mains. Il lui semblait avoir dans le cerveau une machine à calculer qui tournait inlassablement et stupidement, pour calculer quoi ? La jeune

fille savait trop bien que toutes les ressources dont elle disposait pour le présent et les mois à venir étaient déjà englouties par la subite et grave maladie de son filleul. Il ne lui restait rien. Pas même de quoi manger la semaine suivante.

« Tante Françoise, pourvu que cela revienne ! Qu'est-ce que je deviendrai, autrement ? »

L'appel déchirant n'aurait-il que le silence pour réponse ?

Pierrot avait confiance en elle, et en qui d'autre aurait-il compté ? Il n'avait qu'elle pour s'occuper de lui, elle seule dans le vaste monde, et elle ne possédait plus un sou, elle n'aurait pas un sou avant des mois. A ce moment-là, il serait trop tard : le traitement n'aurait plus qu'un très faible effet, Pierrot resterait infirme. « Cela ne reviendrait pas. »

Le regard perdu sur la fenêtre où s'encadrait le jour déclinant, Françoise voyait, bien plus clairement que les toits familiers, l'image intolérable d'un enfant cloué sur un fauteuil... d'un homme à la vie douloureuse...

Elle se redressa brusquement.

« Il faut que je trouve ! gronda-t-elle. Il faut que je réussisse ! Et je réussirai, j'en suis sûre. Je ne sais pas comment, mais j'en suis certaine ! »

Elle se demanda par la suite si cette affirmation était une défense de son instinct contre le découragement, ou une prescience de l'avenir immédiat ? Quoi qu'il en fût, à cet instant, on frappa à la porte. C'était Mme Donnadieu. Elle apportait un journal et flamboyait de surexcitation.

— Mademoiselle Françoise, regardez ! Pour une fois, en pensant à vous, j'ai lu les offres d'emplois et je crois bien que voilà votre affaire. Vous ne regardez pas les annonces, vous ?

Françoise ne faisait que cela depuis des semaines. Elle avait lu les annonces de ce journal-là cet après-midi même. Il n'y avait rien...

— Lisez ! dit la concierge avec autorité.

L'entrefilet avait échappé à la jeune fille. Voilà comment on raterait les occasions si un ange gardien ne veillait sur vous.

« On demande jeune fille jolie, distinguée, instruite, bien élevée, pour tenir compagnie à une dame âgée et infirme dans une propriété à la campagne. Très bons gages. Urgent. »

Françoise lut et, par un sourire, remercia Mme Donnadieu de lui attribuer, sans hésitation, tant de flatteuses qualités, puis elle relut les lignes en fronçant le nez.

— Hum !... Qu'est-ce qu'on entend par « très bons gages » ? Et comment offre-t-on autant que cela à une demoiselle de compagnie ? La vieille dame doit être folle, ou acariâtre, et la propriété perdue dans un désert !

— Vous devriez voir, conseilla Mme Donnadieu. Après tout, ça ne vous engage à rien de demander des précisions et passer l'été à la campagne, ce n'est

Lisez, en page 26, la fin de notre feuilleton : UNE FEMME A DISPARU

pas désagréable. Vous n'avez pas trop bonne mine... A l'automne, vous trouverez plus facilement du travail ici. Si j'étais vous, je téléphonerais tout de suite au numéro qu'on indigné: il y en aura sûrement d'autres qui sauteraient là-dessus.

— Euh!... oui, au fond, vous avez peut-être raison. Mais il est bien tard.

— Bah! Tout ce que vous risquez, c'est de ne trouver personne et, dans ce cas, vous recommencerez demain matin. Si ça vous ennuie de sortir, vous pouvez vous servir du téléphone de l'immeuble, pour une fois...

Elle sourit, non sans malice, et Françoise sourit aussi; elle n'employait jamais l'appareil scellé au mur de la loge: savoir que des oreilles tendues guettaient ses paroles n'avait rien pour l'inspirer, mais, ce soir, la discrétion était inutile.

— Bon. J'y vais.

Mme Donnadieu suivit la jeune fille. Elle avait l'intuition que cette affaire-là réussirait. Grâce à elle. Elle en était fière par avance et contente de tirer d'un mauvais pas — supposé — cette jolie fille énigmatique.

Une voix masculine répondit à Françoise et lui fixa un rendez-vous pour le lendemain à quatre heures. L'adresse était une rue voisine des Champs-Élysées.

La perspective de tenir compagnie à une vieille dame infirme n'avait rien de particulièrement séduisant, mais Françoise ne pouvait et ne voulait se montrer difficile. Être logée et nourrie lui paraissait fort avantageux: tout ce qu'elle gagnerait irait à Pierrot... Elle ne souhaitait plus, maintenant, que d'être agréée et elle ne serait certainement pas la seule candidate.

Il importait de mettre tous les atouts dans son jeu. Elle réfléchit longuement sur les vêtements à porter pour la circonstance: il faisait beau et chaud en ce début de juin, mais une robe claire ne «ferait» pas assez sérieuse. Elle opta pour un tailleur de lin ficelle accompagné d'accessoires noirs. Un peu trop chic peut-être...? Qu'y faire? Sa taille souple, sa silhouette aux proportions parfaites prêtaient à la toilette la plus simple une élégance consommée, un petit chapeau de quatre sous devenait sur sa tête un modèle de grande modiste! On ne peut modifier à son gré ni sa tête, ni son corps. Du reste, chapeau et tailleur avaient coûté beaucoup plus de quatre sous, elle n'y pouvait rien non plus.

«On verra bien», conclut-elle en jetant dans la glace un dernier coup d'oeil.

La glace lui renvoya l'image floue et déformée d'une baigneuse nageant entre deux eaux. La glace, quant à elle, n'avait même pas dû coûter quatre sous.

«Chez la vieille dame, il y aura peut-être des miroirs convenables?» songea Françoise avec une grimace.

L'image était jolie tout de même et les couleurs s'y réfléchissaient sincèrement, châtain doré des cheveux courts, naturellement ondulés, velours marron des yeux, blancheur des dents entre le vif carmin de lèvres bien dessinées. Qu'importait si le petit nez semblait plus grand et l'ovale du visage ridiculement allongé? Qu'importaient d'ailleurs la grâce des traits et l'expression du regard? La vieille dame ne s'en soucierait pas, probablement.

A quatre heures précises, Françoise sonnait à la porte indiquée, celle d'un hôtel particulier, bien entretenu, qui proclamait l'aisance matérielle de ses habitants.

«Si j'en ai l'occasion, je serai exigeante, décida la jeune fille. Et Pierrot sera sauvé...»

La porte s'ouvrit. Un jeune homme regarda curieusement la visiteuse: il n'avait ni l'air, ni la tenue d'un valet

de chambre, avec un complet de flanelle de bonne coupe et un sourire engageant.

— Vous venez pour l'annonce? Veuillez entrer par ici, mademoiselle. Prenez patience quelques minutes.

Françoise s'assit dans une bergère ancienne qui à elle seule valait une fortune; le petit salon où l'avait introduite le faux valet de chambre ressemblait à un musée en miniature: tout y était exquis, depuis le tapis d'Orient jusqu'aux tableaux de maîtres accrochés aux murs. La jeune fille regarda les meubles d'un oeil appréciateur.

«Je pense que je peux être exigeante, en effet, se dit-elle. Et ça m'étonnerait, finalement, que la vieille dame soit folle ou acariâtre: avec un goût pareil, elle doit être charmante!»

Elle n'eut pas le temps de se livrer au jeu des hypothèses: le jeune homme au complet de flanelle reparut et la pria de le suivre. Il la conduisit dans une pièce plus vaste, un bureau ultramoderne: murs clairs et nus, tapis uni, fauteuils profonds. Derrière une imposante table de glace et d'acier chromé, un autre jeune homme attendait: il devait avoir une trentaine d'années, il était bien physiquement, grand et svelte, blond aux yeux clairs. Trop clairs. Il était très bien habillé.

Il salua Françoise avec un peu de raideur et, en réponse, elle inclina légèrement la tête. Elle ignorait la timidité, mais elle ressentait une brusque impression de malaise: ce monsieur-là lui déplaisait instinctivement.

«Que diable suis-je venue faire ici? se demanda-t-elle en un éclair. Je suis complètement folle! On ne va pas ainsi seule chez des inconnus!»

En attendant, elle y était. Elle n'avait plus qu'à faire front et à se tirer hardiment de l'épreuve. La tête droite, elle prit l'offensive.

— J'ai téléphoné hier soir, monsieur; je viens au sujet de cette offre d'emploi...

— Voulez-vous vous asseoir, made-

moiselle? Je vais avoir à vous poser quelques questions. Votre nom...?

— Françoise de Plaizac.

— Votre... âge? Je m'excuse...

— C'est inutile, dit froidement la jeune fille. Il s'agit d'une affaire. J'ai vingt-quatre ans.

— Vous habitez Paris? Votre adresse...?

— La voici. Elle est provisoire.

— Et... vos parents?

— J'ai perdu mes parents.

— Puis-je vous demander quelles étaient les activités de votre père?

— Il était ingénieur.

Les questions semblaient normales, ce qui, peut-être, ne signifiait pas grand-chose. Pourtant, leur banalité et le ton bref, la précision avec lesquels elle y répondait rendaient à Françoise son assurance et son calme. Elle se sentait l'esprit alerte, comme aiguisé par une influence subtile, quelque chose d'impondérable qui venait elle ne savait d'où, de quoi ou de qui. Présence encore? L'homme aux yeux pâles dont le regard ne la quittait pas n'en était pas responsable.

Elle donna quelques détails sur son instruction: ses bachots, une licence d'anglais. L'interrogatoire s'interrompit: la jeune fille et son interlocuteur se regardèrent un moment en silence, comme des adversaires qui évaluent leur force.

— Et vous êtes désireuse de prendre cette situation à la campagne? demanda enfin le jeune homme. La vie monotone dans une propriété isolée, l'autorité peut-être tyrannique d'une personne âgée ne vous font-elles pas peur? Ce genre de tâche n'a rien d'amusant.

Françoise ne répondit que par un signe de tête indifférent. Le regard de son «examineur» glissa sur le tailleur élégant, descendit sur les fins souliers, remonta vers le chapeau en passant par les gants et le petit sac de crocodile verni. La jeune fille pressentit la question qui se préparait.

— Mademoiselle... pourquoi êtes-

vous prête à accepter une proposition peu tentante, somme toute?

Françoise le regarda en face.

— J'ai besoin d'argent, dit-elle.

Il leva les sourcils.

— A vous voir, on ne le croirait pas. Vous me pardonnerez, mademoiselle, si je suis obligé de m'entourer de garanties: vous n'êtes pas seule sur les rangs, mais je puis déjà vous avertir: vos chances sont meilleures que celles des autres et cela m'incite à plus d'indiscrétion. Pourquoi avez-vous besoin d'argent?

Visiblement, il se méfiait d'elle, autant qu'elle se méfiait de lui. C'était assez drôle. Dans un sens, cela paraissait encourageant. Elle se refusait, cependant, à lui donner des détails circonstanciés qui ne le regardaient pas et que rien ne le forçait de croire.

— Par suite d'événements qui n'ont aucun intérêt pour vous, dit-elle, je me trouve en face d'obligations urgentes et coûteuses. Toutes mes ressources y ont déjà passé, et cela ne suffit pas. Pendant plusieurs mois encore, je serai obligée d'effectuer des dépenses importantes.

Cette explication parut lui suffire, il semblait même extrêmement intéressé, presque content. Peut-être pensait-il la tenir à sa merci, lui faire accepter n'importe quoi? Françoise acheva d'un ton sec:

— Je souhaite, si je le puis, n'avoir pas recours à mes amis. Je n'aime pas faire de dettes.

— Je comprends.

Il souriait à demi; il devinait certainement que l'allusion à «des amis» était un discret avertissement.

Le silence tomba de nouveau, un silence assez inutile puisque tout, maintenant, était dit, à part les conditions du marché. Le jeune homme dut se souvenir brusquement de ce détail, car il déclara tout de go:

— Je crois pouvoir vous assurer que la situation qui vous est offerte vous permettrait de faire face aux nécessités dont vous me parlez, en vous évitant d'embarrassants emprunts.

Il hésita une seconde, enveloppant Françoise d'un regard perçant.

— L'acceptez-vous?

— Oui. Si vos conditions pécuniaires me conviennent. Je ne vous cache pas que je suis exigeante.

Il lui fit un léger salut: un sourire amusé glissait sur ses lèvres.

— Je vous félicite: vous savez ce que vous voulez et vous l'exprimez sans détours inutiles. Pour une jeune fille de votre âge, c'est rare.

Il se pencha en avant.

— Mademoiselle de Plaizac, êtes-vous discrète? J'entends, d'une discrétion rigoureuse, absolue? Êtes-vous prête à vous y engager sur l'honneur?

Françoise interloquée, ne cilla pas.

— Oui, dit-elle seulement.

— Vous y engagez-vous, quelle que soit l'issue de notre conversation, à partir de cette seconde même?

— Oui.

— Je vous fais confiance. Une cigarette?

La jeune fille prit la cigarette offerte, qu'il alluma pour elle; après quoi, il se recula confortablement dans son fauteuil.

«Voici venir les révélations sur la vieille dame! songea Françoise. D'après leurs préliminaires, elles doivent être, comme on dit vulgairement, «gratinées»!»

Elle n'avait plus peur: la curiosité dominait en elle tout autre sentiment, et aussi, peut-être, s'éveillait à son insu le goût de l'aventure qui sommeille fréquemment dans les coeurs et les esprits les plus raisonnables.

COUPABLE ou NON-COUPABLE ?

CHRONIQUE JUDICIAIRE

par ROBERT MILLET, B.A.



Un témoignage positif peut-il être annulé par un concours de circonstances contradictoires ?

Deux officiers de police passent auprès d'une cabine téléphonique extérieure placée en bordure d'un trottoir. Il y a un homme dans la cabine. Il fait des gestes étranges. Les policiers l'observent plus attentivement. L'individu a introduit une tige quelconque dans la boîte à sous de l'appareil téléphonique et exécute un travail louche. Les constables l'interrogent. Il leur explique qu'il cherche à récupérer quatre .05, qu'il a placés dans l'appareil et qui auraient dû lui être retournés.

Le type est alors mis en état d'arrestation et on perquisitionne sur sa personne. C'est ainsi qu'on trouve une broche flexible, une paire de ciseaux et deux scies à métal. Il possède également une somme importante en billets de banque et 32 pièces de .10.

En Cour, il proteste de son innocence. Quand on l'interroge au sujet de la quantité inusitée de .10 dans ses goussets, il explique qu'il s'en était muni, pour le cas où il aurait eu besoin de téléphoner.

Cet accusé est-il COUPABLE ou NON d'avoir voulu crocheter un appareil téléphonique ?

COUPABLE! a décidé le Président du Tribunal, dans un jugement rendu aux Sessions de la Paix, à Montréal, en date du 18 octobre 1955.

Les gestes de l'individu et la présence des .10 dans ses goussets contredisent suffisamment ses explications pour qu'on n'y ajoute pas foi.

II

« Je ne me suis pas encore présenté à vous, mademoiselle, commença le jeune homme, et je répare cette omission : je m'appelle Charley Marterel ; je suis mandataire d'un de mes amis... non, ne souriez pas : je sais bien qu'« ami » est souvent un terme déguisé pour se désigner soi-même, mais, cette fois, c'est vraiment d'un ami qu'il s'agit. Mon ami, dis-je, Thierry d'Antheuil, est un homme de vingt-huit ans. Riche. Très riche.

Il s'interrompit un instant, guettant peut-être une marque d'intérêt. Françoise fumait en silence. Il poursuivit :

— Thierry est orphelin depuis sa petite enfance ; il a passé de main en main : un oncle, une vieille cousine, son parrain se sont occupés tour à tour de le mettre en pension et de s'en débarrasser pendant les vacances en l'envoyant chez son très vieux grand-père. Le résultat inattendu de ce singulier système d'éducation est que vous auriez peine à découvrir un meilleur garçon. Seulement...

Cherchant ses mots, Charley Marterel acheva plus lentement le portrait.

— Seulement, comment dire ? Il a été, jusqu'à présent, plus soucieux de mettre de l'amusement que du sérieux dans sa vie. Il est beau garçon, intelligent, spirituel, il a beaucoup de succès. Il a la chance de pouvoir vivre selon sa fantaisie, pourquoi s'en priverait-il ? Par malchance, la vie agréable que mènent les enfants gâtés du destin ne plaît pas à tout le monde : Thierry vient de s'en apercevoir. Une autre cigarette ?

— Non, merci, dit Françoise. Tout cela est certainement du plus haut intérêt, mais je ne vois pas bien le rapport avec votre annonce.

— Patientez un peu, nous y arrivons. Il se trouve que Thierry possède, quelque part en Amérique, un oncle, frère aîné de feu son père. Ce monsieur est célibataire et porte là-bas je ne sais quelle couronne de roi de je ne sais quoi, machines comptables ou boîtes de conserves. Il a traversé l'Océan il y a bon nombre d'années et nous avions oublié jusqu'à son existence. Apparemment, il se rappelait fort bien son neveu, si bien qu'il est au courant de tous ses faits et gestes.

« Dernièrement, il a écrit à Thierry une lettre que je vous montrerai tout à l'heure pour vous prouver l'exactitude de mes dires : il y exprime son intention de donner de son vivant, et prochainement, la majeure partie de sa fortune, qui est immense, à son neveu, à une condition : c'est que celui-ci « se range », comme il dit, et mène dorénavant une vie de bon bourgeois père de famille, auprès d'une compagne digne — c'est l'oncle qui parle — de porter son nom.

« Thierry n'avait jamais encore pensé à se marier, non qu'il soit adversaire du mariage, du reste ; il attendait l'occasion, je suppose. L'occasion est venue, d'une manière assez inhabituelle, vous l'admettez, sans lui laisser, comme on dit, le temps de dire « ouf » ! Thierry aimerait faire un mariage qui lui plût et l'oncle laisse prévoir sa visite pour un avenir fort prochain. Il compte, à ce moment, faire la connaissance de la compagne élue par son neveu... Encore heureux que le brave homme n'exige pas aussi une famille nombreuse !

Les sourcils froncés, Françoise s'efforçait de deviner où son interlocuteur voulait en venir.

— Le mariage, mademoiselle, est chose sérieuse, déclara M. Marterel avec emphase. Mon ami n'a aucune envie de se marier en coup de vent. D'un autre côté, renoncer à des millions est franchement par trop stupide !... Je ne vous cacherais pas, du

reste, qu'il y était tout prêt, mais je l'ai raisonné : il est de son devoir de retenir cet argent en France, d'en faire profiter son pays : simple question de patriotisme ! Et sa générosité proverbiale fera tant d'heureux avec ces sommes importantes...

« Bref, il lui faut, de toute urgence, accéder au vœu de son oncle et installer une femme chez lui, une femme qui, aux yeux du monde, sera Mme Thierry d'Antheuil et qui, par sa seule présence, lui assurera un répit suffisant pour qu'il cherche et trouve sa compagne définitive.

Charley fit une pause. Françoise demeurait muette... Il reprit :

— Nous devons donc découvrir, dans les plus brefs délais, une femme charmante qui fasse honneur à Thierry, une femme intelligente qui sache jouer son rôle sans faux pas, loyale, qui se tienne strictement à ses engagements. Il va sans dire, mon ami étant homme d'honneur, que cette femme serait sous son toit dans une absolue sécurité... et elle y gagnerait une petite fortune. Cela vaut d'être considéré.

Il se tut. Françoise le regarda.

— Si je comprends bien... cette vieille dame...

— N'existe pas, répondit tranquillement Charley Marterel. Convenez que nous ne pouvions pas insérer dans le journal l'histoire que je viens de vous raconter.

Machinalement, la jeune fille reprit une cigarette dans la boîte ouverte sur la table. Elle était si abasourdie qu'elle ne savait ni que dire ni que penser.

— Plusieurs candidates se sont présentées aujourd'hui comme vous ici, dit Charley. A mon avis, vous êtes seule capable de faire notre affaire. A vous seule, j'ai donné ces détails confidentiels...

Il se pencha vers Françoise et sa voix devint pressante.

— En vérité, mademoiselle, vous ne risquez absolument rien. Ma première idée a été un mariage civil, facile à casser, le moment venu, par un divorce, mais Thierry ne veut pas de cela, il trouve que c'est manquer gravement de respect à une cérémonie

respectable et cela risquerait, de plus, de porter préjudice à la... personne qui lui prêterait son concours.

— Oui. Et M. d'Antheuil juge, vous jugez que des mois de cohabitation compromettront moins la réputation d'une jeune fille ?

— Cela dépend de la jeune fille. En ce qui vous concerne, cela me paraît indiscutable. Je puis d'ores et déjà vous affirmer que les relations de Thierry, sur le point de la Côte d'Azur où vous « cohabiteriez » avec lui, pour reprendre vos propres termes, vous sont totalement inconnues et que vous avez peu de chances de jamais les revoir par la suite. D'ailleurs, personne ne vous connaîtrait sous votre vrai nom et si vous êtes discrète, comme nous le serons nous-mêmes, au cas où vous feriez tout de même, plus tard, quelque rencontre embarrassante, nul ne pourrait savoir s'il ne s'agit pas seulement d'une ressemblance fortuite entre vous et la... compagne de Thierry. Enfin, ce compagnonnage ne sera certainement pas de longue durée : il cessera dès que l'oncle, ayant terminé sa visite en France, repartira pour l'étranger.

Françoise essayait de réfléchir posément et ce n'était pas facile : cette histoire invraisemblable n'avait rien de commun avec la raison qui devrait demeurer en liaison étroite avec toute réflexion posée.

— En somme, dit-elle ironiquement, votre ami entend jouer la comédie à un honnête homme pour lui soutirer des millions, et il possède déjà, pourtant, une fortune considérable. Voilà qui me paraît singulier... et assez déplaisant.

— Vous reconnaissez tout à l'heure la valeur que vous prêtiez à l'argent.

— Oui, repartit vivement la jeune fille, mais, moi, j'en manque absolument et j'en ai besoin pour une raison grave et urgente !

— Comment pouvez-vous être certaine, de prime abord, que mon ami n'en ait pas besoin pour des raisons urgentes et graves ?

— C'est juste, admit Françoise à

contrescœur, mais cela ne l'empêche pas de jouer une comédie malpropre.

Charley protesta d'un geste.

— Mademoiselle, dit-il, vous exagerez quelque peu ! C'est sur les mots, tout au plus, que nous jouerons, et ce jeu de mots, si j'ose dire, c'est précisément l'oncle qui me l'a suggéré : il parle de « compagne », il ne prononce pas le mot « mariage ».

— Il le sous-entend sûrement !

— Ce qu'il sous-entend plutôt, à mon sens, c'est que son neveu renonce à ses habitudes de célibataire et s'établit dans une existence sans aventure. C'est précisément ce que Thierry va faire, c'est, en somme, ce que vous l'aidez à faire. Thierry ne sait pas ce que c'est que vivre chez lui, dans une maison éclairée par la présence d'une femme sérieuse et charmante, il considère la vie sédentaire comme une abominable corvée. Si vous tenez à ne pas « jouer une comédie », vous pouvez lui faire prendre goût à ce nouveau mode d'existence : vous suivriez ainsi non seulement les mots, mais la pensée exprimée par l'oncle. Vous avez un joli rôle à remplir !

Françoise haussa les épaules. Les flatteries débitées par Charley Marterel n'avaient sur elle aucune prise.

Il fallait qu'elle prenne une décision : on l'exigerait immédiate, elle le devinait... Elle tenta de gagner du temps.

— Pourquoi cette fable de vieille dame infirme à la campagne ? dit-elle. Ces détails étaient bien inutiles !

Charley sourit avec satisfaction.

— Pas du tout. Cet emploi, convenez-en, n'avait rien de très alléchant : il fallait, pour l'accepter, qu'une candidate fût pressée par les événements de trouver n'importe quelle situation et posséder des qualités de sérieux, de patience, de dévouement, qui, pour nous, apportaient un surcroît de sécurité.

Il regarda la jeune fille en face.

— Par égards pour cette candidate, mademoiselle, et pour sauvegarder cette discrétion à laquelle nous nous considérons comme tenus envers elle, je ne ferai sur elle aucune enquête : je me fie à ce que vous... à ce qu'elle me dit et à mon jugement personnel... ainsi qu'à la signature qu'elle me donnera. Répondre à mon offre d'emploi était déjà un ensemble d'indications précieuses sur sa personnalité.

— C'est évidemment ingénieux.

Cet homme aux yeux trop clairs était antipathique, mais intelligent. Françoise, de son côté, n'était pas sotte.

— Vous désirez vous entourer de garanties, remarqua-t-elle, et je ne puis que vous approuver, mais vous semblez oublier que, moi, je ne sais rien de ce M. d'Antheuil, sauf ce que vous avez bien voulu m'en dire. Si je me fiais, comme vous, à mon jugement personnel, je prendrais immédiatement la porte et vous ne me reverriez plus.

— Seulement, répliqua l'autre avec un mince sourire, vous avez besoin d'argent pour une raison grave et urgente et vous n'avez découvert aucun moyen de vous en procurer, puisque vous êtes ici.

Il se mit à rire.

— Trêve de plaisanteries : je présentais votre objection, elle est trop compréhensible et prouve une fois de plus que vous êtes bien celle qu'il nous faut. Vous allez être tranquillisée.

Il ouvrit un tiroir et en tira une enveloppe qu'il tendit à la jeune fille.

— Lisez, mademoiselle : ces renseignements proviennent d'une agence sérieuse, connue, une de ces institutions auxquelles les hommes d'affaires ont couramment recours pour se documenter sur leurs éventuels clients.

L'enveloppe et la feuille qu'elle renfermait portaient l'en-tête imprimé de l'agence en question ; les renseigne-

QUE répondriez-vous ?

Q. — Que veut dire, c'est son dada ?

R. — C'est son idée fixe. Un dada est un bâton orné d'une tête de cheval sur lequel chevauchent les enfants.

Q. — Où trouve-t-on : « Un avorton de mouche en cent lieux le harcèle » ?

R. — Dans la fable de La Fontaine : « Le Lion et le Moucheron ».

Q. — Qu'est-ce que tenir le dé de la conversation ?

R. — C'est la diriger. Allusion au dé que tient celui dont c'est le tour de jouer.

Q. — Tirer les vers du nez à quelqu'un, que signifie cette expression ?

R. — Questionner habilement quelqu'un, le faire causer.

Q. — Qu'est-ce qu'un ostrogoth ?

R. — Un barbare, un homme ignorant, grossier, ne connaissant pas les usages, venant de l'ostrogothie, pays fruste et à demi barbare.

Q. — Qu'entend-on par homme de paille ?

R. — C'est celui qui prête son nom dans un marché où l'acheteur veut rester inconnu.

Q. — Qu'est-ce que faire passer le goût du pain ?

R. — C'est, dans le langage argotique, lui enlever la vie, le tuer.

Q. — Qu'est-ce qu'un parangon ?

R. — C'est un modèle, type, exemple. Harpagon est le parangon des avarés. Un diamant, une perle sans défaut est un parangon.

ments étaient satisfaisants, ils confirmeraient du reste tout ce que Charley avait dit de son ami: fortune considérable, honorable et bien assise, famille respectée. Thierry d'Antheuil vivait en oisif: sa personnalité n'était entachée d'aucun précédent fâcheux, il avait bonne réputation parmi tous ses amis et relations. Deux jeunes gens administraient ses biens et lui servaient de secrétaires: M. Charles Marterel et M. Jacques Almiran.

Suivaient les adresses de l'hôtel particulier où Françoise se trouvait à l'heure présente, d'une propriété en Touraine et d'une villa sur la Côte d'Azur.

Silencieusement, la jeune fille remit le papier dans l'enveloppe et posa celle-ci sur la table.

— Je ne pense pas vous surprendre en vous demandant ce que vous décidez? dit Charley.

— Je voudrais encore quelques précisions. Quand serais-je supposée débiter dans cette... situation?

— Immédiatement. Vous sortirez d'ici liée à la fortune de Thierry ou définitivement libre. Notre départ pour le Midi aurait lieu le plus tôt possible, dans une semaine au plus tard, et vos activités premières consisteraient à réunir une garde-robe en rapport avec... vos nouvelles fonctions: vous devrez être très élégante. Je pensais, avant de vous voir, être obligé de guider notre candidate dans le choix de ses vêtements, mais je sais qu'avec vous une telle précaution est inutile: vous arriverez là-bas exactement telle que nous vous souhaitons.

— Merci. Mais...

— ...les robes, les chapeaux, la lingerie d'une femme très élégante coûtent cher: voici un chèque qui vous permettra ces dépenses.

Il songeait à tout. Françoise regarda le chèque: il n'y manquait que le nom de la bénéficiaire. La somme qu'il représentait, s'il la surprit, ne la fit pas broncher; elle remit le chèque devant le jeune homme qui l'observait curieusement.

— C'est bien, dit-elle. Et...

— Voilà un autre chèque: celui-là vous serait personnellement destiné. Vous convient-il?

Le mince chiffon de papier permettait à Pierrot de partir sans retard pour la Suisse... vers le salut...

Françoise hocha la tête.

— Vous avez parlé d'un contrat...?

— Je vous en prie, prenez-en connaissance. Je vous signale que je suis docteur en droit et que cet engagement est libellé dans des formes parfaitement légales.

L'engagement était surtout, du côté de la jeune fille, une promesse de discrétion: elle ne révélerait à âme qui vive la raison de sa présence chez M. d'Antheuil et le rôle qu'elle jouait chez lui. Elle acceptait de demeurer sous son toit pour une période qui n'excéderait pas une année, ses émoluments étant de toute façon versés pendant douze mois. Si elle était priée, avant cette époque, de quitter le domicile du jeune homme, elle consentait à partir sans discussion et, dans ce cas, son salaire serait doublé pour toutes les semaines qui restaient à courir avant l'expiration de l'année. En outre, à son départ, comme à son arrivée, elle recevrait une somme importante. Si, par contre, elle brisait le contrat de son propre chef, elle s'engageait à payer un dédit dont l'énormité la rivait évidemment sur place.

Les sourcils joints, Françoise lut lentement le texte. Il la garantissait autant qu'il garantissait son «employeur». Elle n'avait rien à y redire.

— Avez-vous des objections, des remarques à formuler? demanda le jeune homme.

— Pas sur le contrat, non, dit-elle

franchement, mais ce papier ne dit pas tout. Monsieur Marterel, je vais avoir chez votre ami une situation impossible! Je devrai feindre sans cesse, surveiller chacune de mes paroles...

— Si c'était une besogne trop facile, croyez-vous qu'elle vous rapporterait autant? demanda-t-il avec cynisme.

Elle hocha la tête. Elle sentait que le moment décisif était venu.

— Dois-je conclure de vos paroles que vous signez?

Il lui tendit un stylo que Françoise prit machinalement, mais elle resta un moment immobile, hésitante; signer, c'était s'engager follement dans une aventure plus folle encore... Ce Thierry d'Antheuil était... probablement un honnête homme: son secrétaire et ami inspirait à la jeune fille une insurmontable méfiance. Son visible désir de lui voir accepter la proposition indiquait que son propre intérêt se trouvait en jeu. La plus élémentaire prudence criait «casse-cou» et indiquait la porte de sortie comme le seul parti à prendre. Ne pas signer...

«Tante Françoise, pourvu que «cela revienne»! Qu'est-ce que je deviendrais autrement?»

— Je signe, dit fermement Françoise.

Elle s'exécuta tandis que Charley écrivait son nom sur les chèques. Il les lui donna, comme elle se levait, avec le double du contrat.

— Voulez-vous me téléphoner dès que vous saurez quand vous serez prête à quitter Paris? Ah!... un mot encore: si dans deux jours je ne reçois pas de vos nouvelles, j'aurai le regret, mademoiselle, de porter plainte contre vous.

Françoise ne put s'empêcher de rire.

— Vraiment, monsieur, vous n'oubliez rien! dit-elle. Mais je n'ai qu'une parole: vous n'aurez pas à vous donner cette peine.

Elle sortit de la pièce. Le jeune homme au complet de flanelle attendait dans le vestibule; près de lui, un cendrier plein de mégots indiquait qu'il avait trouvé le temps long et qu'il était nerveux.

— Jacques, dit Charley Marterel, veux-tu reconduire Mlle de Plaizac à la porte? Je vous présente Jacques Almiran, ajouta-t-il pour Françoise. Il est le second secrétaire de notre ami Thierry d'Antheuil.

La jeune fille répondit d'un signe de tête au salut du second secrétaire, puis elle gagna la rue.

Le soir tombait. Rapidement, elle gagna la station du métro la plus proche.

«Mme Donnedieu va être ravie que j'aie chez la vieille dame, se dit-elle avec une grimace. Cela fera au moins une personne satisfaite dans l'histoire. Et Pierrot ne saura rien... En tout cas, «cela va revenir», mon Pierrot...»

III

Le soleil éveilla Françoise. Il entra à flots par la fenêtre grande ouverte, avec un air pur et tiède, descendu directement du ciel sans nuage. Le tableau qu'elle apercevait entre les rideaux de mousseline ne ressemblait en rien à l'horizon de toits et de cheminées noircies dont elle avait l'habitude... Elle cligna des yeux.

Elle n'était plus dans sa mansarde parisienne. La veille, elle était arrivée sur la Côte d'Azur. L'incroyable aventure où la jetait la nécessité commençait...

La jeune fille se leva et alla à la fenêtre: elle marchait avec précaution, sans faire de bruit, avec une désagréable sensation, inconnue d'elle jusqu'à la peur.

Le paysage était rassurant: un vaste jardin descendait en pente douce jusqu'à la mer qu'on voyait scintiller entre les branches d'arbres aux essences

CENT POUR CENT! Par Cinquante



"... et le combat cessa, faute de combattants!"

Une hécatombe pareille doit se célébrer avec une bonne bouteille de Labatt '50' bien fraîche. Quelle bière remarquable! (Pas étonnant d'ailleurs, car elle est plus légère et plus moelleuse que les autres.)

Laissez faire '50'! Pour la soif de tous les jours comme pour les grandes occasions, dites: "Cinquante!" Vous ne le regretterez pas. La Brasserie Labatt.



LABATT

N'Y A RIEN QUI LA BATTE!

Rayonnez
de Santé
et Beauté



Etes-vous déprimée? Nerveuse? Sans énergie?

Si vous manquez de vigueur; si vous êtes fatiguée et irritable; si vos nerfs et vos muscles ainsi que les tissus de votre corps n'ont pas le soutien qui devrait leur être fourni par le bon fonctionnement du système, vous avez besoin d'un tonique tel que mon SANO "A" qui contient les ingrédients reconnus par leurs valeurs toniques dans de telles conditions.

LES TABLETTES SANO "A"

Avec l'usage du bienfaisant tonique SANO "A", votre digestion devient plus facile, votre repos est plus réparateur et une meilleure détente s'opère dans vos nerfs et vos muscles. Votre appétit devient meilleur et l'assimilation des aliments se faisant mieux, votre santé et votre vigueur devraient s'améliorer. Un envoi de cinq sous suffit pour recevoir un échantillon de nos tablettes SANO "A".

Correspondance strictement confidentielle.

LES PRODUITS SANO Enrg.,
Mme CLAIRE LUCE,

(pour le Canada seulement)

Case postale 1281 (Place d'Armes), Montréal, P. Q.

Ci-inclus 5c pour échantillon des Tablettes SANO "A".
Ecrivez lisiblement ci-dessous:

Votre nom.....

Votre adresse.....

Ville..... Prov.....

FIÉZ-VOUS AUX

Quand les reins n'envoient pas l'excès d'acidité ou les déchets—il s'ensuit souvent un mal de dos, une sensation de fatigue, un repos brisé. Les Pilules Dodd's pour les Reins stimulent les reins. Vous vous sentez mieux, dormez mieux. Achetez des Dodd's maintenant.



Ne pas négliger FAUSSES DENTS

qui glissent

Votre dentier tombe-t-il, glisse-t-il ou se désajuste-t-il quand vous parlez, mangez, riez ou éternuez? Oubliez ces ennuis et malaises. **FASTEETH**, une poudre alcaline (non acide) que vous saupoudrez sur votre dentier, le fera tenir en place plus fermement. Procure une sensation de sécurité et de confort supplémentaire. Pas de goût gommeux, pâteux ni autres sensations du même genre. Procurez-vous aujourd'hui **FASTEETH** dans n'importe quelle pharmacie.

Si vous avez aux alentours de Montréal...

PROPRIÉTÉ, TERRE OU TERRAIN

A VENDRE

Adressez-vous à

ROMEO AUGER

CR 9363 1250, rue Villeray, Montréal

Avez-vous des cadeaux à faire?

Ne cherchez pas plus longtemps.
Abonnez vos parents et amis aux
3 grands magazines: *Le Samedi*,
La Revue Populaire et *Le Film*.

Remplissez NOS COUPONS D'ABONNEMENT.

REMPLISSEZ CE COUPON D'ABONNEMENT

LE SAMEDI LA REVUE POPULAIRE LE FILM

(Pour 12 mois)

Canada États-Unis

☐ LES 3 MAGAZINES \$5.50 \$8.00

OU A VOTRE CHOIX.....

☐ *Le Samedi* \$3.50 \$5.00

☐ *La Revue Populaire* 1.50 2.00

☐ *Le Film* 1.00 1.00

Veuillez trouver ci-incluse la somme de \$.....
pour l'abonnement indiqué d'un (X).

☐ Nom.....
Indiquez d'un X s'il s'agit d'un renouvellement.

Adresse.....

Localité..... Prov.....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE
975-985, rue de Bullion, Montréal 18

précieuses et variées. Des parterres de fleurs, fraîchement arrosés, dégageaient un parfum léger, propre; il n'y avait personne en vue.

L'heure était matinale et la jeune fille hésita entre l'envie de se recoucher et de dormir encore un peu et la crainte de ne pouvoir dormir et de penser trop: elle avait encore plus peur de ses pensées que de cette maison silencieuse. Mieux encore valait s'habiller: ensuite, elle irait se promener; l'exercice lui rendrait son sang-froid.

La chambre, spacieuse, meublée de délicats meubles anciens, avec un épais tapis sur le sol, donnait par une porte-fenêtre habillée par des mètres de mousseline sur une terrasse où Françoise n'osa pas s'aventurer. Elle chercha dans les valises alignées contre un mur ce dont elle avait besoin tout de suite et passa dans la salle de bains attenante.

Elle l'avait admirée la veille au soir, cette salle de bains aux murs de marbre vert émeraude, en haussant les épaules devant le luxe qui s'y étalait, les robinets dorés, les tablettes de glace noire, le tapis de peau d'ours blanc. C'était tout de même bien joli: une salle de bains d'exposition.

«Après tout, je m'en fiche!» dit-elle entre ses dents.

D'un geste rageur, elle tourna les robinets de la baignoire.

Elle était tout juste prête quand un coup discret fut frappé à sa porte et elle fut agacée parce que son cœur cognait brusquement. C'est odieux d'avoir peur tout le temps...

Une femme âgée entra, toute petite, portant un plateau. Vêtue de noir, ses cheveux gris tirés en bandeaux plats, elle dissimulait la curiosité qui la dévorait sûrement, songea Françoise, sous une attitude de stricte correction. Elle avait eu la même expression la veille en recevant les voyageurs.

— Bonjour, madame, dit-elle d'une voix de basse profonde qui saïssait, car elle était si mal en rapport avec la minceur de sa propriétaire.

— Bonjour, répondit Françoise avec un sourire.

Elle ne savait comment appeler cette petite personne à voix de grenadier. Le sourire corrigerait peut-être ce lachisme?

— J'ai entendu que vous alliez dans la salle de bains... Je me suis permis de vous apporter votre petit déjeuner. Est-il préparé selon vos goûts?

La jeune fille jeta un regard sur le plateau où une coupe de fruits magnifiques voisinait avec les pots de lait et de café, des croissants, du pain grillé, du beurre, du miel, de la confiture... de quoi satisfaire un ogre, et un ogre difficile. Elle sourit de nouveau.

— C'est parfait. Merci.

La vieille petite femme posa le plateau sur une table, puis suggéra: — Il fait bon sur la terrasse le matin, n'aimeriez-vous pas y déjeuner? Vous y seriez bien...

Peut-être devina-t-elle l'hésitation de Françoise. Elle ajouta:

— Chez nous, on aime beaucoup les terrasses: dans cette maison, chaque chambre a la sienne et elles sont disposées de telle manière que, d'aucune, on ne peut voir les autres. Vous pourrez y prendre des bains de soleil si vous le désirez sans craindre les regards indiscrets.

— Je déjeunerai très volontiers sur la terrasse, dit Françoise.

Sur un fauteuil garni de coussins de toile aux couleurs vives, Françoise s'assit devant une table de rotin où la femme disposait le contenu du plateau. La jeune fille souhaitait rester seule; elle se sentait si peu sûre d'elle que le regard, peut-être trop perspicace d'autrui, lui causait une intolérable gêne. Mais l'autre demeurait là, un

semi-sourire aux lèvres. Peut-être avait-elle quelque chose à dire? Françoise leva vers elle des yeux interrogateurs.

— Madame, une jeune femme de chambre, Juliana, ou moi-même devons assurer votre service personnel. Puis-je vous demander votre préférence?

Françoise faillit répondre qu'elle préférerait qu'on la laissât tranquille, mais ce n'eût pas été, sans doute, jouer le rôle qu'on attendait d'elle. Elle interrogea, tout en beurrant une tartine:

— Êtes-vous aussi femme de chambre ici?

— Je suis plutôt femme de charge. Je garde la maison en l'absence de M. Thierry.

En prononçant le nom, la voix forte avait eu une inflexion presque maternelle qui frappa la jeune fille.

— Vous êtes aux Tamaris depuis longtemps?

— Depuis trente-huit ans, madame. Je suis entrée au service des grands-parents de M. Thierry. Je l'ai vu tout petit...

Elle devait assister sans plaisir à l'apparition d'une jeune épouse dans la demeure où elle avait eu la haute main sur tout... De plus en plus, Françoise se sentait sur un terrain mouvant. Déjà, si vite, elle devait faire preuve de diplomatie!

— J'aimerais beaucoup que vous assuriez mon service, dit-elle, mais il me semble que cela ne cadre guère avec vos fonctions?

— Ce serait un honneur et un plaisir pour moi de vous servir, madame.

«Un honneur... mettons... Un plaisir, tu n'en sais rien, ma vieille! songea irrévérencieusement Françoise. Tu as tout simplement envie de m'étudier quelque peu... et il est probablement plus sage d'en passer par où tu veux.»

— Alors, c'est tout décidé, dit-elle haut, aimablement.

— Merci de votre confiance, madame. Vous voudrez bien me sonner deux coups. Je m'appelle Léonine.

De la tête, Léonine fit un petit salut et, sans ajouter un mot, elle s'esquiva. Françoise, avec un soupir de soulagement, entendit la porte de sa chambre s'ouvrir et se refermer.

«Drôle d'ange gardien! se dit-elle avec une moue. Amie ou ennemie? Il faudra que je découvre ça toute seule.»

Elle fit honneur au petit déjeuner qui était, décida-t-elle, toute proportions gardées, à la mesure de la salle de bains. Le repas fini, elle s'étira comme un jeune chien.

«Maintenant, j'ai environ quatre heures à tirer avant le déjeuner. Que vais-je faire? Je m'ennuie déjà.»

Elle rentra dans la chambre. Les valises appelaient les rangements.

«J'ai la flemme, grommela-t-elle. Et puis, zut! je sors. On verra bien ce qui arrivera.»

Sa porte s'ouvrait sur une galerie qui communiquait, par un escalier de marbre à rampe de fer forgé, au hall d'entrée, monumental, où de profonds fauteuils de cuir étaient disposés autour de tables chargées de magazines et de journaux, entre des massifs de plantes vertes, sur un sol dallé de marbre. Une terrasse couverte séparait le hall du jardin et ce fut de ce côté que Françoise se dirigea. D'un pas rapide, elle suivit une allée, s'éloignant au plus vite de la villa.

Elle se retourna pourtant pour la regarder: elle ne l'avait qu'à peine entrevue, la veille, dans la nuit, et à travers son émotion.

C'était une vaste et fastueuse demeure, sans style déterminé, mais l'architecte qui l'avait conçue était certainement un artiste. Des proportions harmonieuses, de larges fenêtres bien distribuées, une simplicité voulue dans les formes et les détails faisaient d'une bâtisse trop grande et trop luxueuse,

aux yeux de Françoise, plutôt éprise de sobriété et de mesure, une habitation aimable. Construite en fer à cheval, toute blanche, baignée de soleil dans l'épanouissement de son jardin fleuri, elle avait l'air d'un palais de conte de fées.

La jeune fille ne fut vraiment à son aise, néanmoins, que lorsqu'elle perdit de vue la villa. L'allée s'était enfoncée dans l'ombre de grands pins, embaumés de résine; on eût dit un petit morceau de vraie nature, demeurée là par miracle parmi les chefs-d'œuvre d'un artiste paysagiste. Elle s'assit sur le sol sableux jonché d'aiguilles rousses: l'endroit lui plaisait.

«On est bien là, murmura-t-elle. J'y passerai ma vie... si je peux.»

Quelle dose de liberté lui accorderait-on? Françoise, après tout, n'était qu'une employée, d'un genre un peu étrange, sans doute, et recevant un énorme salaire, mais employée tout de même. En quoi consisterait exactement son emploi?

Bon gré, mal gré, elle en venait à penser à elle, et un salutaire exercice ne rétablirait pas son sang-froid puisque, déjà, le soleil et l'air tiède l'arrêtaient là, d'où elle n'avait aucune envie de s'en aller. Ce serait pour elle une récréation, un moment de détente, le dernier peut-être avant longtemps, et bien mérité après une semaine si bien remplie que la jeune fille n'avait pu en distraire une minute pour méditer sur son sort.

Choisir, décider, combiner, commander et acquiescer, en huit jours, la garde-robe complète d'une femme très élégante ne s'accomplit pas sans un tour de force. Françoise se piquait au jeu, elle voulait se montrer à la hauteur des circonstances, prouver dès le premier instant à ce trio de fous qu'elle était capable de leur en remonter. Elle courut tout Paris, faisant travailler au maximum son imagination: elle devait être élégante? Elle se voulait sensationnelle et, de plus, originale, et originale avec goût.

Le trousseau complet fut emballé dans des valises neuves à la dernière minute, et Françoise, cachant sa nervosité sous un calme hautain, attendit parmi ses bagages, à l'heure convenue, devant la porte de l'immeuble où elle habitait. Elle n'attendit que quelques secondes: ce Thierry était exact, c'était une justice à lui rendre.

Il arriva dans une grande voiture américaine.

Françoise s'était préparée à tout, au pire y compris, aux pires même, prévoyant toutes les éventualités vraisemblables ou invraisemblables, sans oublier celle dont elle constatait à présent l'exactitude; Thierry était fort bien. Extrêmement bien... Un grand garçon distingué, aux cheveux châtains à peine ondulés et coupés très courts; des yeux bleus dans un visage hâlé, des traits réguliers sans mièvrerie, une carrure de sportif, des vêtements du grand faiseur, naturellement. Pas une fausse note, ni dans la mise, ni dans l'attitude amicalement correcte; ce monsieur, qu'elle ne connaissait pas une minute plus tôt et qui aux yeux du monde allait passer pour son mari, se présentait avec un parfait naturel, disposa les valises à l'arrière de la voiture, veilla à l'installation et au confort de sa passagère, sans phrases inutiles, et mit le moteur en marche.

Il était très tôt. L'auto traversa un Paris encore endormi, puis fila sur la route Bleue. Françoise reconnaissait avec colère qu'elle était beaucoup moins à l'aise que son compagnon.

Ils parlèrent de choses et d'autres: une conversation de salon. Pas ennuyeuse. Thierry avait un sourire qui révélait la bonté. Un type sympathique, en somme. Malgré cela, et bien que la voiture avançât à vive allure, la jeune fille trouva la journée longue; la

nuit était tombée quand ils atteignirent la villa des Tamaris; Léonine, puisque Léonine il y avait, reçut les voyageurs sur le pas de la porte; dans le hall d'entrée, Charley Marterel et Jacques Almiran, arrivés de la veille, les saluèrent. On soupa dans une salle à manger dont Françoise, fatiguée, éfrayée, déprimée et dissimulant soigneusement le tout, ne regarda même pas les détails. Elle mangea sans plaisir un repas exquis et plantureux servi par un vieux maître d'hôtel impassible et, aussitôt après, s'excusant, monta dans sa chambre.

Voilà où elle en était. Moins déprimée sans doute parce que reposée, mais plus inquiète parce que plus lucide. La dangereuse absurdité de l'aventure lui apparaissait encore plus clairement.

Elle tenta de se faire des reproches: elle s'était jetée trop inconsidérément dans cette affaire, sans prendre le temps de la réflexion...

Elle haussa les épaules: un homme qui se noie examine-t-il indéfiniment la planche qui va lui sauver la vie? Elle n'en était pas à se noyer, évidemment pas elle, du moins, mais il y allait de la vie de Pierrot. Que pouvait-elle faire, sinon bondir sur l'occasion unique, la solution incroyable, magique d'un problème autrement insoluble? Il faut savoir parfois, dans l'existence, se décider rapidement et au besoin courir des risques.

Quels risques courait-elle? Le moment venait de les regarder froidement.

Etant femme, et très femme, Françoise, en premier, envisagea l'amour; tomber amoureuse de Thierry... voilà qui serait tout à fait en dehors du programme, pénible pour elle, gênant pour tout le monde. Mais c'était bien peu probable. Thierry était charmant, séduisant... pour d'autres; pour elle, il n'était pas «son type». Quel type d'homme toucherait son cœur? Elle l'ignorait, sinon dans les grandes lignes: elle entendait admirer l'homme qu'elle aimerait, le reconnaître supérieur à elle et elle ne voyait en Thierry aucune supériorité, sauf celle de l'argent, qui lui paraissait négligeable. D'ailleurs, on peut se défendre d'un mal dont on n'est pas encore atteint: Françoise n'était pas de ces petites filles romanesques, prêtes à s'enflammer dès qu'un jeune homme leur parle aimablement.

Peu de danger du côté de Thierry. Directement tout au moins. Par lui, cependant, elle risquait sans contredit sa réputation... Moins, peut-être, qu'il n'y paraissait, pourtant, grâce à la présence de tierces personnes à la villa: Charley, Jacques et surtout Léonine figuraient de convenables chaperons.

La jeune fille s'avoua que, plus que de tout le reste, elle avait peur de Charley. Pourquoi? De quelle manière pouvait-il lui nuire? Elle ne l'imaginait pas, mais Charley était une forte et dangereuse personnalité, elle le sentait; elle redoutait son esprit subtil, certainement dépourvu de scrupules; en cette histoire, en d'autres peut-être, il tirait les ficelles dans un but connu de lui seul. Il l'effrayait...

...Après tout, n'était-ce pas à Thierry que revenait la responsabilité de la situation, la responsabilité de la jeune fille engagée en son nom? Thierry devait à Françoise protection et sécurité; elle le lui rappellerait au besoin.

En somme, ce qui, finalement, la menaçait, c'était l'ennui... A quoi passerait-elle son temps, à la villa des Tamaris? Comment s'y occupaient ses habitants?

Elle en était là de ses réflexions lorsqu'un fracas insolite la fit sursauter: des pommes de pin tombaient en averse, des branches brisées... le bruit mat d'une chute.

A vingt pas de la jeune fille, une masse claire s'abattit sur le sol, demeura un instant immobile, se redressa à demi. Françoise s'élança. A ses pieds, une très jeune fille aux courts cheveux bruns frottait son genou à deux mains.

— Vous êtes-vous blessée? demanda Françoise, alarmée. Voulez-vous que j'aille chercher quelqu'un?

— Non, je vous en prie. Je suis un peu tapée, mais ça va passer.

Elle frottait toujours son genou. Françoise ne voyait d'elle que ses cheveux, un morceau de front, de très petites oreilles en forme de coquillage, des épaules et des bras nus, bronzés, musclés et gracieux, un pantalon «corsaire» et un bain de soleil de toile bleue.

— Voilà, ça va. Je vous demande pardon.

La jeune fille releva la tête.

IV

FRANÇOISE considéra le plus singulier, le plus charmant petit visage qu'elle eût jamais vu. Des joues rondes, fardées d'un hâle doré, des yeux d'un bleu profond où se mêlaient la malice et la mélancolie, un petit nez légèrement retroussé, des lèvres délicatement arquées entrouvertes sur des dents éclatantes. Une mèche de cheveux, dérangée par la chute, retombait sur un front bombé de petite fille; la physionomie, en général, n'était que contrastes: il était difficile de démêler à première vue s'il s'agissait là d'une enfant ou d'une femme avertie, si elle était insouciance ou triste.

La jeune personne, elle aussi, examinait Françoise avec intérêt, notant les cheveux lustrés, la taille harmonieuse, la robe de piqué blanc à la coupe d'une savante simplicité. Sans vergogne, elle donna son opinion:

— Vous êtes très jolie.

— Merci, dit Françoise. Vous aussi.

— Vous êtes sûre? Moi, je n'en sais rien! J'aimerais changer de tête de temps en temps; on se lasse tellement de la sienne! Il y a des femmes qui se trouvent toujours épatantes, elles ont de la veine, cela doit leur donner une bien grande sécurité; seulement, elles se trompent peut-être: je n'aimerais pas me tromper sur ce sujet, c'est vraiment trop idiot...

Elle songea dix secondes et enchaîna:

— Vous n'avez pas envie de vous baigner? La plage est tout près et, à cette heure-ci, il n'y a personne. Un bon bain me remettrait de ma dégringolade... Vous avez votre costume de bain?

— Oui.

— Alors, on y va?

— On y va.

La jeune personne se leva. Son «corsaire», son bain de soleil largement échancré révélait la grâce, couleur de pain cuit, d'un corps sveltes aux proportions parfaites. En boitillant, elle avançait sous la pinède et Françoise suivit, amusée, gardant un silence prudent: le répit accordé par le destin avait été de courte durée! Déjà, elle devait affronter ses nouvelles responsabilités.

— Il faut faire un peu d'escalade dans les rochers quand on gagne la plage par ici, remarqua la jeune personne. Ça vous est égal? Etes-vous convenablement chaussée?

Elle jeta un regard sur les sandales de Françoise.

— Ce n'est pas mal. Les Parisiennes ont souvent la manie de se promener dans la pierraille avec des talons de dix centimètres et j'avais peur.

La descente, dans les rochers roses, ne fut pas très compliquée; elle aboutit à une plage enserrée entre deux promontoires de faible hauteur: la mer étincelait sous le soleil et le sable était chaud et doux aux pieds.

DE L'ÉNERGIE À REVENDRE AVEC...

LAWN-BOY

la tondeuse à moteur
la plus populaire du Canada.

la tondeuse à moteur au
DÉMARRAGE LE PLUS FACILE et au
FONCTIONNEMENT LE PLUS SIMPLE



LAWN-BOY
Deluxe 18" \$89.95
sans moteur \$34.00

Sur les plus belles pelouses, vous trouverez **LAWN-BOY**



LAWN-BOY Deluxe 21"
Pour grandes pelouses,
domaines et parcs \$99.95
Sans moteur \$44.00



LAWN-BOY Economy 18"
Caractéristiques remarquables.
Nouveau moteur Iron-Horse 2 CV,
tond à l'avant. La plus belle
aubaine en fait de tondeuse bon
marché. \$69.95.

La tondeuse LAWN-BOY tient le gazon le plus rebelle, l'herbe la plus épaisse en condition parfaite. Mue par le fameux moteur Iron-Horse 2 cv, elle démarre le plus aisément du monde grâce à son démarreur à rebobinage automatique. Elle est dotée d'un gros silencieux combiné de 64 po. cu. En outre, l'Iron-Horse étant un moteur à 2 temps, il se passe de changements d'huile salissants, rodage de soupapes, etc., il n'exige qu'un minimum de réglage et d'entretien.

Choisissez l'un des trois grands modèles Lawn-Boy, qui tiendra votre pelouse propre, facilement, rapidement, soigneusement.

Votre marchand vous renseignera sur les facilités de paiement.

Service à l'année longue... l'"équipe"
SNOW-BOY/LAWN-BOY
coupe l'herbe en été—dénige en hiver

LE MÊME MOTEUR ACTIONNE LES DEUX



Munis du moteur Iron-Horse interchangeable 2 CV, Snow-Boy et Lawn-Boy se vendent avec ou sans moteur. Le propriétaire de l'un peut acquérir l'autre à prix modique.

Outboard Marine
& Manufacturing Co. of Canada, Ltd.

Peterborough

Canada

Egalement fabricants des moteurs hors bord Johnson, Evinrude et Elco et des moteurs à essence Iron-Horse. LA-3010

FABRICATION CANADIENNE AVEC VENTES ET SERVICE D'UN Océan À L'AUTRE

Mes Recettes de Cuisine

par Madame ARMELLE BRAULT-MASSICOTTE
Chroniqueuse du SAMEDI et de LA REVUE POPULAIRE

BISCUITS A LA CUILLER

1½ tasse de farine
½ c. à thé de sel
3½ c. à thé de poudre à pâte
3 c. à tb. de shortening
¾ de tasse de lait

Tamiser la farine, mesurer et tamiser de nouveau dans un bol à mélanger avec le sel et la poudre à pâte. Ajouter le shortening et le bien mêler à la farine soit avec un appareil spécial ou les doigts. Ajouter le lait et délayer vivement jusqu'à obtention d'une pâte molle. Laisser tomber par cuillerées à thé sur une tôle à biscuits graissée et cuire 12 minutes à four chaud 425° F.

BLANC-MANGER A L'ERABLE

2 tasses de lait
4 c. à tb. de sucre
4 c. à tb. d'amidon de maïs (cornstarch)
½ c. à thé de vanille

Mettre dans une casserole 1½ tasse de lait et le sucre. D'autre part, délayer l'amidon de maïs avec le reste du lait froid et l'ajouter au premier mélange en brassant jusqu'à ce que ce soit lisse et épais. Laisser bouillir doucement 4 à 5 minutes. Verser dans des petits moules à cossetarde et laisser prendre bien ferme. Démouler et servir avec une sauce à l'érable.

Sauce à l'érable

1 c. à tb. de beurre
1 c. à tb. de farine
1 tasse de sirop d'érable
½ tasse d'eau bouillante

Faire fondre le beurre, ajouter la farine et quand le tout est bien crémeux, y verser le sirop d'érable et l'eau. Laisser cuire jusqu'à transparence 5 à 6 minutes. Remarque: A défaut de sirop d'érable, on peut y substituer de la cassonade et aromatiser avec de l'essence d'érable. 6 services.

CHOWDER AUX POMMES DE TERRE

2 tranches de lard salé gras
1 petit oignon tranché
2 tasses d'eau bouillante
2 tasses de pommes de terre coupées en cubes
1 c. à thé de sel
⅛ de c. à thé de poivre
2 c. à tb. de beurre
2 c. à tb. de farine
2 tasses de lait
Croûtons au fromage

Couper en petits cubes le lard et y faire roussir l'oignon tranché. Ajouter l'eau bouillante, les pommes de terre, le sel et le poivre. Cuire jusqu'à ce que les pommes de terre soient bien tendres. Faire une sauce blanche claire avec le beurre, la farine et le lait, et ajouter aux pommes de terre. Faire jeter un bouillon. Servir bouillant avec des croûtons au fromage.

Croûtons au fromage :

Beurrer des tranches de pain et les passer dans le fromage râpé. Couper en dés et disposer sur une tôle bien graissée. Faire rôtir au four de 350° F. jusqu'à ce que le fromage soit fondu et légèrement doré. 6 services.

MOUSSE AU CHOCOLAT GLACEE

½ tasse de lait
1 once de chocolat
1 c. à thé de gélatine
½ tasse de sucre
½ tasse de lait froid
1 c. à thé de vanille
1 tasse de lait évaporé

Mettre dans un bain-marie le lait, le chocolat et la gélatine. Laisser chauffer jusqu'à ce que le chocolat et la gélatine soient fondus. Battre au mousoir jusqu'à ce que le tout soit bien lisse. Ajouter le sucre et ½ tasse de lait froid, et faire refroidir dans un tiroir du réfrigérateur. Quand c'est bien froid sans être gelé, ajouter la vanille et battre jusqu'à ce que ce soit léger. Ajouter lentement au lait évaporé fouetté. Verser dans le tiroir du réfrigérateur et faire congeler d'après la méthode ordinaire.

Pour fouetter le lait évaporé, il s'agit de le faire glacer dans un tiroir du réfrigérateur jusqu'à ce qu'il y ait au moins ½ pouce de gelée tout autour du tiroir.

— Au fait, j'ai oublié de me présenter. Il faut toujours que j'oublie quelque chose! Je m'appelle Danielle le Guérec, surnommée Dani pour aller plus vite. Vous, je sais que vous êtes la femme de Thierry. J'aurai vingt ans le mois prochain... je me demande quel âge vous avez? Evidemment, ce serait indiscret de...

— J'ai vingt-quatre ans, dit Françoise en riant.

— Je pensais que vous étiez entre vingt-trois et vingt-cinq, j'avais deviné juste. En somme, nous avons presque le même âge; seulement, vous êtes mariée et moi pas, alors ça augmente la différence... Croyez-vous que nous pourrions être des amies tout de même?

— Je ne pense pas que ce fait, tout au moins, puisse l'empêcher.

— Vous ne vous engagez pas, vous êtes circonspecte, remarqua Danielle sur un ton appréciateur. Moi, je me lance toujours tête baissée, sans réfléchir à rien. Oncle Marc affirme que ça me jouera des tours pendables, il a sûrement raison... il a toujours raison, mais je ne peux pas m'empêcher de m'emballer! Je pense, bien sûr, mais trop tard!

Tout en parlant, elle dégrafait son « corsaire », retirait son bain de soleil et apparut en costume de bain de Jersey blanc, particulièrement seyant à sa peau bronzée. Françoise, à tout hasard, avait mis aussi sous sa robe un maillot de soie écaille qui arracha un petit sifflement d'admiration à sa compagne.

— Chic, le costume! Vous savez vous habiller...

« Elle me fait passer un examen en règle, se dit Françoise en allant se jeter à l'eau avec Danielle. En sera-t-il de même avec tous les gens que je vais rencontrer? Ce sera joyeux!... »

Le plaisir de la natation lui fit, un moment, oublier ses soucis. Danielle nageait comme un poisson, Françoise était presque de sa force; elles se poursuivirent sur l'eau, sous l'eau, s'amusant comme des enfants.

— Ça suffit pour aujourd'hui, déclara Danielle, si vous n'êtes pas entraînée aux bains de mer. Allons nous rôtir sur le sable... si vous voulez! ajouta-t-elle, prise d'un soudain scrupule. Je n'ai pas d'ordres à vous donner!

— Je ne demande pas mieux...

— Et... vraiment, excusez-moi, je suis horriblement indiscret, mais il ne faudrait pas que vous preniez de coups de soleil. Pour les premiers jours, il faut chercher l'ombre, sans ça, vous aurez l'air d'un homard cuit et ce serait ennuyeux, à cause du Troupeau Bélant!

Françoise accepta l'ombre, tout en se demandant ce que venait faire en cette histoire un troupeau, bélant ou non. Elle pensa que Danielle ne manquerait pas de lui fournir des explications: elle avait la parole facile et ne semblait pas positivement secrète. Elles s'allongèrent côte à côte sur le sable, à l'ombre d'un rocher. Françoise regardait la mer et le ciel en s'efforçant de ne songer à rien; elle avait épuisé les ressources des données concrètes et des hypothèses en rapport avec sa position présente; des réflexions supplémentaires ne seraient plus qu'un effort pénible et parfaitement inutile.

Elle sentit le regard de sa compagne posé sur elle. Danielle l'étudiait d'une manière gênante! Le bavardage valait encore mieux que le silence; elle attaquait:

— Avez-vous pour habitude de jouer à chat-perché dans les arbres, au risque de vous rompre le cou? demanda-t-elle à brûle-pourpoint.

— Non, c'est d'ailleurs pour ça que je suis tombée: j'ai voulu sauter d'un arbre à un autre et j'ai mal calculé la résistance de la branche que je pouvais atteindre; elle s'est cassée...

— Vous auriez pu vous tuer!

— Oh! non, je suis plus solide que ça, répondit paisiblement la jeune fille. Et puis, je ne suis pas tombée de tellement haut.

— Et... oserais-je vous demander pourquoi vous vous livriez, ce matin précisément, à cet exercice qui vous est peu familier?

Françoise interrogeait avec un sourire, s'attendant, car elle devinait la raison de l'exercice mentionné, à une certaine confusion de la part de son interlocutrice, mais celle-ci donna le renseignement avec le plus grand naturel.

— J'avais envie de voir la tête que vous avez. La vraie tête, pas celle que vous ferez quand je vous verrai officiellement, au milieu d'autres gens. Dans ce cas-là, on joue toujours plus ou moins la comédie, on porte un masque. Je voulais vous voir sans masque.

— Et... votre opinion?...

— Vous me plaisez, déclara tranquillement Danielle. Vous êtes, je crois, quelqu'un de très bien. Oncle Marc dit que c'est idiot de juger les gens au premier contact, mais moi, j'ai toujours constaté que ma première impression est la bonne: si je change par la suite, je suis toujours forcée d'y revenir. Qu'en pensez-vous?

— Il arrive qu'on n'ait pas d'opinion du tout, dit Françoise.

— Alors, c'est qu'il n'y a pas d'opinion à avoir. Quand je n'ai pas d'impression, c'est que je me trouve devant un zéro, un « moyen-médiocre », dont il n'y a rien à penser. La preuve, c'est que vous, qui ne voulez visiblement pas vous compromettre, qui ne voulez rien dire, vous me faites tout de même une très bonne impression.

— Et vous attribuez cela...?

— Au fait que c'est l'instinct qui juge, et l'instinct voit... ce qui ne se voit pas et ne s'entend pas.

Songeuse, Françoise se souvenait de la méfiance que lui avait inspirée Charley dès la première seconde.

— Vous êtes une drôle de petite bonne femme! dit-elle.

— C'est ce que me répète oncle Marc. J'ai cet air-là, je suppose, parce que je dis simplement tout ce qui me passe par la tête. Il paraît que ça ne se fait pas... c'est bête. C'est fou ce qu'il y a de choses bêtes, de règles idiotes, à commencer par celles de la conversation mondaine qui consiste à parler beaucoup pour ne rien dire et à paraître tout savoir, même si l'on est ignorant comme une carpe. Je ne peux pas me plier à ça.

— Je crois, remarqua Françoise, que le plus grand bonheur, c'est de pouvoir être sincèrement soi-même.

Elle avait parlé spontanément et se mordit les lèvres. Avait-elle si peu de maîtrise de soi pour que, si vite, elle dévoilât une part, même infime, de ses préoccupations, et justement à cette gamine aux oreilles aiguës? Précipitamment, elle changea le cours de l'entretien: elle rencontrait, d'ailleurs, une occasion unique de se documenter un peu.

— Si mon instinct à moi n'est pas dans l'erreur, je pense que c'est parce que je suis la... femme de Thierry que vous aviez envie de « voir ma tête »? dit-elle. Vous connaissez Thierry depuis longtemps?

— Très longtemps. Et vous désirez que je vous parle de lui? Les femmes amoureuses, dit-on, désirent toujours qu'on leur parle de celui qu'elles aiment. Peut-être ne le connaissez-vous pas, vous, depuis longtemps?

— Non.

— C'est encore une de ces choses drôles de la vie, observa Danielle. Enfin, drôles... bizarres, plutôt: on devient la femme d'un monsieur qu'on ignore à peu près, et ceux qu'on connaît bien, on ne les épouse pas... pro-

blement parce qu'on les connaît trop, ou parce qu'ils vous connaissent trop bien... Oh! cette fois, j'ai vraiment dit une grosse sottise, je me trompe sûrement! Ne faites pas attention à mes étourderies.

— Ne vous excusez pas et dites ce que vous pensez, recommanda-t-elle. Parlez-moi de Thierry.

— Je le connais depuis que je suis toute petite: j'étais, moi, chez ma grand-tante, la mère de l'oncle Marc, une femme très austère, très sévère, et je ne m'amusais pas tous les jours. Thierry venait ici pendant les vacances, auprès de son grand-père, et son grand-père ne s'occupait pas du tout de lui. Il était très seul... Vous comprenez, nous sommes orphelins l'un et l'autre, cela rapproche.

— Je le suis aussi, dit Françoise. Ma mère est morte à ma naissance et mon père l'a rejointe il y a trois ans...

Danielle lui jeta un regard compatissant.

— C'est dur de ne pas avoir de mère,

dit-elle lentement. Je ne me rends pas bien compte de ce que c'est qu'en avoir une, mais je sens bien qu'il m'a toujours manqué quelque chose. Thierry, peut-être, était comme ça aussi... Il était plus vieux que moi, il y a huit ans de différence entre nous, mais il m'aimait bien. Il jouait avec moi, sur cette plage, il me montrait à faire de magnifiques châteaux de sable. J'attendais les vacances impatiemment.

— Et puis?...

— Et puis... rien. Nous avons grandi: son grand-père est mort et Thierry n'est pas revenu pendant des années, ou il revenait très peu. Ma grand-tante est morte aussi... Maintenant, c'est l'oncle Marc qui s'occupe de moi; je suis des cours pour gagner ma vie moi-même, quand je serai majeure, mais oncle Marc dit que je suis bien trop folle pour qu'il me laisse voler de mes propres ailes avant longtemps. Je ne me trouve pas si folle que ça...

[A suivre au prochain numéro.]

DANS 7 ANS, UN MONDE... [Suite de la page 7]

Les Américains ne croient pas à cette réalisation soviétique mais reconnaissent qu'elle n'est pas impossible. La voiture russe serait munie non pas d'un réacteur style «brouilleur» de faibles dimensions, mais bien d'une batterie atomique au radiostrontium qui, sans recharge, peut fournir du courant pendant des mois en donnant au véhicule une autonomie de plus de 35,000 milles. Il faudrait alors admettre que les atomistes russes ont perfectionné le procédé qui consiste à transformer directement en électricité l'énergie nucléaire.

De leur côté, les Américains ont établi les plans d'une telle voiture. Les usines Ford viennent d'annoncer officiellement qu'elles étudient la mise au point d'un minuscule moteur atomique capable de se loger sous le capot d'une voiture. La première Ford nucléaire sortirait en 1963.

Toutes les nations en bénéficieront.

Toutes les nations pourront participer à cette course pacifique à l'atome car les matériaux nucléaires sont, dès à présent, en vente dans le monde entier.

On peut acheter de l'uranium naturel à 40 dollars la livre, de l'eau

lourde à 55 dollars la livre, ou encore de l'uranium enrichi à 24,000 dollars la livre. Ce sont là les prix américains d'exportation.

Les Anglais se préparent à vendre des réacteurs, prêts à fonctionner avec leur combustible. Leur premier client est l'Australie.

Les Russes vont en faire autant et devenir le fournisseur des pays situés derrière le rideau de fer.

La France songe à exporter du thorium provenant de ses gisements de Madagascar et, dans un avenir un peu plus éloigné, des réacteurs atomiques.

Les matériaux nucléaires ne manqueront pas. Des chimistes américains viennent de trouver un procédé peu coûteux pour extraire l'uranium du granit où il se trouve en grande abondance, mais en faible teneur. Outre l'uranium et le thorium, destiné à remplacer de plus en plus le premier, les savants sont parvenus à fabriquer artificiellement neuf éléments nouveaux dits «transuraniens», plus lourds que l'uranium et qui, lorsqu'on pourra les fabriquer facilement, deviendront des combustibles nucléaires d'une puissance extraordinaire.

ROGER MAY.

TINO ROSSI PRETE SA... [Suite de la page 3]

Il était un «boy» anonyme dans la troupe du Casino de Paris lorsque fut mise en répétition une nouvelle revue. Comme on envisageait d'y inclure un «tableau corse», l'auteur, Marc Gab, un Marseillais, lança une idée: «Pourquoi n'utiliserions-nous pas un garçon de la maison qui ne fait presque rien ici alors qu'il a une belle voix, qu'il commence à avoir un tout petit nom dans la chanson et qu'il est Corse par-dessus le marché?»

C'est ainsi que Tino Rossi, dans une mise en scène et avec des costumes néo-corses du Casino de Paris, devint sans le vouloir la vedette d'un tableau de la revue «Parade de France». Au lendemain de la répétition générale, on ne parlait que de lui et son apparition fut le coup d'envoi d'une carrière qui dure encore plus de vingt ans après.

Deux jours avant, un grand magasin de meubles avait refusé de lui accorder le crédit qu'il demandait. Le rapport d'un inspecteur était catégorique: «Petit chanteur sans avenir. Aucun intérêt». Effectivement, il ne semblait

pas tellement promis à la fortune: il touchait 200 francs par jour au Casino de Paris.

La rançon de la gloire.

Quelques semaines plus tard, lancé sur le toboggan du succès, il touchait 6,000 francs par cachet. Il avait récolté à peine quelques bravos lorsqu'il était venu chanter en smocking à l'A.B.C. Revenu, peu de temps après, avec le costume corse qu'il avait adopté (chemise à larges manches, foulard, vaste ceinture serrant le pantalon de velours côtelé), il connut des ovations. Tout de suite, ce fut autour de lui le déchaînement des passions féminines. Avec tout ce que l'aventure comporte: émeutes devant la sortie des artistes, costumes en lambeaux, vie d'homme traqué.

On en cite mille exemples. Lors d'un passage à l'A.B.C., il avait remarqué dès le premier soir une spectatrice du troisième rang qui le fixait et qui lui jeta un bouquet de violettes. Le lendemain, même spectatrice,

"Maman, qu'est-ce que les chaussures Sisman ont de particulier?"

"Eh bien, mon petit, dans six semaines, tes pieds peuvent être plus grands de toute une pointure. Il te faut donc des souliers qui permettent à tes pieds de grandir. Et les chaussures Sisman sont étudiées de façon à fournir la liberté et le soutien nécessaires aux pieds en croissance. Les chaussures Sisman sont étudiées de façon à assurer un développement naturel pendant des années à venir."



Sisman

LA CHAUSSURE POUR LES JEUNES

T. Sisman Shoe Co. Ltd., Aurora, Ontario



Allez en ITALIE

Vous y trouverez d'innombrables endroits où vous pourrez satisfaire vos désirs d'amusement.

Renseignements:

OFFICE NATIONAL ITALIEN DE TOURISME—E.N.I.T.
International Aviation Bldg.,
1080 rue Université, Montréal.



même bouquet de violettes. Extrêmement timide, Tino chantait crispé dans l'attente de ce bouquet et la présence de cette excitée le préoccupait, l'empêchant de garder l'esprit libre et de faire son travail honnêtement. Or on découvrit que cette acharnée avait loué la place pour chaque soirée des trois semaines où Tino Rossi devait paraître sur la scène de l'A.B.C. Celui-ci la fit donc prier de se tenir tranquille et, un soir, elle accepta.

Le lendemain sa place était vide. C'est seulement à l'entracte qu'on la découvrit cachée sur le plateau, nue sous un manteau de fourrure. Elle s'apprêtait à entrer en scène en même temps que Tino.

Elle fut ceinturée, non sans mal, par deux solides machinistes et ramenée chez elle où ses parents l'accueillirent bras au ciel. Comme Tino avait suivi le cortège, ils le remercièrent et lui montrèrent la chambre de leur fille entièrement tapissée de portraits de son idole. Près de son lit, une photo gigantesque devant laquelle brûlaient deux cierges.

Jalousie, Jalousie...

Heureusement, la passion ne prend pas toujours un tour aussi violent chez ses adoratrices (pour lui, il n'est pas question de simples admiratrices). L'une d'elles, Suzanne X... possède une photothèque de plus de 5,000 portraits de Tino dont 200 dédiés. Une autre fois un père le supplie d'accepter d'être présenté à sa fille aveugle qui écoute ses disques à longueur de journée; un malade incurable lui demande de venir le voir en passant à Toulon etc...

Evidemment, le héros qu'il est ainsi devenu pour des milliers de Français moyens donne prise à la jalousie et à la malveillance. Un jour, c'est un faux Tino Rossi qui, paré des plumes du paon, séduit une midinette ingénue; une autre fois, c'est un journaliste qui s'attaque au vrai, publiant qu'il a un œil de verre (cela s'est fait), une jambe de bois ou bien qu'il pousse une idylle avec une princesse italienne.

Devant ces déchainements, Tino se replie un peu plus sur lui-même, refuse les visites, se méfie des interviews. Mais la jalousie dont il a le plus souffert fut celle de ses deux premières femmes (l'une musicienne, chef d'orchestre au café Napoléon à Ajaccio, et l'autre, Mireille Balin, qui fut vedette de cinéma).

Le bonheur: Lilia et Poupi.

Aujourd'hui, avec la troisième, Lilia Vetti, il semble avoir trouvé un bonheur tranquille. Niçoise d'origine italienne, elle dansait au Casino d'Aix lorsqu'il la rencontra. Ils tournèrent ensemble «Le Guardian» en Camargue et plusieurs films dont «Marlene» où il était un policier où elle était une vamp et où Pierrette Rossi, fille aînée de Tino, jouait également un rôle.

Pierrette s'est mariée depuis. Elle semble avoir abandonné le cinéma et le théâtre, de même que Lilia qui se consacre au fils qu'elle a donné à Tino: Poupi, 7 ans aujourd'hui. Poupi s'appelle, en réalité, Laurent comme son grand-père le tailleur (c'est l'habitude en Corse de donner au premier garçon le nom du grand-père paternel) et Emmanuel comme son parrain le docteur Agostini, maire d'Ajaccio, un ami de la famille, qui a remis à Tino Rossi sa Légion d'Honneur.

Un Ajaccien qui a réussi.

Car Tino en est aujourd'hui à la période des honneurs accompagnés de tous les signes extérieurs de la réussite matérielle. Qu'on le veuille ou non, il est le Corse le plus célèbre après Napoléon. Comme lui, il est un Ajaccien qui a réussi sur le Continent et, comme lui qui distribuait royaumes et pré-

bendes à ses frères et soeurs, il vient en aide à sa nombreuse famille, avançant à fonds perdu l'argent nécessaire pour acheter un bar ou une pâtisserie.

Quant à lui, réalisant un de ses rêves, il a acheté la propriété du Scudo, près d'Ajaccio, qui appartenait au parfumeur Coty. Tout petit, il allait grimper sur ses murs avec les gamins de son âge. Aujourd'hui, il est chez lui avec sa femme et son fils dans ce paradis qu'il jugeait inaccessible: un cap planté de pins, balayé le soir par le phare des Sanguinaires. Il y a fait aménager une maison idéale, avec terrasse et piscine de mosaïque bleue, afin de pouvoir se baigner à l'abri des indiscretions des «Tinorossistes» enragées.

D'ailleurs les «Tinorossistes» n'existent plus. Officiellement tout au moins. Il a dû les désavouer devant certaines manifestations de ferveur qui touchaient à l'hystérie. A leur place s'est fondée l'Association des Amis de Tino Rossi présidée par deux hommes plus pondérés: MM. Silly et Porcq. Les 20,000 membres (dont 4,000 hommes) n'y paient aucune cotisation bien que Henri Porcq, incarnation du dévouement à la cause, ait déjà répondu, depuis 1950, à plus de 30,000 lettres. Pour donner une idée du recrutement, disons que la doyenne de ces 20,000 fidèles est une ancienne institutrice de 75 ans.

Champion du disque.

Quant aux disques, le succès est toujours énorme. Tino Rossi fut longtemps l'un des cinq chanteurs qui dans le monde vendaient plus de 50,000 enregistrements par mois. Depuis «O Cuciarella», une vieille mélodie corse que sa mère, Genia, lui avait apprise, il a vu s'imprimer son nom sur plus de 200 étiquettes différentes, de «Petit papa Noël» à «Vieni, vieni», en passant par l'«Ave Maria» de Gounod.

Il fut le premier à recevoir un disque en or pour fêter la sortie de son millionième disque, mais en réalité il en est à son huit millionième.

Tel est à peu près le Tino Rossi qui va faire coïncider sa rentrée à Paris avec ses débuts dans l'opérette (en effet, s'il a tourné une vingtaine de films et souvent chanté sur scène, il n'a jamais tenu un rôle dans une opérette).

Tino Marconi joue «Méditerranée».

Les auteurs pensaient d'abord la situer en Corse et l'avaient intitulée «Miracle au Village». Mais tout a été changé et l'on n'est pas sûr, jusqu'à la veille de la répétition générale, que les projets actuels ne seront pas modifiés. Aujourd'hui baptisée «Méditerranée», elle commencera dans un studio parisien de télévision pour se continuer à Marseille, sur la Côte d'Azur, aux Baléares et en Corse, tout de même. Sur la scène du Châtelet, doit être reconstitué le cabaret ajaccien où Tino Rossi a fait ses débuts à l'enseigne du «Son des guitares». Pendant une scène seulement, il reprendra le costume corse avec lequel il connut ses premiers succès: chemise vague, foulard et pantalon de velours. Sous le nom de Tino Marconi, il y jouera un peu son propre rôle aux côtés de Fernand Sardou et d'Aglaé, la chanteuse canadienne, francisée pour la circonstance.

Seule ombre au tableau pour Tino: son tour de taille. De type méditerranéen, sa presque cinquantaine l'empâte (est-il besoin de rappeler encore l'illustre précédent de Napoléon?) et il a dû subir une cure amaigrissante. Comme il l'a fait déjà plusieurs fois, il a perdu 30 livres superflues avec une étonnante facilité. Mais c'est pour deux ans qu'il a signé un contrat avec le Châtelet et il s'apprête pendant sept cents jours à surveiller chaque matin le cadran de la bascule de sa salle de bains.

JEAN CARLIER.

NOTRE FEUILLETON

UNE FEMME

No 3 — FIN

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

David et Francine Pairault menaient une vie de parfait bonheur en compagnie de Madame Mortain, mère de Francine, jusqu'au jour où un certain Raphaël Ségalas, originaire du Brésil et ancien fiancé de Francine, revient en France. Raphaël Ségalas y rencontre cette dernière par hasard et, sous prétexte d'en avoir gardé un souvenir amical, l'attire dans un guet-apens, l'enlève et la garde prisonnière dans une maison isolée, faisant croire aux voisins qu'elle est sa femme et qu'elle souffre de folie. Pendant ce temps, David poursuit ses recherches pour retrouver sa femme qu'il aime éperdument.

«Soyez persuadée que votre mari ne fera pas preuve d'autant de mansuétude.

Comme il continuait à montrer sa nervosité en s'agitant, elle l'arrêta en posant sur son bras une main fine mais autoritaire:

— Je vous promets de faire l'impossible pour réduire vos risques. Je voudrais tant que vous ne persistiez pas à gâcher votre vie. Ecoutez-moi!... Quand vous serez rentré en Argentine, quand cette triste affaire se sera estompée dans le passé, vous choisirez une épouse et vous oublierez tout. Je ne penserai pas à vous avec de la haine.

Il ricana:

— Si je vous écoutais, je suis sûr que vous penseriez à moi forcément avec de la haine! Il est trop tard! Je vous fais remarquer que votre mari aura quelque peine à croire à un enlèvement platonique!

Il voyait Francine frémir. Elle avait pensé à cette éventualité redoutable.

Elle répondit cependant:

— Je ferai face à mes difficultés personnelles. Essayez de faire face aux vôtres.

— Mes seules difficultés se résument à conduire une épouse un peu «bizarre» jusqu'à un aérodrome.

— Etes-vous sûr, vraiment, d'avoir tellement envie de me rendre malheureuse?

— Nous reparlerons de cela dans quarante-huit heures. Je tâcherai d'écourter ce voyage pour rentrer très vite: je ne peux plus vous quitter!

D'un geste prompt, imprévisible, elle se plaça devant la porte:

— Raphaël, je sens que nous ne nous reverrons plus. Je dois vous dire: vous avez été mon premier amour; je vous ai aimé sincèrement. Si j'ai eu des torts, je les ai lourdement payés car mon foyer peut en être détruit. Racontez vos propres torts: téléphonez au médecin. Maintenant, dites-moi adieu.

Elle lui tendit la main. Il hésita, comme s'il redoutait un piège; puis, brusquement, il la prit dans ses bras et la serra contre lui en disant:

— Ma chérie, je ne veux pas, je ne peux pas vous perdre!

Il sortit en hâte, referma la porte, se heurta à un groupe d'infirmières qui passait dans le couloir. Celles-ci s'écartèrent et chuchotèrent entre elles:

— Ce pauvre homme est bouleversé.

— Il quitte sa femme pour deux jours.

Raphaël Ségalas retrouva sa Ford devant la porte. Il l'avait fait nettoyer pour éviter de se faire remarquer; le réservoir était plein. Après sa sortie de la ville, le jeune homme fut moins préoccupé par la conduite de la voiture. La dernière phrase de Francine revint dans sa tête avec obstination:

«Nous ne nous reverrons plus. Je vous ai aimé sincèrement!»

Pourquoi renoncerais-il à elle? Dans trois jours, ils seraient tous les deux au-dessus de l'Océan, filant vers Buenos-Aires.

«Nous ne nous reverrons plus. Je vous ai aimé sincèrement.»

Au diable, l'émotion qui le saisissait! Il dit à haute voix, comme pour se persuader de nouveau:

«J'irai jusqu'au bout de mon projet! Je ne fais que reprendre mon bien, après tout!»

«Nous ne nous reverrons plus!»

Il ouvrit la radio, qui déversa aussitôt des flots de musique de danse. Raphaël se dit que, s'il gagnait quelques heures, il reviendrait plus vite près de Francine. Quelle chance s'il pouvait avancer leur départ!

La musique cessa. Il allait tourner le bouton pour changer de poste, quand la voix du speaker annonça:

«On nous communique la disparition de Madame Pairault, aperçue dans une Ford bleue et, la dernière fois, dans une ambulance noire et blanche appartenant vraisemblablement à une clinique privée. Voici son signalement:

«Après ce signalement, le speaker reparla de la Ford bleue et fournit son numéro minéralogique; puis il donna le nom, l'adresse et le numéro de téléphone de David Pairault, qu'il répéta, bien détachés, en fournissant l'orthographe. Il conclut: «Amnésie possible.»

Raphaël ralentit. Ramassé sur lui-même comme s'il s'attendait à voir sortir un policier du poste de radio, il réfléchit: le mari, peut-être sous l'influence de Mme Mortain, semblait avoir fait confiance à Francine; il savait que cette disparition n'était pas une fugue et il était au courant de cette «amnésie possible»; ce qui parut le plus surprenant et, aussi, le plus inquiétant à Raphaël. Il ne comprenait que trop bien que David Pairault se démenât pour reconquérir son bien.

Une idée le fit sursauter: la plainte était déposée; la police recherchait la Ford bleue, celle-là même qu'il promenait en ce moment sur une route na-

Commencé dans l'édition du 14 avril 1956.

Publié en vertu d'un traité avec la Société des Gens de Lettres. — Les noms de personnages et de lieux de nos romans, feuilletons, contes et nouvelles sont fictifs et choisis au hasard.

A DISPARU

par MAGDA CONTINO

tionale fréquentée où n'importe qui pouvait lire son numéro.

Il freina, décidé à rebrousse chemin pour aller chercher Francine, l'enlever encore, la conduire à un aéroport, mais les aéroports et les gares devaient être surveillés ! Alors, il la cachait dans un lieu solitaire, plus solitaire encore que la maison d'Audibergue... A la condition que la maison de santé ne fût pas déjà alertée !

Les sensations de l'homme traqué commencèrent de l'empoigner et aussi celle de son échec possible. Il tenta de se rassurer : ce communiqué à la radio était le résultat de recherches qui n'avaient abouti qu'à quelques renseignements. Donc, il avait des chances de s'en tirer ! Mais à la condition d'agir vite et seul, et pour combien de temps ! « Je ne porterai pas plainte », avait dit la voix douce de Francine.

Raphaël savait, maintenant, comment il allait gagner du temps.

Un bourg assez important s'annonçait par des maisons construites en bordure de la route. La Ford s'arrêta devant un café ; Raphaël acheta un jeton et composa le numéro de la clinique.

— Je veux parler au Docteur Ducormier en personne, de la part de Raphaël Ségalas. Allô, Docteur ?

— Déjà un appel ! Soyez rassuré, Madame Ségalas est calme.

— J'ai quelque chose de très important à vous dire, Docteur, et je suis un peu pressé. La malade que je vous ai amenée n'est pas ma femme. Comme elle vous l'a dit, elle se nomme réellement Madame Pairault. J'ai des remords de l'avoir entraînée dans cette aventure ; je vais disparaître de sa vie.

Il racrocha immédiatement, sans attendre les appréciations du médecin, revint à sa voiture, fonça sur la route avec la sensation que tous les regards qui se posaient sur la carrosserie bleue étaient autant d'ennemis acharnés à sa perte. Il se dit qu'il abandonnerait la voiture dans un lieu désert, à proximité d'Orange, la prochaine grande ville, et que là il trouverait une autre voiture moins voyante à acheter ou à louer.

A l'autre bout du fil, le docteur Ducormier était resté l'appareil à la main, criant :

— Allô !... On a coupé !...

Il ne reposa le récepteur que lorsqu'un coup léger fut frappé à la porte de son cabinet.

— Entrez !

C'était une des infirmières, celle qui s'occupait plus spécialement de Francine. Elle était très troublée :

— Docteur, la radio vient de lancer un message ! Il semble bien que la malade du 15 ait dit la vérité, tout au moins en partie !

— Je viens de l'apprendre de la bouche même de Ségalas ! Allons interroger de nouveau cette malheureuse.

— Elle dort. Comme elle commençait à s'agiter, marchant de long en large dans sa chambre, j'ai suivi vos ordres : une piqûre avec le contenu d'une demi-ampoule seulement. Maintenant, elle sommeille, très calme.

— A son réveil, je lui demanderai le

numéro d'appel qu'elle souhaitait tant me voir composer.

— La radio l'a donné tout à l'heure ; je l'ai relevé.

Elle tendit une feuille où s'étaient le nom, l'adresse et le téléphone de David Pairault. Immédiatement, le docteur Ducormier appela Nice. L'attente ne dura qu'un quart d'heure, mais il ne put communiquer qu'avec Louise, la cuisinière, qui lui fournit les dernières nouvelles : le départ précipité de David Pairault, de Mme Mortain et de leur ami Socrate Lambros pour Orange, où la Ford avait été retrouvée par la gendarmerie.

Raphaël avait-il mis son projet d'échange de voiture à exécution ?

Celui-ci, après avoir appelé la clinique, s'était rué vers Orange à tombeau ouvert : s'il pouvait atteindre une grande ville, il était sauvé ! Il freina, cependant, après un tournant, parce que, sur le bas côté de la route, deux gendarmes pédalaient l'un derrière l'autre. Ce n'était pas le moment de se faire remarquer pour excès de vitesse. La Ford dépassa les deux hommes qui grommelaient. Ils mirent pied à terre pour s'éponger le front.

— Vivement un pastis bien frais ! fit l'un d'eux, riant de sa propre réflexion.

— Dans une demi-heure, on sera à l'ombre et rien n'empêchera de le boire bien frais, le pastis. Allez, viens !

— Attends un peu ! fit le premier qui suivait des yeux la Ford bleue qui venait de les dépasser.

Il fouilla dans sa contre-poche, en tira un carnet, tourna les pages, remâchant le numéro lu au passage.

— Pas d'erreur, fit-il, relevant la tête : c'est elle ! La Ford bleue que l'on recherche ! Hé ! dis donc, il y a une belle prime ! On va téléphoner au brigadier pour qu'on fasse stopper la voiture.

Ragaillardis, ne pestant plus contre la chaleur, les deux hommes se mirent à pédaler jusqu'à la descente suivante.

Au volant de la voiture qui filait bon train, Raphaël avait retrouvé ses esprits. Il soliloquait :

« C'est peut-être dangereux de changer d'auto... Si mon signalement a été donné, le garagiste me dénoncera. Il vaudrait mieux que je prenne le train jusqu'à Lyon ; là, je connais quelqu'un qui me cachera quelque temps s'il le faut. »

Il avait failli s'effoler ! C'était ce communiqué trop précis de la radio qui en était cause. Il avait été surpris alors qu'il croyait sa réussite certaine. Dans quelques heures, il serait en sûreté et n'aurait qu'à attendre des jours meilleurs. Cela lui rappela ses premiers démêlés avec la police de son pays. Il tenta de se rassurer en plaisantant : quelle aventure idiote ! Pourquoi cette Francine lui tenait-elle tant au cœur ?

« Nous ne nous reverrons plus, Raphaël... »

Elle était perdue... perdue... perdue... Un brouillard de larmes l'aveugla. Il crut entrevoir un enfant qui traversait la route, alors que c'était un chien qui allait à ses affaires avec la placidité des habitants de la campagne marchant sur une route fréquentée. Raphaël, malgré

C'est avec fierté
que les créateurs
...du Champagne President
...du Sherry et du Porto "74"
...du vin de table Manor St. Davids

vous présentent le
VIN ROSÉ
PÉTILLANT
Manor St. Davids

Voici enfin pour les Canadiens la première occasion de déguster un vin rosé pétillant canadien. Il est clair comme du cristal. Son bouquet exhale la gaieté. Il ravit le palais le plus délicat. Ne tardez pas à vous délecter de ce vin délicieux, dont le prix est étonnamment modique. Demandez-le par son nom. En toute occasion, il fera les honneurs de votre table. La prochaine fois que vous recevrez à dîner ou que vous vous réunirez avec vos amis, n'oubliez pas que le Vin Rosé pétillant Manor St. Davids (contenu dans la grande bouteille, format champagne) donne un air de fête à toute réception.



Les bons vins canadiens de **Bright**
— DEPUIS 1874

Pour recevoir gratuitement votre exemplaire de la brochure de 30 pages, illustrée en couleurs et intitulée "La Cuisine au Vin", écrivez à Bright's Wines, Limited, Lachine, P.Q.

**Vous vous sentirez MIEUX !
VOUS PARAITREZ MIEUX !**

Toutes les femmes doivent être
en santé, belles et vigoureuses.

**Les Pilules
MYRRIAM DUBREUIL**

améliorent l'état général, vous aidant
ainsi à vous sentir MIEUX et
à paraître MIEUX.



Les Pilules Myrriam Dubreuil sont un reconstituant et un excellent tonique qui améliore le sang, stimule l'appétit, soulage l'épuisement nerveux quand celui-ci s'insinue dans l'organisme et conséquemment, aide à reprendre le poids perdu. Les Pilules Myrriam Dubreuil constituent un produit d'heureux résultats. Sa formule pharmaceutique a été établie, il y a de nombreuses années, après des recherches sérieuses, par des chimistes qualifiés.

GRATIS : Envoyez 5¢ en timbres et nous vous adresserons gratis notre brochure illustrée, avec échantillon.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE :

Les jours de bureau sont :

Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

REMPLISSEZ CE COUPON

Mme MYRRIAM DUBREUIL
Case Postale, 1391, Place d'Armes,
Montréal, P. Q.
6880, rue Bordeaux.

(POUR LE CANADA SEULEMENT)

CI-inclus 5¢ pour échantillon des Pilules Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom.....

Adresse.....

Ville..... Province.....

la vitesse, donna un puissant coup de volant vers la gauche.

Les deux gendarmes atteignaient le haut de la côte. Ils cherchèrent la Ford des yeux.

— Hé! cria l'un d'eux, pas besoin de téléphoner pour qu'on l'arrête! Elle n'ira pas plus loin. File prévenir le brigadier, je resterai à côté pour garder...

Ce fut donc le brigadier de la gendarmerie, prévenu de l'accident, qui appela David Pairault pour lui annoncer que la Ford bleue était retrouvée.

Il y avait un gros attroupement de personnes dans un champ planté de jeunes pêcheurs lorsque la Peugeot conduite par Soc arriva sur les lieux. Quand Mme Mortain descendit, soutenue par David, tous les deux persuadés que Francine était à bord de la Ford, elle chancela devant l'affreux spectacle : la voiture, les roues en l'air, avait semé quelques bouts de ferraille, une portière et un coussin dans sa chute. Une bache attira les regards des arrivants. Qu'allaient-ils trouver dessous ?

Un gendarme s'approcha; David se nomma. On le conduisit vers la bache. Son exclamation attira Mme Mortain aidée par Soc :

— Francine n'y est pas !

Mme Mortain, seule, connaissait Raphaël Ségalas et pouvait reconnaître son corps. Celui-ci était étendu sur le dos, paisible et presque souriant. On eût dit que le jeune homme dormait.

Voyant que les personnes qui étaient arrivées dans la Peugeot n'étaient pas affectées outre mesure par l'aspect de l'accident et de son résultat, le brigadier s'approcha du groupe pendant qu'un gendarme recouvrait Raphaël. Mme Mortain en voulait à cet homme des heures d'angoisse dont il était cause, mais elle sentit la pitié pénétrer en elle : si sa fille était retrouvée saine et sauve, elle pardonnerait à celui qui venait d'être si terriblement puni.

Le brigadier tenait à la main le portefeuille et les papiers d'identité du mort. Il dit :

— Vous reconnaissez formellement Monsieur Raphaël Ségalas ?

— Formellement, répondit Mme Mortain. Ma fille aurait pu être à bord de cette voiture.

Elle frémit; peut-être, sous le choc, Francine était-elle tombée plus loin ? Mais les gendarmes qui avaient remarqué la Ford les premiers furent formels : le conducteur était seul dans l'auto.

Dans une grande pétarade, un mortard déboucha sur la route venant d'Orange :

— On demande Monsieur David Pairault à la gendarmerie. Un médecin qui vient de téléphoner d'Avignon a une révélation à faire à Monsieur Pairault.

XI

Les infirmières regardaient, l'une après l'autre, par le judas de la porte, surveillant le sommeil de Francine. Elles s'écartèrent quand le docteur Ducormier s'avança. A son tour, il examina la dormeuse paisible, dont le joli visage était tout embroussaillé de ses cheveux blonds. Il chuchota :

— Laissons-la se réveiller d'elle-même, son mari ne sera pas ici avant une demi-heure.

Tous s'éloignèrent sans bruit. Dans la veille somnolente qui précède le réveil, le mot : « demi-heure » atteignit les oreilles de la jeune femme. Elle le répéta plusieurs fois. Demi-heure... Qu'avait-elle à faire dans une demi-heure?... Elle ouvrit les yeux et reconnut la chambre de la clinique. Elle lut l'heure sur le cadran de la grosse horloge ronde placée au-dessus de la porte. Raphaël était parti depuis quatre heures. Elle sauta brusquement du lit.

Personne n'avait réagi dans la maison de santé, donc Raphaël n'avait pas téléphoné comme elle l'en avait prié ! Elle s'était trompée dans ses appréciations psychologiques !

Les plis de sa robe trop longue la firent trébucher. Francine se dit aussitôt qu'elle devait adopter une attitude paisible sous peine de voir revenir l'infirmière et sa seringue. Relevant sa robe à pleines mains, la jeune femme alla respirer un peu d'air à la fenêtre, puis, en se retournant, elle vit dans la glace son visage tiré et ses cheveux ébouriffés. Elle avait vraiment l'air d'une folle. Elle se coiffa et, voulant éviter qu'une marche de long en large fût interprétée par l'infirmière, elle s'assit sur la chaise, devant la table.

Puisqu'elle avait promis à Raphaël de ne pas porter plainte, elle était tenue par cette promesse ; mais alors, la lutte allait reprendre à son retour. Des larmes montèrent à ses yeux : elle était à bout de courage, de forces, de résistance.

Des pas se faisant entendre dans le couloir, elle essuya lestement ses yeux pour ne pas dévoiler sa dépression à ceux qui voulaient la soigner. Le petit judas couissa ; la voix de l'infirmière dit joyeusement :

— Le 15 est éveillé, Docteur !

Il parut à Francine que la réponse était très gaie aussi :

— Parfait ! j'allais la réveiller, précisément.

La porte s'ouvrit devant le docteur Ducormier :

— Bonjour, petite Madame. Je suis porteur d'une bonne nouvelle...

Il se pencha vers elle et annonça :

— Nous avons une visite pour vous. En fait, je précède votre mari de quelques pas.

Le docteur Ducormier ayant pris, avec preuves à l'appui, Raphaël Ségalas pour le mari de Francine, celle-ci ne douta pas du retour précipité de l'Argentin. Elle fixa la porte laissée ouverte et les ombres qu'elle entrevoyait dans le couloir avec une calme indifférence, mais elle se demandait, angoissée :

« Que s'est-il passé ? Raphaël vient pour m'emmener à Buenos-Aires. »

— Entrez, Monsieur, dit le docteur Ducormier.

Francine était si persuadée de l'arrivée de Raphaël qu'elle ne reconnut pas immédiatement l'homme qui entra, pâle mais heureux.

— David ! cria-t-elle. Tu es venu à mon secours ! Enfin ! Enfin !

Elle voulut se jeter en avant, s'empara des pieds dans sa robe et serait tombée si son mari, d'un élan, ne l'avait reçue dans ses bras. Cependant, elle s'affaissa, toute molle, et David s'affola.

— Docteur ! elle s'évanouit !

Aidé d'une des infirmières, il porta Francine sur le lit autour duquel on s'activa pour lui faire reprendre ses sens.

— Elle ne revient pas à elle, gémit David, affolé. Elle est si pâle, si menue, si amaigrie.

— Elle a beaucoup souffert moralement. Je me demande même comment elle a pu tenir, j'ai vu des gaillards s'effondrer pour beaucoup moins.

— A-t-elle été amnésique réellement, Docteur ?

Il n'osait pas prononcer le mot « folie » ; le médecin le comprit très bien. Il s'exclama :

— Pas du tout ! Je vois que vous n'êtes pas au courant de l'essentiel. Elle a simulé la folie pour tenir son

ravisser en respect. Elle a fait preuve de courage, d'intelligence et d'une subtilité admirables !

— Ma chérie... ma chérie... gémit David, qui ne pensait plus que des larmes d'homme étaient honteuses à montrer.

Les infirmières, bouleversées, pleuraient elles aussi. Ce fut à ce moment que Mme Mortain entra, soutenue par Soc. Elle n'avait pu courir vers la chambre de sa fille aussi vite que son gendre. Quand elle vit Francine étendue immobile et toutes ces personnes en pleurs autour, elle redouta une catastrophe ; mais la malade ouvrait les yeux.

— David ! Maman ! Alors c'est vrai, vous êtes là. Ce n'est pas un rêve !

Son mari lui paraissait différent : elle n'avait jamais vu son visage tiré, ses traits creusés. Sa mère était la plus touchée physiquement : en quelques semaines d'angoisse, elle avait vieilli de plusieurs années.

Francine regarda Soc qu'elle ne reconnaissait pas. Il tira un large mouchoir de sa poche et dit, mi-rieur, mi-sérieux :

— Pourquoi ne me transformerais-je pas en fontaine, moi aussi ? Vous m'avez causé bien du souci !

— C'est Socrate, dit David.

— Ah ! non, s'exclama soudain Francine sautant à bas de son lit. Ne me parlez plus de la Grèce ! Hélène de Troie m'en a dégoûtée !

On la considéra avec stupeur ; ce fut le médecin qui fournit une explication :

— Hélène de Troie faisait partie du plan de défense de Madame Pairault.

— Je respire ! fit Soc. Madame, je me nomme très réellement Socrate Lampros et...

— Le photographe ! s'exclama Francine qui le reconnaissait.

— Pour vous servir, fit-il avec un plongeon digne du grand siècle.

Une infirmière donna à Francine la ceinture de sa blouse pour qu'elle pût relever et draper sa longue robe. Le docteur offrit :

— Vous avez tous besoin de repos et d'un bon repas. Je vais vous faire servir ici...

Les infirmières couraient chercher trois autres chaises, mais Soc remarqua :

— Ils seront mieux en famille, sans moi.

— Restez avec nous, Soc, dit David. Vous n'avez donc pas faim ?

— Ah ! Je suis capable de dévorer le repas de quatre personnes. Pendant toutes ces randonnées, c'est moi qui ai conduit. David était bien trop nerveux ! Il nous aurait envoyé dans le décor !

Aussitôt, tous les visages devinrent sérieux et se fermèrent. Francine le remarqua. Ce fut Mme Mortain qui révéla le récent accident :

— Nous avons retrouvé la Ford bleue et son conducteur dans un champ, près d'Orange.

— C'est donc cet accident qui vous a appris la vérité ? Raphaël n'a pas téléphoné au Docteur Ducormier ?

— Il m'a téléphoné, répondit le médecin, et j'ai été, de ce fait, le lien entre la clinique, votre médecin de Nice et la gendarmerie d'Orange.

— Raphaël a téléphoné ! Je sentais qu'il le ferait !

Elle serra ses pâles mains l'une contre l'autre et dit encore :

— Je lui ai promis, s'il téléphonait au Docteur Ducormier, de ne pas por-

ter plainte, de ne jamais penser à lui avec haine et, aussi, de lui pardonner.

— Ma chérie, intervint David, la prenant contre lui, effrayé de son exaltation.

— Je dois tout te dire...

— Plus tard, beaucoup plus tard, quand nous aurons tous retrouvé notre santé, notre équilibre.

Elle leva les yeux vers son mari :

— J'ai manqué de confiance en toi.

Cependant, cette épreuve était sans doute nécessaire pour nous ouvrir les yeux à tous. Je t'aime mieux qu'avant.

— Moi aussi, parce que j'ai failli te perdre.

Discrètement, le médecin et les infirmières s'étaient retirés. La table chargée d'un copieux repas avait été poussée dans la pièce sans bruit. Mme Mortain, qui retrouvait son sourire, regardait avec attendrissement le couple réuni. Quant à Soc, il se dit que si David et Francine avaient envie de vivre d'amour et d'eau fraîche, il n'était pas pour autant condamné au jeûne : il attaqua résolument les hors-d'œuvre.

Près de la fenêtre ouverte sur le jardin et malgré les barreaux qui séparaient encore le couple de la liberté, Francine se pelotonnait tout contre son mari. Celui-ci la tenait serrée comme s'il redoutait qu'on ne vint encore la lui ravir. Elle chuchota, les yeux levés vers les siens :

— Je croyais que notre amour était un sentiment bien paisible et tranquille, un amour conjugal pour bourgeois moyens !...

Il la regarda avec émotion et dit :

— Et tu as découvert la passion. J'ai fait cette découverte depuis longtemps, mais un homme redoute toujours de révéler une faiblesse.

— Une faiblesse ! Oh ! David, la passion est une force !

— A la condition d'être deux. Ma chérie, je ne t'ai pas assez remerciée pour ton attitude courageuse.

— Je n'étais pas courageuse du tout, figure-toi ! En fait, j'étais terrifiée, surtout au début. Je n'ai trouvé une bonne solution qu'en pensant à toi. Ce n'était pas moi que je défendais, c'était toi, c'est-à-dire nous, notre foyer, notre avenir...

— J'ai trop de chance, mon amour ! Une femme comme toi, je ne pensais pas qu'elle existait. J'ai eu le bonheur de la rencontrer et de l'épouser.

— C'est moi qui ai de la chance ! Tu as tout de suite pensé à me défendre, à voler à mon secours, alors que tant de maris auraient mis en doute la fidélité de leur épouse.

David frémit en pensant aux conséquences de ses premières hésitations et, même, il remonta plus loin : depuis son mariage il dissimulait sa passion pour Francine ; s'il l'avait révélée, sans doute sa femme lui aurait-elle fait confiance pour raconter le passé et son aventure sans lendemain avec le dangereux Raphaël.

— Un couple ne doit pas être composé de deux personnes différentes, dit-il, il doit former un tout. Tu m'aurais mis au courant de cette insignifiante histoire si tu avais été sûre de mon attitude, de mon amour.

— Maintenant, j'en suis sûre, David, et c'est merveilleux de découvrir ce nouveau bonheur, ce bonheur total.

Elle eut un petit rire léger pour cacher son trouble :

— J'ai l'impression que nous venons de nous remarier.

— Moi aussi ! A tout mariage, il faut un voyage de noces ! Que dirais-tu d'un mois de vacances, tous les deux, dans un lieu paisible ?

— C'est une idée magnifique !

Il embrassa passionnément sa femme et chuchota :

— Ma chérie, la vie recommence...

MAGDA CONTINO

Ne manquez pas de lire, en page 18, la première tranche de notre nouveau roman-feuilleton : *MARIAGE DE MILLIONNAIRE*, par Denyse Renaud.

Les Mots Croisés du Samedi

VINGT-CINQ (25) JEUX DE CARTES PAR SEMAINE

HORizontalement

- 1—Séparer des objets environnants. — Petits soins, cadeaux. — Farine détrempée et pétrée.
- 2—Faire du bruit avec ses sabots. — Somme donnée pour payer un travail. — Ecorce du chêne réduite en poudre. — Argile jaune.
- 3—Nom vulgaire des mammifères du genre *bradype*. — Bonbon laxatif. — Philosophe grec, disciple de Socrate. — Devenir pâle. — Pronom.
- 4—Région de l'Asie centrale. — Genre de conifères. — Change de place. — Jeu de cartes.
- 5—Durillon. — Genre d'insectes coléoptères carnassiers. — Genre de poissons d'eau douce. — Chef-lieu de canton (Corse), arr. de Bastia.
- 6—Livre sacré des musulmans. — Carreau de terre cuite. — Genre de poissons. — Donner sa voix dans une élection.
- 7—Tramer, machiner (fig.). — Métalloïde de densité fusible à 420°. — Solennités.
- 8—Diplomate allemand, célèbre par ses démêlés avec Bismarck. — Existence effective. — Avoir à la main.
- 9—Fleuve d'Italie. — Possédés. — Tour d'une spirale. — Enlever de force. — Pronom.
- 10—Un des cantons suisses, arrosé par la Reuss. — Article. — Sainte (abr.). — Mettre les rênes. — Bruit.
- 11—Liquide qui circule dans les veines. — Boeuf sauvage de l'Amérique. — Objet dont le sol est couvert. — Partie plate d'un avion.
- 12—Commune de Belgique (Namur). — Manière de soigner. — Ce que contient un pot. — Roman de mœurs, par Alphonse Daudet.
- 13—Faire usage. — Ville d'Allemagne (Saxe). — Planète. — Sombre.
- 14—Louanges. — Plage de sable. — Article contracté. — Général américain. — Se suivent dans lettre.
- 15—Dans. — Fruit délicieux. — Fils du frère ou de la sœur. — Eten due d'eau douce. — Patrie des frères Anguier.
- 16—Tiré du péril. — Faite depuis peu. — Chaussure contre la boue.
- 17—Premier officier municipal. — Fécond. — Qui est de Dieu.
- 18—Longue et étroite pièce de fer. — Voiture à quatre roues et à deux places. — Fleuve côtier de Bretagne. — Retour du même son à la fin des vers (pl.).
- 19—Foyer de la cheminée. — Qui tient du chat. — Pente d'un toit. — Article.
- 20—La plus vile populace. — Suite de noms. — Article. — Fils d'Edouard l'Ancien.
- 21—Chemin de halage. — En musique, signe qui hausse d'un demi-ton la note qu'il précède. — Plainte hypocrite. — Intentés. — A moi.
- 22—Hideux. — Triage. — Falsifié. — Religieux qui vivent seuls.
- 23—Fait depuis peu. — Tout à fait. — Extrémité d'une veine métallique.

VERTICALEMENT

- 1—Rivière d'Allemagne, née dans le Tyrol. — Très petits corps. — Aérostas.
- 2—Nom vulgaire d'un singe américain. — Joint la tête aux épaules. — Ouvrage d'éloquence. — Ce dont une chose est faite.

DECoupez ICI

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23	
1	I	S	O	L	E	R		C	A	L	A	N	T	E	R	I	E	S		P	A	T	E	
2	S	A	B	O	T	E	R		S	A	L	A	I	R	E		T	A	N		S	I	L	
3	A	I		T	A		A	R		B	E	R	E	S		P	A	L	I	R		M		
4	R				T	I	B	E	T		P	I	N		R	E	M	U	E					
5		C					A	F	R	E					C	A	R	P	E		L		R	
6	C	O	R	A	N		T	U	I	L	E		F			E			V	O	T	E	R	
7	D	U	R	D	I	R		S	E	L			R	E	S		F	E	T	E	S			
8	R					I			R	E			I	T			T	E	N	I	R		T	
9	P	O		E	U	S				S			R	E		R	A	V	I	R		M	E	
10	U	R	I				L	E	S		S	T	E		R	E	N	E	R		S	O	N	
11	S	A	N	G		B	I	S	O	N		E		T	A	P	I	S		P	A	L	E	
12	P	I	N	E	Y		T	E	N	U	E		P	O	T	E	E		N	A	B	A	B	
13	U	S	E	R									L		T	E	R	R	E		N	O	I	R
14	L	O	S				E						D	E	S		L	E	E		P		T	R
15	E	N		P	O	I	R	E		N	E	V	E	U		R		L	A	P		E	U	
16			S	A	U	V	E		R	E	C	E	N	T	E		P	A	T	I	N		S	
17			M	A	I	R	E		D		F	E	R	T	I	L	E		D	I	V	I	N	E
18	B	A	R	R	E		D	U	R		S		E	L	O	R	N		R	I	M	E	S	
19	A	T	R	E		F	E	L	I	N		P		E	G	O	U	T		L	E	S		
20	L	I	E		L	I	S	I	E		L	E	S		E	S	R	E	D		S		B	
21	L	E		D	I	E	S	E		G	I	R	I	E		E	S	T	E	S		M	A	
22	D	R	D		T	R	I		F	R	E	L	A	T	E		E	R	M	I	T	E	S	
23	N	E	U	F		E	N	T	I	E	R	E	M	E	N	T		A	I	R	U	R	E	

Les réponses doivent nous parvenir avant le 28 avril 1956.

Problème No 1270

Nom

Ville

Adresse

Province

ADRESSEZ VOS REPONSES : LES MOTS CROISES, LE SAMEDI, 975, RUE DE BULLION, MONTREAL, 18, QUE.

DECoupez ICI

- 3—Fleuve de Russie. — Journaliste et conventionnel, né à Pont-de-Veyle. — Que nous apportons en naissant. — Rivière de France et de Prusse. — Article contracté.
- 4—Portion. — Lépreux. — Pic des Pyrénées. — Couple d'animaux.
- 5—Manière d'être. — Fils de Sémiramis. — Drogue falsifiée. — Meuble de repos.
- 6—Genre d'oiseaux passereaux. — Thymus du veau. — Sans fonctions publiques. — Altère.
- 7—Morceau d'étoffe blanche que portent au cou les religieux. — Paille sur laquelle se couche le cheval. — Représentation, au crayon, d'objets.
- 8—Chose dédaignée. — Discret. — Hommage qu'on rend à Dieu.
- 9—Carte à jouer. — Choisir parmi plusieurs. — Arrive, en parlant d'un moment. — Abréviation de compagnie. — Interjection, qui marque le dégoût.
- 10—Etendue d'eau. — Pronom personnel. — Nuança. — Partie d'une église. — Volonté.

- 11—Ville de Syrie. — Genre de reptiles ophidiens. — Mort naturelle. — Epaissir une sauce.
- 12—Tyran de Sparte, célèbre par ses cruautés. — Inflammation de la muqueuse des gencives. — Hausser. — Dent blanche.
- 13—Qui est à toi. — Faire cuire avec du beurre. — Sentier. — Royaume d'Indochine.
- 14—Genre de légumineuses. — Saison. — Au bout de peu de temps. — Qui rend service. — De juin à septembre.
- 15—Ile de l'Atlantique. — Courant de mer. — Genre de mammifères carnassiers de l'Inde. — Panégyrique. — Dans.
- 16—Nom qu'on donne à certains religieux (pl.). — Découvrir. — Ron ge.
- 17—Pièce de fer destinée à produire des empreintes. — Caverne servant de repaire aux bêtes sauvages. — Bonne d'enfant.
- 18—Donne à quelqu'un une marque d'attention. — Plantes de la famille des papilionacées. — Garçon

d'écurie de course. — Préfixe qui signifie quatre.

- 19—Du verbe nier. — Arriver, survenir. — Souffrir. — Moitié.
- 20—Diviser par lots. — Partie tombante d'un vêtement. — Qui concerne les citoyens. — Titre anglais.
- 21—Carte à jouer. — Venir s'appuyer contre quelque chose. — Chaussure grossière. — Patrie de Crémieux. — S'emploie dans l'intimité.
- 22—Qui craignent de commettre le mal. — Grosse dent. — Créés. — Etendue d'eau salée.
- 23—Diminuer l'épaisseur d'une pièce de bois au moyen de moulures. — Plongées dans les ténèbres. — Principe, soutien.

Voyez, au verso, les noms des vingt-cinq gagnants des mots croisés de cette semaine.

RIEN DE SÉRIEUX

Mme Frédéric revient du marché et, sans passer à l'office, se précipite dans le bureau de son mari :

— Arthur, je veux des explications ! Hier, vous êtes rentré fort tard et vous m'avez raconté que vous aviez été avec M. Wilson au Grand Hôtel. Je viens de rencontrer Mme Wilson et j'apprends que vous étiez ensemble au Trocadéro ! Pourquoi m'avez-vous menti ?

Alors, M. Frédéric, rougissant :
— Chérie, lorsque je suis rentré cette nuit, j'aurais été incapable de prononcer « Trocadéro » !...

— Ma fille, je suis content. On vient de me demander ta main.

— Mais, papa, je ne veux pas quitter maman.

— De mieux en mieux, tu pourras l'emmener avec toi.

— Les femmes endurent plus stoïquement la souffrance que les hommes.

— Qui vous a dit cela ? Votre médecin ?

— Non, mon cordonnier.

Le solliciteur. — Ne pourriez-vous donner quelque chose pour le refuge des vieilles dames ?

Le sollicité. — Certainement, avec plaisir, je vais vous envoyer tout de suite ma belle-mère.

X... était un grand emprunteur qui ne rendait jamais.

Un jour, il se rend chez un riche financier, et lui dit :

— Monsieur, je vais bien vous étonner, je ne vous connais pas et je viens vous emprunter cinq cents dollars.

— Monsieur, lui répond l'autre, je vais vous étonner davantage, je vous connais et je vais vous les prêter.

Le directeur du manège. — Monsieur, je suis obligé de vous demander d'avance le prix de la location de ce cheval.

Le client vexé. — Vous avez peur que je revienne sans le cheval ?

Le directeur. — Non, je crains plutôt que le cheval revienne sans vous !

Deux alpinistes s'adressent à un hôtelier :

— Nous devons faire, demain matin, l'ascension du mont Blanc. Avez-vous une chambre pour nous ?

— Oui, il m'en reste une au cinquième étage. Mais il n'y a pas d'ascenseur.

— Pas d'ascenseur ? Mais c'est insensé ! En voilà un hôtel !

Le piéton qui reçoit sur la tête un pot de fleurs tombant du troisième étage :

— Comment... diable, ces braves gens-là peuvent-ils savoir que c'est aujourd'hui ma fête !

Les patrons de deux importantes maisons de commerce causent entre eux du mal que l'on a dans les affaires.

— L'une des choses qui m'agacent le plus, c'est les visites des importuns.

— J'ai trouvé un moyen de les éviter.

— Comment faites-vous ?

— J'ai toujours sur mon bureau mon chapeau et mes gants. Dès que l'on m'annonce un visiteur, je me lève, je me coiffe de mon chapeau et je mets mes gants. De sorte que je n'ai qu'à dire à l'importun qui entre : désolé de ne pouvoir vous recevoir, mais vous voyez, j'allais sortir.

— Parfait. Mais si c'est un ami, ou un client que vous avez intérêt à voir ?

— Je lui dis : enchanté ; justement, je rentrais...

LES VINGT-CINQ (25) GAGNANTS DES MOTS CROISÉS

"Le Samedi" du 7 avril 1956 (Problème No 1267)

Mme Albert Boisvenu,
Rue Charles, Buckingham, P. Q.

M. Adélaïde Bourgeois,
Labelle, Co. Labelle, P. Q.

Mme Antonio Chaussé,
543, Beaugrand, Longue-Pointe,
Montréal, P. Q.

Mlle Albertine Des Meules,
146b, Sacré-Coeur, Alma,
Lac St-Jean, P. Q.

Mlle Ginette Dorais,
C. P. 440, Acton Vale, Co. Bagot, P. Q.

Mlle Laurette Faucher,
1365, Boul. de L'Entente, Québec 6, P. Q.

Mlle Lorraine Gagnon,
387, 15e Avenue Sud, Sherbrooke, P. Q.

Mme Pierre-Ulric Gingras,
Neuville, Co. Portneuf, P. Q.

Mme P.-E. Giroux,
9, St-Raphaël, Courville, P. Q.

Mlle Annette Gouin,
173, rue L'Espérance, St-Lambert,
Co. Chambly, P. Q.

Mlle Marie de Grandpré,
1145, Chemin Sullivan, Val d'Or, P. Q.

M. Paul Hébert,
7802, Marillac, Montréal 5, P. Q.

Mme Marcel Lapointe,
Bury, Co. Compton, P. Q.

Mlle Lucile Lavigne,
5118, rue Marquette, Montréal 34, P. Q.

Mlle Claudette LeBlanc,
124, rue Adolphus, Cornwall, Ont.

Mme Edmonde Mailhot,
Chalk River, Box 7, Ont.

Mlle Denise Marois,
1112, Notre-Dame Sud, Thetford-Mines,
Co. Mégantic, P. Q.

Mme Louis-Marie Orban,
Labelle, Co. Labelle, P. Q.

Mme Raymond Pearson,
C. P. 185, Richmond Nord, P. Q.

Mme Thérèse Pélouin,
131, Pointe-aux-Pins,
St-Joseph-de-Sorel P. Q.

M. B. Pilotte,
Noranda-Nord, P. Q.

M. J.-David Régis,
1084, rue Beaugard, Chicoutimi, P. Q.

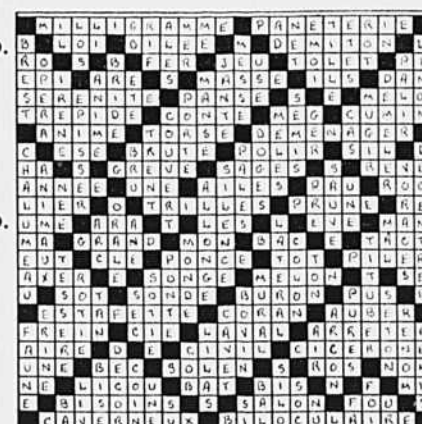
M. André Roy,
59, St-François, Victoriaville, P. Q.

Mme Jeannine Vallée,
10651, Pélouin, Montréal 12, P. Q.

Mlle Margot Villeneuve,
C. P. 213, Pointe-au-Pic,
Co. Charlevoix, P. Q.

Voyez, au verso, le problème de cette semaine

Solution du problème No 1267



BAS LES PATTES... [Suite de la page 17]

— Est-ce un homme ?

Après une seconde de stupéfaction, ils interrogeaient tous à la fois, même la baronne, sortant de son monde lointain de petite fleur effacée.

Le détective sourit et leva la main :

— Permettez... Je vous expliquerai après. Sachez ceci : je me suis heurté au monstre, il y a deux jours, ou plutôt deux nuits, dès mon arrivée ici. Or le loup-garou savait justement que j'étais là. Il m'a guetté, assailli et...

Il fit un petit temps avant de prononcer :

— Il avait un couteau à la main. Seulement ce n'est pas moi qui ai été blessé... c'est lui !

Tous les yeux se tournèrent vers la baronne, dans la pénombre du salon, on voyait la tache livide de son pansement à l'avant-bras.

Mais Teddy ne regardait pas la baronne Berthe :

— J'ai pensé, dès le premier instant, qu'il s'agissait d'un homme... enfin : d'un être humain, endossant une peau de loup... Mascarade ! Bien sûr ! Mais qui correspondait à quelque chose de précis. L'analyse des poils fauves trouvés dans la main du bûcheron assassiné démontraient l'existence du loup... ou tout au moins de sa peau. Après ma rencontre, j'étais fixé. Un humain, je le répète...

M. Hire s'agita sur son fauteuil :

— Mais enfin, monsieur Verano... Ce regard fantastique...

— Je l'ai vu, dit Lise, d'une voix un peu rauque... Des yeux...

— Phosphorescents, vous l'avez précisé, mademoiselle. Si phosphorescents que nul homme, nul animal, dans la

nature, n'en possèdent de semblables... Alors je pense que ce sont des yeux truqués, des points lumineux, brillant sous l'action d'un enduit chimique... Ce n'est pas très fort...

— Vous croyez donc à l'humain déguisé en loup, dit de Preux. Mais je vous rappelle qu'on a vu, près du corps de Louchard, des empreintes...

— Des empreintes de loup... Oh ! monsieur de Preux, ce serait une preuve sur un sentier enneigé où il n'y aurait que les traces et du loup, et de sa victime. Mais le sentier qui passe près des cinq mares est très fréquenté. On y passe sans arrêt. N'oubliez pas que le bois de Parsol avait été battu, ce jour-là, dans tous les sens ! Il était facile de marquer la neige avec une patte d'animal... naturalisée, par exemple, pour faire croire au loup, alors que c'était un homme... un humain, qui avait tué...

— Soit ! Mais alors, pourquoi... cette mascarade... ce crime...

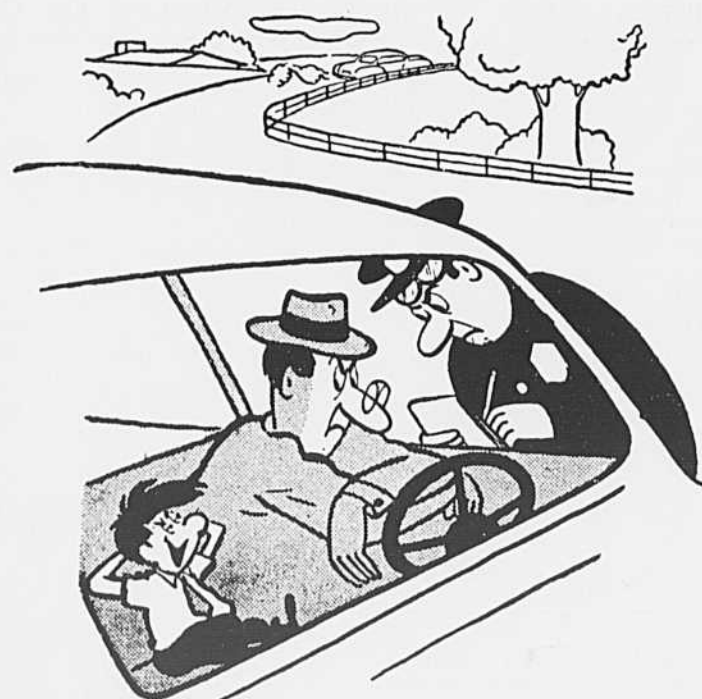
— Une explication très simple, dit Teddy. La folie ! Une personne, jusqu'alors très saine, qui se croit changée en loup... Cas de lycanthropie... n'existant bien entendu que dans l'imagination du sujet. Alors, on se déguise, on effraye les petites jeunes filles qui vont au bois (Lise pâlit), on se heurte au bûcheron... on se bat... on le tue, peut-être sans le faire exprès... surtout s'il a vu, par exemple, le visage humain qui se cache sous la peau de loup...

M. Hire était nerveux :

— Pensez à l'heure du crime... Tout Parsol dans les bois...

[Lire la suite page 34]

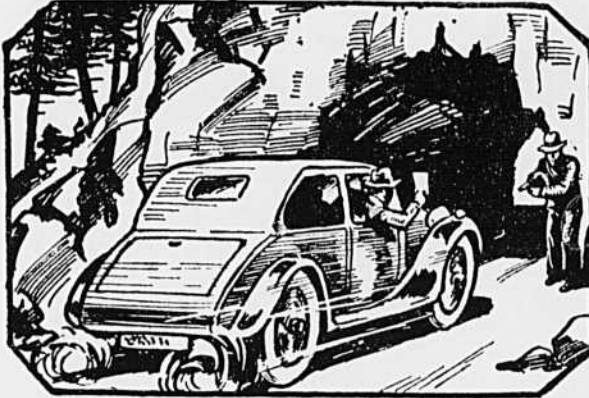
LA VIE COURANTE...



— Tu devrais pas t'plaindre, Papa. Pense à toutes les fois qu'on nous a pas vus.

L'INTRÉPIDE JOS PRICE

CONTE ILLUSTRÉ DU "SAMEDI" — TRENTE-QUATRIÈME EPISODE



1. Dans un nuage de poussière, l'automobile des kidnappeurs gravit la pente qui conduisait au repaire. Une sentinelle s'assura de leur identité et les laissa passer. Par bonheur, elle ne s'avisa pas d'examiner la voiture et Jos et Bob firent leur entrée clandestine dans le repaire.



2. Nos deux amis se félicitaient mutuellement de leur bonne fortune. "Mais qu'allons-nous faire, maintenant?" demanda Bob, qui semblait décidé à agir. — "La première chose," dit Jos, "c'est de sortir de cette valise étouffante sans être vus." Les bandits avaient déjà quitté la voiture.



3. Ils venaient d'entrer dans la hutte et avaient fermé la porte. Jos et Bob, eux, se concertaient. "Nous allons procéder audacieusement. Nous allons rendre visite à cette bande de gredins... en taxi. Assis-toi devant et prépare-toi à une petite balade mouvementée. En avant!"



4. Jos avait conçu ce plan audacieux. Il fit partir le moteur et appuya vivement sur l'accélérateur, puis il fonça vers la cabane. Les bandits, entendant le bruit du moteur, ouvrirent la porte pour voir ce qui arrivait. Ce fut la surprise de leur vie de voir la voiture qui fonçait sur eux.



5. Il fallait que l'un des deux cède, ou l'automobile ou la hutte. La hutte était de construction fragile et l'automobile fit une large trouée dans le mur. Les bandits étaient figés de surprise. Ce fut presque un carnage. Les hommes furent lancés en l'air comme des balles.



6. L'automobile enfin s'arrêta. "Ce sont encore ces mécréants de cowboys!" lança le chef des bandits, lorsqu'il eut reconnu nos deux amis. "Abattez-les!" Mais Jos et Bob n'avaient pas attendu gentiment qu'on leur tire dessus. Ils s'étaient emparés des revolvers de deux bandits qu'ils avaient renversés.



7. L'un des bandits avait réussi à s'emparer d'une mitraillette. Bob lui lança une chaise à la tête et le bandit s'effondra. Mais la partie n'allait pas être si facile. Le reste de la bande avait repris son sang-froid et s'apprêtait à un combat sans merci. Nos deux amis s'en rendirent compte.



8. Ils se mirent à l'abri derrière l'automobile. Une fusillade nourrie éclata. Bob s'exclama: "Je vais montrer à ces citadins ce qu'un bon cowboy honnête peut faire d'espèces de saucissons de leur genre." Et, en effet, presque chaque coup des deux cowboys portait juste.



9. Finalement, la bande se rendit. Il y avait beaucoup de crainte dans leurs regards, quand ils lâchèrent leurs armes. Dans un coin, se tenait la petite Anne Dame, qu'on avait presque oubliée dans le feu de la bagarre. "Prends la petite", dit Jos à Bob, "pendant que je garde ces gredins à l'oeil".



10. Bob s'empara de la petite actrice. "Ne crains rien," lui dit-il doucement, "nous allons te remettre à tes amis et à ta famille." Pendant ce temps, Jos tenait en joue les bandits. "Le premier de vous qui remue, même le bout de son nez, je l'abats." Jos s'amusait beaucoup de sa position.



11. Quand Bob fut suffisamment éloigné de la cabane, Jos le suivit. "Rends-toi à la barrière," dit-il. "si l'un des bandits tente de nous suivre, je l'abattrai." Mais, à la barrière, ils s'aperçurent qu'ils ne pouvaient passer. La porte était fortement verrouillée et de solides cadenas la fermaient.



12. Jos prit la garde de la jeune fille, pendant que Bob tentait éperdument de faire sauter les verrous. Allaient-ils rater leur sauvetage si près de la réussite? Déjà, on pouvait voir, au loin, la troupe des bandits qui entreprenait la poursuite. La petite Anne Dame redevenait-elle leur prisonnière?...
(A suivre au prochain numéro)

GUY BENOIT

par

Gui Laffont



RELÈVE-TOI, ET VA DIRE À TES MAÎTRES QU'IL NE FAIT PAS BON SE FROTTER À BENOÎT !



JE SUIS TOUT DE MÊME MIEUX DE FAIRE ATTENTION À MOI, À L'AVENIR.



DÉJÀ DE RETOUR, ET..... DIS-MOI PAS QUE BENOÎT A EU LE DESSUS SUR TOI !!



TRIPLE IDIOT, VOILÀ CE QUE TU MÉRITES ??



DANS LA ZONE RUSSE.



SCHÉF, BARUK N'A PAS RÉUSSI MAIS JE RÉUSSIRAI !!!



LES ENFANTS DU CAPITAINE GRANT

par JULES VERNE

CONTE ILLUSTRÉ DU "SAMEDI" — QUARANTE-DEUXIÈME ÉPISODE



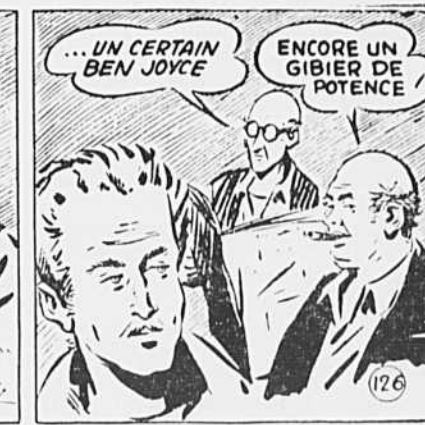
Après avoir visité les mines d'or du Mont Alexandre, les voyageurs reprennent leur route et, le 2 janvier, franchissent la limite des régions aurifères, pour s'engager sur les sentiers poudreux du Comté de Dalhousie. Pas un instant, lord Edward n'a relâché le système de protection du convoi contre l'attaque possible de bagnards en rupture de ban. — D'ailleurs, partout où ils passent, les voyageurs peuvent constater que les colons et les fermiers prennent les mêmes précautions. A la nuit tombante, les maisons se ferment, et les chiens, lâchés

dans les palissades, aboient à la moindre approche. Les bergers, eux-mêmes, portent maintenant une carabine suspendue à l'arçon de leur selle. — Le 3 janvier, vers midi, l'expédition, pour la première fois depuis son départ du Cap Bernouilli, pénètre dans une de ces magnifiques forêts australiennes. Composée uniquement d'eucalyptus géants, aux troncs parfaitement cylindriques, comme les colonnes d'un temple, cette forêt est un objet d'admiration pour les voyageurs qui n'en ont jamais contemplé une semblable.



Pendant toute la journée du 5 janvier, l'expédition chemine à travers une splendide forêt d'eucalyptus, lorsque, vers le soir, les rangs d'arbres s'éclaircissent, et, à quelques milles, dans une petite plaine, apparaît une agglomération. L'infatigable Paganel déclare qu'il s'agit de la ville de Seymour, la dernière que le convoi doit traverser avant de quitter la province de Victoria. — Paganel, que le confort laisse totalement indifférent, entreprend de parcourir la ville en compagnie de Robert, avant le dîner. A dix heures, ils

sont de retour, et tout le monde prend place autour d'une table copieusement garnie. Le major Mac Nabbs demande à Paganel s'il n'a rien remarqué dans les rues de Seymour. — Le géographe répond naïvement qu'il n'a absolument rien vu qui lui paraisse digne d'intérêt, mais tout le monde devine que la question du major n'est pas sans raison. Que se passe-t-il donc, que le perspicace major ait remarqué? Mais aux interrogations, celui-ci répond évasivement, comme s'il ne désirait pas en dire plus long pour l'instant.



Après que Mary Grant et lady Helena ont regagné leurs chambres, lord Edward questionne à nouveau le major Mac Nabbs, pour savoir ce que celui-ci a découvert, qui a échappé à Paganel. Cette fois, le major se montre plus prolixe, et sort de sa poche un journal qu'il déplie lentement. C'est l'*Australian and New Zealand Gazette*. — Puis il explique que, contrairement à Paganel qui, lui, n'a rien vu, il a remarqué qu'une certaine animation régnait dans les rues de Seymour. Les gens paraissaient inquiets, et semblaient prendre un intérêt

particulier à ce qui était écrit dans le journal. Ces détails avaient incité le major à se procurer lui-même le journal, afin d'être renseigné. — Or, la nouvelle qui provoque l'émotion des habitants de Seymour, a précisément trait au déraillement de Camden Bridge, dont la police australienne vient de découvrir les auteurs, sans toutefois parvenir à les arrêter. Il s'agit d'une bande de malfaiteurs, commandés par un certain Ben Joyce, dangereux repris de justice, arrivé depuis peu en Australie, on ne sait par quel moyen.

[A suivre]

LISEZ CHAQUE SEMAINE LES CONTES ILLUSTRÉS DU "SAMEDI"

BAS LES PATTES... [Suite de la page 30]

— Sauf quelques personnes... enfants, vieillards... femmes!

Une fois encore, on regarda la baronne. Elle claquait des dents.

Le pansement semblait une chose affreuse, livide, sanglante...

— Pourquoi? reprit Teddy.

— Berthe... Berthe... Non! ce n'est pas possible...

M. Hire regardait Mme de Preux avec épouvante:

— Ainsi, c'était...

Lise se cacha le visage dans ses mains. Berthe de Preux, ne bougeant plus, semblait en proie à une vision de cauchemar.

Le maire s'approcha de de Preux, lui posa la main sur l'épaule:

— Mon pauvre ami...

— Folle... Elle est folle, gémit le baron.

Il était effondré. Berthe de Preux semblait maintenant hors du monde, indifférente à ce qui l'entourait.

— Une criminelle, murmura sourdement le maire de Parsol. Mais une criminelle inconsciente... Il sera aisé de démontrer...

— De démontrer, dit froidement Teddy, que Mme de Preux n'est pour rien dans tout cela, sinon la première victime. Et qu'elle a bel et bien entendu les hurlements du loup, garou ou non... Et que ce loup est de l'espèce humaine...

La foudre, tombant dans le salon, voilà à peu près l'effet obtenu par cette déclaration.

Le maire fonça sur lui:

— Enfin... est-ce que je rêve?... Vous venez de dire...

— Que je connais le loup-garou! Que Mme de Preux n'y est pour rien! Que j'ai percé également les mobiles qui ont conduit à cette carnavalesque invention du loup-garou, qui a fini par un assassinat...

Le baron, ainsi que Lise, avaient relevé la tête et regardaient Teddy avec acuité. Berthe, revenant du monde invisible, semblait brusquement retrouver des couleurs.

Teddy s'inclina devant elle:

— Rassurez-vous, madame... Vous n'êtes pas folle... On voulait le faire croire... Vous le faire croire, à vous la première... Et jusqu'alors, j'ai volontiers poussé à bout les criminels, afin qu'ils croient avoir gagné... Vous êtes tellement entre leurs mains, madame, que vous n'avez pas protesté... Ils avaient presque réussi: vous vous croyiez démentée... et vous ne l'êtes pas... Il sortit brusquement un petit livre de sa poche:

— Connaissez-vous cela, baron de Preux?

De Preux recula comme s'il avait marché sur un serpent. Teddy se mit à rire. Puis, d'un geste rapide, il sortit un objet brillant:

— Mon 7,65... Il ne me quitte jamais! Baron de Preux, vous avez tué le bûcheron Louchard...

De Preux recula. Cette fois, la baronne jeta un cri. Lise était immobile. Le maire rugit:

— Mais c'est une calomnie!

— Regardez le baron, monsieur Hire... A-t-il l'air d'un honnête homme calomnié?... Ou d'une bête traquée?... D'un loup-garou traqué...

De Preux tremblait convulsivement:

— Misérable! gronda Teddy. Vous avez osé... pour vous débarrasser de votre femme... vous avez imaginé cela... Spéculant sur son esprit romanesque, sa faiblesse, sa vie de recluse... ses lectures sur l'occultisme... Le loup-garou! Un joli plan... Grâce à ce livre — traité de ventriloquie — vous avez commencé par faire naître le doute... Des hurlements, la nuit... Nul ne les entendait que la baronne! Parbleu! Le

baron les émettait lui-même, après s'être entraîné... De sa chambre, voisine de celle de sa femme... Les domestiques n'entendaient rien... Et lui, bien sûr, non plus... Mme de Preux doutait de sa raison... Puis il fallu matérialiser le monstre... Une peau de loup, formant cagoule, dissimulée dans une canadienne qu'on retourne en un éclair... avec des yeux phosphorescents... Magnifique invention! Mais voilà où tout s'est gâté, où de Preux en est arrivé au crime. Le jour où il avait rendez-vous avec Lise...

— Ce n'est pas vrai, cria Mlle Martin.

Teddy haussa les épaules:

— Vous en répondrez à l'instruction. Depuis... des mois, un an peut-être (pardonnez-moi, madame de Preux), Lise, maîtresse de cet homme, aspire à devenir baronne... Il ne vous défend même plus, chère mademoiselle... Il est trop lâche... Donc, je disais, vous aviez rendez-vous... Mais vous avez été surpris par le bûcheron Louchard... que s'est-il passé? Louchard, peut-être, a voulu vous faire chanter, en surprenant votre secret... Car, ce jour-là, vous portiez votre canadienne, votre canadienne truquée... Et vous étiez en train d'en expliquer le système à votre maîtresse... Vous avez fait des promesses à Louchard, pour gagner du temps... Puis, d'accord avec Lise, vous avez fait donner l'alarme au loup, pour détourner les soupçons. Votre plan (qui démontre la préméditation): en finir avec Louchard... Donc battue gé-Louchard (qui devait attendre de l'arnière... A l'écart, vous avez attiré gent), vous l'avez tué... Peut-être avez-vous volontairement abandonné les poils arrachés à la canadienne truquée, pour justifier jusqu'au bout l'affaire du loup. Lise, donnant l'alarme, était hors de cause. Vous avez un peu perdu la tête, tous les deux... Mais le bûcheron avait perdu la vie...

— Il l'a tué pendant la battue, gémit le maire.

— Oui. A l'écart, où ils avaient rendez-vous, pour l'argent... Après? Ma foi, cela se gâtait. Et il fallait continuer... Détourner les soupçons, tout en poursuivant le plan machiavélique... Moi, j'étais gêné... Quand il m'a vu chez lui, de Preux a pensé à me supprimer, quitte à accrédi-ter de plus en plus l'histoire du loup-garou... Mais je l'ai blessé au cours de notre rencontre...

Le détective, brusquement, saisit de Preux par l'avant-bras. Le baron hurla.

— La blessure... qu'il a bien dissimulée... Mais le monstre voulait s'acharner sur sa femme... Maintenant en détournant les soupçons sur elle... On la ferait passer pour folle, même si on démontrait que le loup-garou était un humain... Or il y avait une femme dans le coup. Cette même nuit, Lise et son amant avaient rendez-vous au bois... où j'ai été attaqué... J'aurais pu croire que la baronne était coupable... Pour aller jusqu'au bout, de Preux a eu l'ignominie supplémentaire de la blesser — faussement maladroitement — en beurrant les toasts... Et la malheureuse, se croyant prête à sombrer dans la folie, se croyait coupable, inconsciente...

Berthe de Preux reculait, regardant son mari et Lise avec horreur. Teddy, jouant toujours avec le 7,65, tenait les deux coupables en respect.

Le maire, se levant, alla décrocher l'appareil téléphonique. Et sa voix résonna sèchement:

— Donnez-moi la gendarmerie de Sept-Monts...

MAURICE LIMAT.

PSYCHOLOGIE

QUE NOUS DISENT NOS REVES?

par LUC ALBAN

III — Comment se forment nos rêves

Exemples de rêves de désirs.

En voici un certain nombre:

• Mon fils, au moment de camper sous sa tente, s'aperçoit que sa lampe électrique de poche marche mal. Il rêve qu'il fait un grand voyage dans l'obscurité; il a deux lampes, dont une qui éclaire très fort.

• Luc Durtain n'avait jamais fumé dans ses rêves. Or, durant un temps où il dut se priver de tabac, la cigarette pour la première fois, s'introduisit dans ses songes.

• L'archevêque anglais Laud avait l'habitude de noter ses rêves dans son journal. Nous y trouvons mention d'un rêve troublant, dans lequel il aperçut le lord Chancelier mort et déjà décomposé. Un peu plus loin, il nous apprend qu'il était occupé par l'envie et la haine imméritée que lui portait ledit Chancelier. Il n'est pas difficile, après cet aveu, de comprendre que la mort de ce personnage eût comblé les vœux de l'archevêque.

• Un jeune médecin, qui aimait dormir le matin, fait ce rêve de paresse. Habituant assez près de l'hôpital, où il doit prendre son service chaque matin, il se faisait réveiller avec bien du mal par sa logeuse. Un matin, celle-ci lui crie:

— Monsieur Pépi, levez-vous, il vous faut aller à l'hôpital.

Le dormeur se met alors à rêver qu'il est à l'hôpital, dans une chambre, couché dans un lit, avec au-dessus de son lit une pancarte et ces mots: «Pépi H., étudiant en médecine, 22 ans». Et il se disait dans son rêve: «Puisque je suis déjà à l'hôpital, je n'ai plus besoin d'y aller.» Et, se retournant, il continua à dormir.

Luc Durtain analyse très bien un autre rêve de désir.

• Ayant, par badinage, baisé le poignet d'une amie de la famille, dont la main était revêtue d'un gant à jour tissé de mailles quadrillées, il rêva qu'il escaladait, au grand scandale d'un agent de police, un mur revêtu et défendu par un vaste filet de fer.

Ce rêve symbolique, explique son commentateur, montre bien le déguisement d'un désir défendu. Le mur et le filet dérivent bien de la main gantée. L'agent symbolise l'interdiction. L'escalade, la transgression morale.

On voit, en tout cas, par tous ces exemples, que rêve de désir ne signifie pas nécessairement désir d'ordre érotique.

Mais les rêves contrariaient?

Si l'on admet, sous cette réserve, la théorie de Freud, comment expliquer alors les rêves contrariaient ou pénibles?

Il faut d'abord noter que, dans un certain nombre de rêves, le désir venu de l'inconscient est le désir le plus immédiat, le plus simple, le plus logique: celui de dormir, de prolonger le sommeil.

Ainsi l'étudiant Pépi n'a pas, en rêvant, réalisé un désir d'être à l'hôpital comme malade. Mais seulement celui de ne pas devoir se déranger, pour n'avoir pas à se réveiller.

Beaucoup de rêves, examinés d'un peu près, n'ont pas d'autres significations que celle-là: ne pas devoir sortir de son lit. Les rêves de besoin urinaire sont typiques à cet égard. Que de fois nous rêvons que nous satisfaisons un tel besoin, dans les circonstances d'ailleurs les plus incohérentes, voire inconvenantes. Le désir ou le besoin étant réalisé par le rêve, il n'est plus nécessaire de se lever. Mais comme cette réalisation est imaginaire, un nouveau rêve vient à la fois rappeler l'urgence du besoin et le satisfaire... jusqu'à ce qu'enfin nous nous réveillions.

Freud rapporte plusieurs exemples de rêves, qui semblent donner tort à sa théorie. Mais avec des arguments persuasifs, il montre qu'il s'agit de cas d'espèces où le sujet voulait lui donner tort; le rêve satisfait donc encore un désir.

Le rêve déguisant et transposant les sentiments, surtout si nous les trouvons à l'état de veille inavouables, il faut chercher le désir en interprétant le rêve.

• Un jeune médecin, qui avait établi la veille sa déclaration d'impôts, mais n'avait eu que peu à déclarer, rêve qu'un de ses amis vient le voir après une séance de la commission d'enquête des impôts et le prévient que toutes les autres déclarations ont été acceptées sans observations. Seule la sienne a éveillé la méfiance générale, et une amende assez forte lui sera infligée.

Ce rêve, désagréable à première vue, ne peut pas être la réalisation d'un désir; personne ne souhaite avoir à payer une amende! Mais, à la réflexion, en y regardant de plus près, on comprend que le rêveur désirait, sans se l'avouer, gagner beaucoup plus d'argent qu'il n'en gagnait réellement et même dépasser ses confrères par ses gains. Le désir ici n'est donc pas de payer une amende, mais de passer pour le médecin qui reçoit le plus d'honoraires.

Voici un autre cas de transposition du désir.

• Une dame rêve qu'elle veut donner un dîner. Mais elle n'a pour toutes provisions qu'un peu de saumon fumé. Elle voudrait aller faire des achats. Tout est fermé, car c'est un dimanche après-midi. Elle cherche à téléphoner à ses fournisseurs: le téléphone est détraqué. Elle doit renoncer à son dîner.

Apparemment, le rêve est contrariant. Mais il faut savoir que la dame a rendu la veille visite à une amie, qui est mince et maigre. Le mari de la dame, quoiqu'il préfère les femmes à formes pleines, parle toujours avec plaisir de cette amie. Aussi sa femme est-elle inconsciemment jalouse.

Au cours de cette visite, l'amie a dit à la dame: «Quand nous inviteriez-vous à nouveau? On mange toujours si bien chez vous».

Le sens du rêve devient clair. Tout se passe exactement comme si la rêveuse répondait à son amie: «C'est cela, je vais t'inviter pour que tu manges bien, que tu engraisse et que tu sois plus en plus à mon mari! J'aimerais mieux ne plus donner de dîner de ma vie!» Et le rêve réalise ce vœu de ne pas donner de dîner. A noter de plus que le «saumon fumé» est le plat de prédilection de l'amie.



AUX 4 COINS DU QUÉBEC

par CLAUDE DERY

Le projet de la fluoration de l'eau potable à Joliette va être retardé encore et indéfiniment. Plusieurs citoyens appartenant à divers groupes sociaux se sont rendus à l'Hôtel de Ville pour protester contre ce procédé moderne susceptible d'enrayer la carie des dents. Les rapports des hommes de science semblent contradictoires.

Le Canadien Pacifique aura peut-être maille à partir avec la municipalité d'Acton Vale. Il appert que vers 1890, Acton Vale a fourni une somme de \$25,000 à la South Eastern Railways pour la construction d'un chemin de fer entre Drummondville et Foster (Cté de Brôme) via Acton Vale, et que le bail était valide pour 99 ans. Or on apprend que le CPR vient de demander à la Commission des Transports la permission de discontinuer le transport des passagers sur ce circuit.

Les Compagnons de Notre-Dame, troupe de théâtre des Trois-Rivières, groupent dans leur cadre 70 artistes amateurs bénévoles mais font face à un sérieux problème financier. Le déficit de leurs activités indique un montant de \$1,228.67. C'est pourquoi l'organisation espère obtenir de la ville un octroi de \$2,500. Ordinairement, la ville souscrivait \$1,000 pour ce cercle artistique.

Les Maskoutains expérimenteront peut-être une innovation dans le domaine du spectacle. Un directeur de cinéma de St-Hyacinthe projette en effet d'organiser un « cinéthon » alors qu'on déroulerait, à la suite, 12 longs métrages, libre aux cinéphiles d'assister aux pellicules qui lui conviennent.

Pour continuer les contacts entre Hamilton et Shawinigan Falls, villes jumelées il y a un certain temps, une entente a été conclue pour l'échange d'étudiants qui feront un stage dans les diverses industries de ces deux villes.

Mme Alfred Miville Deschênes, de Sainte-Anne de la Pocatière, qui vient de franchir ses 101 ans, s'est constamment dévouée sur le bien ancestral. Gaie et affable, la vénérable aïeule possède encore un appétit vraiment extraordinaire et sa devise demeure toujours : « Le travail ne fait pas mourir ! »

Du 12 au 15 avril prochain, la Chambre de Commerce de Farnham (Cté de Missisquoi) montrera au public de la région une exposition industrielle et commerciale. Une soixantaine de kiosques seront artistiquement disposés à l'intérieur du Manège militaire de cette ville.

Mlle Anna Marie Globenski (Prix d'Europe) du village de St-Barthélemy, Cté de Berthier, poursuit actuellement ses études à Vienne, en Autriche. On lui prédit un bel avenir musical.

Une enquête conduite par la Société St-Jean-Baptiste du diocèse de Sherbrooke souligne que la re francisation rapporte au centuple. Un homme d'affaires de Sherbrooke, M. Luc Roberge, en fait l'expérience heureuse à son motel « La Paysanne », situé à Lennoxville. L'affluence des touristes américains est prodigieuse.

C'est dans « La sucrerie des Frères » en arrière du Collège commercial de St-Jérôme, que le Frère Marie-Victorin, des Frères des Ecoles Chrétiennes, commença sa carrière de botaniste émérite. Le Conseil Municipal de St-Jérôme a l'intention d'aménager un parc en souvenir du fondateur du Jardin botanique de la métropole.

L'Association des Epiciers Licenciés de Drummondville vient de poser un geste méritoire en votant une somme de \$200 à Mgr Albertus Martin, de Nicolet, pour l'aider dans son oeuvre d'assistance aux sinistrés.

Après trois ans de sondage, sur une surface de deux cents milles carrés, près de St-Jean-Iberville, une compagnie pétrolière se dit certaine que les dépôts de gaz naturel sont abondants dans cette région et peuvent justifier une exploitation commerciale. La plupart des villes de la région ont du reste reçu des demandes de permis d'exploiter en exclusivité dans ces centres urbains.

Paul Hébert, vedette de « 14 Rue de Galais », s'est rendu au Collège de l'Assomption pour tenter d'y organiser une saison théâtrale d'été, à l'intention des touristes. On apprend toutefois que le projet n'aurait pas abouti mais que l'idée intéressante n'est pas complètement abandonnée.

Les propriétaires de salles de danse et de grills dansants à Coaticook ont fait connaître de vives objections au Conseil Municipal qui se propose d'adopter une nouvelle loi prévoyant un permis municipal annuel de \$200 pour ces lieux d'amusement. La ville se chargerait elle-même d'émettre ces permis spéciaux.

On ne peut que féliciter la direction de l'Hôtel Queens à Montréal qui organise des fins de semaine touristiques à prix spécial comprenant outre la chambre et les repas, des attractions comme une joute de hockey au Forum.

NOTES ENCYCLOPÉDIQUES

En 1949, un jeune homme se tua dans son avion; il s'appelait Giorgio Cini. Il est enterré à Ferrare dans la sépulture familiale, mais son père n'a pas voulu se contenter d'inscrire son nom sur un tombeau, il lui a dédié une grande oeuvre : la restauration de l'île dédiée à son saint patron, Saint-Georges-Majeur, face à Venise, où il a créé des institutions sociales, culturelles et artistiques. Grâce à la Fondation Giorgio Cini, l'île entière a repris sa noble physionomie. Les deux cloîtres ont été restaurés et l'aile dite des Abbés de l'Hôtellerie est ornée de meubles anciens et de tableaux. Les immenses bibliothèques, contenant des livres précieux, ont été remises en place. La partie orientale de l'île est occupée par un Centre maritime, comprenant des ateliers, des chantiers de navires et des terrains de sport pour les élèves qui se préparent aux métiers de la mer. Elle héberge en outre les orphelins des marins et des pêcheurs. Le Centre professionnel des Arts et Métiers occupe l'aile la plus ancienne du monastère, et là aussi il y a place pour cinq cents élèves. Une hôtellerie reçoit les personnalités littéraires, artistiques ou scientifiques, et il y a encore un petit théâtre intérieur, et devant la lagune que borde le Lido, un théâtre de verdure de seize cents places où Jean Vilar a joué, l'an passé, *La Ville de Paul Claudel*.

La chouette-effraie est vraiment un curieux animal. Comme toutes les chouettes, l'effraie ne sort que la nuit, elle se met alors en quête de sa nourriture et de celle de sa famille. Etant exclusivement carnivore, elle chasse les mulots et en rapporte une vingtaine par nuit. Proportionnellement à sa taille, la chouette-effraie est capable d'ingurgiter une quantité de nourriture peu ordinaire et avale sa proie entière, tête la première.

Les trois cents Esquimaux de Thulé, sur la côte nord-ouest du Groenland, sont les hommes les plus proches du Pôle et l'une des toutes dernières tribus d'authentiques Esquimaux. Protégés par la sage administration danoise, ils vivaient encore très près du mode ancestral, tirant du phoque l'essentiel de leurs ressources et troquant à bon compte, au comptoir officiel danois, des peaux de renards contre des produits manufacturés. En 1951, la création de la gigantesque base atomique américaine de Thulé leur apporta la brusque révélation d'un monde qu'ils ignoraient. On peut dire que ces primitifs ont été précipités de l'âge du phoque à l'âge atomique. C'est Knud Ramussen, le grand explorateur danois qui, en 1910, avait fondé à Umanark le comptoir qu'il baptisa Thulé.

Charles VII, roi de Bourges, a fondé l'Université de Poitiers en 1431 pour faire échec à l'Université de Paris qui avait trahi la cause royale en se ralliant à Henri VI d'Angleterre et en reconnaissant le Traité de Troyes, qui dépouillait le monarque français de la moitié de son royaume.

Un monde ancien, encore inassimilé, coexiste, souvent sans y participer, avec la civilisation apportée de France en Algérie. Ainsi à Tlemcen les rues sont pleines d'adultes, vêtus de djellabas et de burnous, coiffés de turbans, de fez et de chéchias, qui palabrent, fument, jouent aux dominos ou aux cartes, tandis que leurs femmes, fidèles musulmanes, restent chez elles pour travailler ou ne sortent que voilées.

Le château de Blois, qui servit de quartier-général à Jeanne d'Arc lorsqu'elle se préparait à faire le siège de la ville d'Orléans, fut pendant 150 ans, la résidence des rois de France. On voit à l'entrée une statue équestre de Louis XII.

Ce qui subsiste aujourd'hui de la fortune Rockefeller, ce sont ses bienfaits. Ils couvrent le monde. Elle a restauré Versailles, Fontainebleau, la cathédrale de Reims et contribué à la création de la Cité Universitaire de Paris. Elle a permis la reconstruction de l'Université de Tokyo et la construction du Théâtre Shakespeare, à Stratford-sur-Avon. En Amérique, le goût constant des Rockefeller pour la nature a conduit à l'aménagement des parcs nationaux de Seal Harbor, dans le Maine, de Jackson Hole, dans le Wyoming, et récemment de St. John Island aux îles Vierges — paradis terrestre que Lawrence donna au public après l'avoir aimé.

A Las Palmas, la Fête-Dieu est l'une des plus grandes fêtes de l'année. Une semaine à l'avance, les jardiniers cueillent des milliers de fleurs que les femmes effeuillent et jettent dans des mannes d'osier, selon leurs nuances; puis, tous se mettent à l'oeuvre. La Marine, l'Armée, l'Aviation, les employés civils, les ouvriers des usines rivalisent pour préparer un magnifique tapis pour le passage du Saint-Sacrement. Ce tapis a trois pouces d'épaisseur et un demi-mètre de longueur. Les dessins floraux sont bordés et soulignés d'aiguilles de pin et sont d'une beauté inouïe. Après la bénédiction, on termine la cérémonie en lançant une pluie de fleurs.

Le palais de Chambord compte 365 chambres et il a fallu 15 ans pour le construire. C'est le plus bel exemple de style Renaissance de la Vallée de la Loire.

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE
Membres de l'A. B. C., et de l'Association des Magazines du Canada

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM
975-985, rue de Bullion, Montréal 18, P. Q., Can. — Tél. : PL. 9637*

GEORGES POIRIER
Président

GEORGES POIRIER, fils
Vice-président

ODILON RIENDEAU
Chef du tirage

CHARLES SAURIOL
Chef de la publicité

ABONNEMENTS—Canada: 1 an \$3.50; 6 mois \$2.00—Etats-Unis: 1 an \$5.00; 6 mois \$2.50.
AU NUMERO : 10 CENTS

Entered March 23rd 1908, at the Post Office of St-Albans, Vt., U.S.A.
as second class matter under the Act of March 3rd 1879.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

LA RESPLENDISSANTE

Chrysler

...pour ceux qui vivent dans un cadre d'élégance

Nous connaissons tous de ces personnes enviées que l'on cherche à imiter pour l'élégance de leur vie. Pour ces gens privilégiés, la splendide Chrysler revêt un sens spécial.

Ils retrouvent dans cette automobile les lignes classiques qui caractérisent le sommet de la beauté moderne. Les nouveaux coloris du printemps offrent une gamme de clarté et de fraîcheur.

La tendance contemporaine vers les commandes automatiques trouve son expression la plus achevée dans la PowerFlite Chrysler à boutons-poussoirs, la transmission automatique qui obéit du bout du doigt. Servo-

freins, servo-glaces, servo-siège, servo-direction à effet constant, autant de mécanismes avec lesquels on peut s'épargner le moindre effort.

Le souple et silencieux moteur V-8 de la Chrysler Windsor a une grande réserve de puissance qui entre instantanément en jeu lorsque la sécurité l'impose.

Par ailleurs, avec toutes ces qualités de pur-sang, la Chrysler Windsor est à la portée de presque tous les automobilistes. Demandez à votre dépositaire Chrysler de vous en amener une. Au volant, vous découvrirez cette sensation qu'aucune description ne peut exprimer.

Suivez chaque semaine à la TV "Climax" et "Shower of Stars". Voir vos journaux pour jours et heures.

Sedan 4 portes Chrysler Windsor V-8



Votre dépositaire mettra une Chrysler à votre disposition — téléphonez-lui!



QUEBEC

BIBLIOTHEQUE DE LA
LEGISLATURE
HOTEL DU GOUVERNEMENT
QUEBEC C P QUE
12JU55-R-60237